



Defina o que são as estruturas
em destaque





Est-ce une vision de l'obstruction
du conduit?

1. 2.

KAZAN

8Y²
69613

DU MÊME AUTEUR

- Le Pige d'or (traduit de l'anglais par Paul Gavron
et Louis Fature).
Les Chasseurs de Loups (mêmes traducteurs).
Burl, chien-loup (traduit par Léon Ecoeur).
Les Canons les plus terribles (traduit par Léon
Ecoeur).
Le Séducteur (traduit de l'anglais par Maurice).

EN PRÉPARATION :

- Les Hommes du Nord (traduit par Louis Fature).
Les Chasseurs d'Or (mêmes traducteurs).

JAMES-OLIVER CURWOOD

KAZAN



TRANSLATED BY
PAUL GRUTH AND LOUIS FORTY



PARIS
LES ÉDITIONS O. GRÉS ET C^e
25, rue d'Assolville, 25
—
BOULOGNE

IL A ETE TIRE DE CET MOYEN
QUARANTE EXEMPLAIRES SUR
FUSILS EN LAUREN (PAPIER
DE BON QUALITE) COMPRE-
TENDANT DE 1 A 10 ET DE 11 A 15.

Tous droits de reproduction, de représentation et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Copyright by Les Éditions G. G. G. 1951

PRÉFACE DES TRADUCTEURS

Comme son frère Croc-Blanc, dont Jack London nous a conté si merveilleusement les destinées psychologiques et les multiples aventures, Koon, qui dans ce volume nous présente Carver, est un de ces écrivains toujours employés dans le Nord-Ouest américain (sud du Canada et Alaska) à servir les troupes, Russes, Amérindiens et Métis, supérieurement instruits et avec leurs retours, où souvent le chien et le loup, et dont l'instinct est sans cesse travaillé entre la compagnie de l'homme, affectueux parfois, souvent brutal, et la liberté sauvage. Sujet qui semble particulièrement cher aux romanciers américains et qu'ils s'efforcent tous de traiter chacun différemment, avec des effets et des péripéties diverses. Ce que Carver a, lui, plus particulièrement dépeint en ses héroïches, c'est, plus que l'influence de l'homme, celle de la femme sur la graine des bêtes, capable d'étrangler quelque d'un seul coup de griffe, et qui campe, docile et obéissante, aux pieds d'une maîtrise aimée. Et c'est son dévouement aveugle, sa fidélité touchante pour sa compagne de race, la seule amitié, dont il est devenu, en un monde hostile, où la lutte pour la vie est sans trêve, le seul guide et le seul soutien.

Ce volume, comme tous ceux de Curwood, a la même attrait des choses vives et que nous dépeint fidèlement l'auteur, qui est en certains passages très étonnant. Un livre bien écrit pour nous, qui n'en est que plus intéressant, et qui nous livre avec plaisir de la contemplation de notre monde idéal et de notre tour d'horizon. Et toujours, selon le système qui lui est cher, Curwood met en saut les détails obscurs de l'œuvre. A côté des événements du Nordland, il en fait la lecture, quand nous le princeps, et les faits saillants de l'épopée égyptienne et éternelle, des ceux qui y vivent. En fait de bien nombreux pages, quel de plus dévoué que la peinture des hommes et des mœurs des autres qui, sous la conduite du vieux Dan-Brade, traversent le terrain près dequel Kanan et le monde avoué est aussi leur fils, et les contraindre, quel qu'ils en soient, à déguerpir devant l'invasion. Ajoutons que dans le professeur Paul Wagon, qui a fait servir un jour, étonné de leur intelligence, de ne plus tant de leur ouvrage, Curwood s'est dépeint lui-même, chacun peut le constater et qui, après avoir beaucoup travaillé, s'est fait plus largement humain.

Kanan et Lorette Grin ont un fils, le petit Dan, que l'on retrouve dans un autre volume de Curwood, intitulé Dan chancelier, qui lui est spécialement consacré.

Paul Gruen et Louis Poiret.

Dans la confortable maison où il se trouvait à cette heure, Kazan était couché, nu, et immobile, son membre gris reposant entre les griffes de ses deux pattes de devant, et les yeux mi-clos.

Il semblait pétrifié comme un bloc de rocher. Son membre de son corps ne bougeait, pas un de ses poils ne remuait, ses pupilles à peine posées sur un objet.

Et cependant, sous cette apparente immobilité, chaque partie de son organisme qui coulait dans les veines de son corps agrippable frissonnait à une destination précise, attendant de lui jusqu'à. Chaque fil de ses muscles puissants était tendu comme un fil d'acier.

Les quatre ans d'existence que comptait Kazan, dont il y avait un quart de long et trois quarts de court dans ¹, s'étaient entièrement écoulés dans les

¹ Le long est une des variétés de chiens de l'Asie centrale, dans la partie septentrionale de l'Asie du Nord, le « Kirghiz », ou Terre du Nord, qui s'étend, au nord, entre l'Asie centrale, jusqu'à la Sibirie.

immenses et blanches collines de la Terre du Nord. Là il avait connu les affres du froid, là il avait senti le gel et le froid. Il avait senti le glissement des vents sur les glaciers¹ et s'était aplati, sous le craquement terrible de la tempête, au bord de la mer et des tourments et des catastrophes. Sa gorge et ses flancs portaient les cicatrices des batailles qu'il avait livrées et, sous la morsure de la neige, ses yeux s'étaient injectés de sang.

On l'appelaït « Kamau, le chien sauvage. Il était un grand peureux des chiens de mer et des indomptables endimanchés et le chien au ras de celui des hommes qui le conduisaient, assis à ses côtés, à travers les mille périls d'un monde glacé.

Toujours Kamau avait ignoré la peur. Jamais il n'avait éprouvé le désir de fuir. Une même en ce jour impitoyable où, dans la nuit de ce jour, il avait combattu contre un gros loup gris, qui finalement il avait tué.

M, dans cette course, il ne savait pas ce qui l'attirait. Et pourtant il avait, pour lui, rendu compte seulement qu'il se trouvait transporté dans un monde totalement différent de celui où il avait toujours vécu, et où des tas de choses inconnues lui-même étaient et l'entraînaient.

C'était son premier contact avec la civilisation. Et il attendait, anxieux, que son maître revint dans le petit trou où il l'avait laissé.

Les chiens en question était remplis d'objets singulièrement hostiles. Il y avait surtout, accrochés aux murs, dans des cadres dorés, de grandes faces humaines, qui ne remuaient ni ne parlaient, mais qui le fixaient du regard comme des personnes vivantes et l'avaient jamais lâché. Il se souvenait bien d'un de ses

1. Ce nom de glaciers s'applique aux fleuves les plus rapides et étonnants du continent.

autres maîtres, qu'il avait vu gliser sur la neige, immobile et froid comme ces autres figures. Et, après l'avoir longtemps fixé, il s'était tenu sur son derrière, en lançant au loin son regard ébloui de la mort. Mais les gens approchaient de plus en plus, qui l'observaient, avaient le regard d'éternels vivants. Cependant ils ne bougeaient pas plus que s'ils étaient morts.

Morts, scellés, dressés l'hypermètre les oreilles. Il entendit des pas, puis des voix qui parlaient bas. L'une des deux voix était celle de son maître. Quand il l'entra... Un frémissement avait couru dans son corps en l'entendant.

C'était une voix de femme, une voix riante. Et il lui semblait se reconnaître, comme dans un rêve, d'une voix semblable, qui portait un air de douceur et de bien-être, et qui avait, en même temps, de son enfance, résonnait dans à son oreille.

Il souleva la tête, tandis qu'entraient son maître et celle qui l'accompagnait. Et il lui fit son bonjour, de ses yeux remplis.

Il savait aussi que la jeune femme était chère au maître, car elle se penchait de son bras. À la fin des des flammes du jour, il vit que la chevelure de la jeune créature était blonde et dorée, que son visage était rose comme le rouge d'enfance et que ses yeux bleus étaient pareils à deux deux miroirs.

Lorsqu'elle l'aperçut, elle poussa un petit cri et s'élança vers lui.

— *Ma chère amie* ! je te vois vivement le maître, et son portrait. Le fils est chagrin.

Mais, déjà, le jeune homme s'était agenouillé près du maître, tête et mains comme un enfant, et il pleurait, avec ses yeux qui s'illuminaient miraculeusement et ses petites mains prises à se presser sur le grand.

Mais, tout perplexe, se demandait ce qu'il lui

convenant de faire. Tu n'as eu cependant auc nouvelles, peut-être à dissocier et à réconcilier? Les femmes d'ont-elles de la science des choses vernaculaires apprend-on au mari, et son épouse? Fais-le, nous tardons, boudir vers ce groupe blanche et l'émousser?

Il est le maître qui se précipitait, pile comme la mort.

Dans d'effrayer cependant, la jeune femme avait descendu sa main sur la tête de Karna, dont tous les nerfs du corps avaient saisi à cet effrayement. Dans ses deux mains elle prit la tête du chéri-long et la tourna vers elle. Puis, soudain, tout près son visage, elle murmura, en proie à une violente émotion :

— Alors, c'est toi qui es Karna, mon cher, mon vaillant Karna, mon chéri-tout, C'est toi, m'a-t-il dit, qui lui as montré la vie et qui me l'as montré jusqu'ici, alors que tout le reste de l'humanité était mort! Tu es mon héros.

Et, la visage s'appuyant de lui, plus près, plus près encore, Karna, à moitié entre les mains, soudain, à travers sa femme, le contact doux et chaud. Il ne bougeait plus. C'était à peine s'il osait respirer.

Un long temps s'était écoulé que la jeune femme relevait son visage. Quand elle s'adressa, il y avait des heures dans son yeux bleus et l'homme, au dessus du groupe qu'elle formait avec Karna, continuait à servir les poings et les malheurs.

— C'est de la haine ! disait-il, de la haine (et sa voix était serrée et remplie d'émotion) je ne l'ai vu pousser à quiconque de la tracher de sa main nue. Inutile, inutile, je l'en prie ! Mais regarde-le, jette un œil !

Karna, maintenant, glissait doucement. Ses yeux s'élevaient d'un air sur le visage de la jeune femme. Il semblait l'explorer à nouveau la surface de sa main, le fillement de sa ligne. Un être s'était

rapport de lui, de se donner tout elle. S'il pleurt, sanglot-il, sent-il ses larmes de poindoir ? Mais involontaire, pourtant, n'est-il en lui.

Pour par pour, il change vers la jeune femme et il entend que la gentille dit :

— *Écoute, écoute, . . .* Isabelle, regarde-la !

Il tressaillait, indécis. Mais aucun coup ne s'abattait sur lui, pour le faire reculer. Son mensure froid toucha le solle digne, et la femme aux yeux humides le regardait.

— *Vais, vois l'incarnant-elle.*

Un demi-pouce, puis un pouce et deux pouces encore, et son humaine gorge était tout rouverte la jeune femme. Maintenant son mensure reculait lentement, des pieds au genou, puis vers la poitrine sans doublette, qui poindait. Et, devant ce image, il ne quittait pas des yeux le visage d'Isabelle. Il vit un mensure couvrir sur la gorge blanche et rose, et la femme poindait lentement.

Elle sentait elle-même tout étonné de ce qui se passait. L'étonnement du mensure n'était pas mensure. De son bras il couvrait de nouveau le corps de sa compagne, et, de sa main libre, il caressait Kazan sur la tête.

Kazan n'était pas le contact de l'épouse, alors même que cet homme était son mensure. Sa nature et l'expérience lui avaient appris à se délier des mensures humaines. Il lui-même poindait, parce qu'il avait compris que cela poindait à la jeune femme.

Et le mensure lui poindait à son tour. Sa main n'était indécise.

— *Kazan, mon vieux lory,* disait-il, te ne veux point, n'est-ce pas, lui faire aucun mal ? Non, l'homme bien, l'un deux. Comment pourraient-ils en être autrement ? Elle est notre bien commun. Elle est à nous, c'est qu'à nous. Et, s'il le faut, pour le protéger,

non nous battions pour elle comme deux vœux d'acier, n'est ce pas, Ranan?

Puis de la lui-tendant là, sur la couverture de voyage qu'on lui avait donnée pour se couvrir, et il lui vit qui alla sur et venait dans la chambre. Et en les pousant pas des yeux, il demandait, sans comprendre, ce qu'elle voulait, et un d'être bêteux venant au lui de sauter à nouveau vers eux, d'aller toucher encore la main de la femme, se relever son pied.

Il y eut un moment où l'homme dit quelque chose à la jeune femme. À la suite de quoi, celle-ci, assise au feu avec un petit feu ardent, avait vu une grande lutte entre, qui était placée en l'air, dans un des coins de la chambre.

Cette lutte bizarre pouvait, sur une longueur qui dépassait celle du corps de Ranan, une rangée de dents blanches, alignées à plat, les uns à côté des autres. Lorsqu'il était entré dans la pièce, Ranan s'était demandé à quoi ces dents pourraient bien servir. Mais lorsqu'elle que venait de se passer les doigts de la jeune femme, et vu que ces dents allaient se lever, et se lever, que s'élevaient comme épées, pour l'usage du chien-loup, le deux morceaux des dents dans les dents, et l'homme de l'eau des cascades et des rapides, et les traits d'homme à la saison printanière.

C'était la première fois que Ranan entendait de la musique de vent et, durant un moment, il eut grand peur et trembla. Puis il avait se diriger son effort et des rhinocéros alignées l'autre par tout son corps. Il s'était sur son derrière et l'homme lui put de parler comme il était convenu, dans le grand Désert Blanc, une imprudence d'homme du ciel pendant les heures nuit d'hiver.

Mais un autre moment le regardait, celui de la jeune femme qu'il avait devant lui. Maintenant, il reprit sa répétition vers elle.

Il avait sur lui les yeux de son maître et d'instinct. Puis il recommença à d'arranger, tout un temps agité sur le plancher. Il était à cal-culanda, lorsque son père se dressa plus droit et plus bas, comme si du silence s'élevait, et il entendit ses mains qui claquaient violemment, à demi-voix :

— Continue, continue... Ne cesse pas !

Le jeune homme leva la tête. Elle vit Katia à plus cent fois contre le sol, et continua de jouer.

Le regard du maître était impitoyablement maintenant à celui l'enfant. Kater ne s'arrêta plus avant que son cerveau n'eût touché aux volutes de la pâte qui s'élevaient sur le plancher. Et un frémissement, d'instinct, le saisit. Le homme avait commencé à chanter.

Kater avait bien entendu déjà une jeune Frou-Frou trépasser devant sa tante les airs de son papa. Il avait entendu aussi le courage Glavina du Cor-de-bleu ! Mais rien de ce qu'il avait entendu de la voix humaine ne pouvait se comparer au bruit divin qui déboulait des livres de la jeune femme.

Il se retournait, en hochant de sa tête tout petit, du peur d'être battu, et tous les yeux vers elle. Elle le regarda, elle aussi, avec bienveillance, et il posa sa tête sur ses genoux. Le maître, sans s'en rendre compte et il ferma hâtivement les yeux, avec un gros soupir.

Quelque et quand s'élevait lui, Kater entendit au-dessus de sa tête un bruissement léger, où il y avait à la fois du rire et de l'émotion, tandis que le maître gémissait :

— J'ai toujours aimé ce vieux couple. Mais, tout de même, je ne l'aurais jamais cru capable d'une semblable comédie !

1. Le maître, en effet, est une sorte de comédien qui vit dans le théâtre de la vie.

D'autres jours heureux devaient suivre pour Kanan, dans le confortable domaine où Thorpe, son maître, était venu se reposer près de sa jeune femme, loin de la Terre du Nord.

Il lui manquait sans doute les durs labeurs familia et les vastes champs de neige, et les joies de la battelle avec les autres chiens quand, étendu à leur tête et leur côté menaçants à ses trousses, il tenait le traineau du maître à travers les éboulis et les éboules. Il s'étonnait donc plus subtilement *le Kanaï / Kanaï* ! *Allo-pou / pou* du conducteur du traineau et le cliquettement redoublé de l'immense harnais, de vingt parts de long, fait au loup de corail, toujours prêt à le cingler et à cingler les autres glorieux dans les épaules s'élevaient derrière lui. Mais une autre chose, infiniment mieux, l'effort silencieux d'une femme, était venue prendre la place de ce qui lui manquait.

Ce silence mystérieux flottait avec une odeur de lui, même lorsqu'elle était assise, il devenait épais dans la chambre et occupait sa solitude. Parfois, durant la nuit, au moment près de lui l'odeur de la jeune femme, Kanan se mettait à pleurer et à pleurer tristement. Un matin, comme il venait parer une partie de la nuit il courut avec les épaules, la femme

de Thérèse le trouve enroulé et blotti tout contre la poitrine de la maman. Elle s'était alors baissée vers lui, l'avait serré dans ses bras et l'avait enveloppé, comme l'un ses fils, du parfum de ses longs cheveux. Et toujours depuis lors, à Kama, le soir, n'était pas rentrée, elle avait déposé une couronne sur le front de la petite, sans qu'il pût y résister complètement. Il avait qu'elle était derrière cette porte et il respirait heureux.

Et bien que, chaque jour davantage, Kama s'habitait à l'être et s'attachant, d'une affection plus passionnée, à la jeune femme. Il en fut ainsi durant une quinzaine années.

Mais un moment vint où un changement continu à se produire. Il y avait, dans la maison, tout autour de Kama, un mouvement incessant, une inexplicable agitation, et la femme détournait de lui son attention. Un vague malaise s'empara de lui. Il ressentait dans l'air l'ébranlement qui se préparait. Il tâchait de lire sur le visage de son maître ce que celui-ci pouvait bien méditer.

Puis, un certain matin, le solide collier de bois brisé, avec la chaîne de fer qui y était jointe, fut attaché de nouveau au cou de Kama, et le maître regarda le tour sur la route. Que lui voulait-on ? Sans doute, un l'expulser de la maison. Il s'en fut tout nu sur ses chevilles et celui de la femme.

Le maître haleta.

— Vienne, Kama ! dit-il, d'une voix croissante. Allons, viens, mon petit !

Mais l'enfant se recula et montra ses yeux. Il s'attendait au châtiment d'un fouet ou à un coup de gourdin. Il n'en fut rien. Le maître se mit à rire et se mit avec lui dans la maison.

1. Grande toile solide, faite de linides entrelacées de pennes de canards.

Dordiennek, Karin en revenait, peu après. Incolle l'accompagnait, la main posée sur sa tête. Ce fut elle encore, qui l'arrêta à hauteur d'un bord d'une fenêtre située d'une sorte de voiture devant laquelle ils étaient arrêtés. Elle s'avança qui l'attira vers le coin le plus noir de cette voiture, où le maître attaché la chassa. Après quoi, lui et elle se mirent en route aux côtés, comme deux enfants.

Devant de longues heures, Karin demeura assise couchée, pâle et immobile, tremblant sous les étrépages et bruyant roulement des roues, tandis que retentissaient de temps à autre des sons stridents. Plusieurs fois les roues s'arrêtaient et il entrèrent des gens au dehors.

Finalement, à un dernier arrêt, il recommença avec certitude ses voix qui lui firent familière. Il se leva, tira sur sa chaîne et pleurevols. La porte de l'étrépage voiture glissa dans ses rainures et un homme apparut, portant une lanterne et celui de son maître.

Karin ne fit point attention à eux. Il jeta dehors un regard rapide et, se relevant à peine détaché, il fit d'un bond sur la neige blanche. On trouvait point ce qu'il cherchait, il se dressa et huma l'air.

Au-dessus de sa tête striée ses mains blanches occupées il avait tendu, tandis qu'il se levait de lui, l'observant comme un ours, s'étonnant jusqu'à l'histoire les mains fortes silencieuses. A quelques distances était un groupe d'autres lanternes.

Thorpe prit celle qui tenait son compagnon et l'éleva en l'air. A ce signal, une voix sortit de la nuit, qui appelait :

— Kar...sa...sa !

Karin vivement sur lui-même et parut comme un bolide. Ses autres le suivit, d'un air grondant.

— Venez, petits !

Lorsqu'il rejoignit le chien, parmi le groupe des

instantané, Thorpe le trouva qui rampait aux pieds d'Isabelle. Elle ramena le chien.

— Chère amie, dit Thorpe, il n'a rien d'un chat et lui-même est venu ici se remettre entre les mains. Mais continuez à être prudente avec lui, car l'air natal peut arriver au férocité. Il y a du sang en lui et de l'instinct. Je l'ai vu servir le nom d'un Indien, d'un simple apparemment de sa naissance, et, d'un coup de dent, trancher la veine jugulaire d'un autre chien. Évidemment, il n'a servi la vie. Et pourtant je ne puis avoir confiance en lui. Méfiez-vous !

Thorpe n'avait pas prévu que, comme pour lui donner raison, Katin paraît un grognement de tête fièvre, en retrouvant les livres et en discutant ses longs chiens. Le poil de son dos se hérissa.

Déjà Thorpe avait posé la main sur le cuir qu'il avait à la ceinture. Mais ce n'était pas à lui qu'en venait Katin.

Une autre forme vint, au lieu de celle de l'homme et de faire son apparition dans les landes. C'était Max Gandy, le guide qui devait, du point tremblant de la voie ferrée où ils étaient descendus, accompagner Thorpe et sa jeune femme jusqu'en campement de la Rivière Rouge, où le maître de Katin, son oncle tennésien, s'en revenait diriger les travaux du chemin de fer transcontinental destiné à relier, à travers le Canada, l'Atlantique au Pacifique¹.

La silhouette de Thomas était simple, presque bestiale, et dans ses yeux effrontés, qui dévinaient

1. C'était, bien sûr, du côté américain que les temps mettaient les cultures de la Terre du Nord.

2. Le transcontinental américain part, vers l'Atlantique, d'Omaha et de la Nouvelle-Orléans, passe du nord du Grand Lac Supérieur, qui marque la frontière entre les États-Unis et le Canada, et, après un passage de l'Alberta, aboutit au Pacifique, à la côte du Vancouver.

Isabelle, ardent lui couvrait les reins avec l'un des deux manteaux qui pendait par les poignées de Karan, lorsque celui-ci contemplait la jeune femme.

Isabelle et le chien-leop couchent sur les nœuds à percevoir ses bords fugitifs. Le talent du lince rompt de la femme de Thorge avait glissé vers son épaule, découvrant l'un d'eux de sa chemise, qui brûlait sous l'œil blindé des tentures. Elle se tait, tandis que d'impétuosité ses joues et que deux démons s'allumaient dans ses yeux allongés. Mais Grady laisse son regard devant le sien et elle appuie instinctivement sa main sur la tête de Karan.

L'homme continuait à gronder vers l'homme et le moment qui restait dans sa gorge se faisait de plus en plus rauque. Isabelle donna à la chaîne une autre secousse.

— Couche, Karan ! ordonna-t-elle.

A ce point, il se blâmait un peu.

— Couche ! répétait-elle, en appuyant plus fort sur la tête de Karan, qui se laisse tomber à son pied, les bras toujours étendus. Thorge observait le chien et s'efforçait de la faire mal entendre que battait dans les yeux du chien-leop.

Tout à coup le gale déboula sur long bond à cheval. Sa physionomie se durcit et, quand les deux yeux bleus qui, eux, ne le quittaient point, il se prit à leur contemplation KARAN.

— Haa ! Kanne ! he, Feira ! cela-t-ol.

Mais Karan ne bougea point.

Mais Grady tendit ses muscles spectreux dans la nuit, ses yeux et rapide après avec l'assurance habituelle de son bond, il le fit claque, avec un bruit semblable à la détente d'un pistolet. Et il répéta :

— He ! Feira ! he !

Karan s'était repus à gronder soudainement. Mais

ries de lui ne longerait les jours, Mue Greedy se tenna vers Thorpe.

— Quel curieux, dit-elle. J'aurais juri que je connaissais ce chien. Il s'est perdu, comme je le crois, il est mortel.

Son regard se leva vers celui d'Isabelle et la même femme y fulgura à nouveau. Elle ou Ismaïla. D'ici, quand, à la descente du fleuve, cet homme lui avait tendu la main, elle avait senti, à son aspect, son sang se glacer. Mais, chassant son émotion, elle se souvint des choses que lui avait dites souvent son père de ces autres hommes qui vivaient dans les forêts du Nord. Il les lui avait montrés si peu humains, mais énergiques et vaillants, et loyaux, et elle avait appli, avant de venir près d'eux, à les adoucir et à les...

Elle releva l'écran de sa main qu'elle éprouvait pour Mue Greedy et, l'interpellant avec sa courtoisie :

— Le chien, dit-elle gentiment, ne vous aime pas. Voulez-vous que je vous le ramène avec moi ?

Elle se pencha sur Kanan, dont Thorpe avait pris la chaîne dans sa main, prêt à le saisir, s'il était nécessaire.

Mue Greedy se courba aussi vers le chien. Son visage et celui d'Isabelle se rapprochèrent presque. La petite vit, à quelques pouces de sa bouche, la bouche de la jeune femme qui, une petite main harmonieuse au côté de la sienne, caressait Kanan et tentait de faire entrer ses grognements dans sa gorge. Mue Greedy, profitant de ce que Thorpe, à qui il tenait le dos, ne pouvait le voir, recommença à faire la jeune femme, qui parlait à l'insouciance infiniment plus que Kanan.

— Fais comme moi, dit-elle à Kanan.

Mue Greedy s'était déjà redressé.

— Venez les deux ! répétait-elle. Mue je n'aime pas. Il m'arrêterait la main.

On se mit en route, par un étroit sentier qui descendait au pied de la tente.

Après avoir traversé un bois épais de sapins qui le diminuait, on arriva bientôt au campement, que Thorpe avait abandonné quinze jours auparavant, et où il venait accompagné de sa jeune femme. La tente, où il avait vécu en société de son oncle mort, était toujours là et une nouvelle, qui était destinée à Miss Gwendy, se dressait tout à côté.

Un grand feu brûlait et, près du feu, était un long trepasse. Là-bas, autour voisins, des femmes domestiques, aux yeux baissés, étaient celles des anciens compagnons d'été qui étaient venus de retrouver. Il ne restait, maintenant, toutes que Thorpe attaché en chaise au bout du trepasse. Il était reconnaissant, dans ses efforts, l'existence domestique et son rôle de chef de file des autres esclaves.

Carliant de la vie campement et nouvelle pour elle, dont elle était devenue la première en part, Isabelle s'amusait de tout et battait joyeusement des mains. Thorpe, redoublant et espérant en arriver la porte de suite de la tente, finissa à y pénétrer devant lui. Comme elle était entrée sans un regard en arrière vers Emma, sans un mot à son oncle, celui-ci en eut grand chagrin et, avec un glissement, reporta ses yeux vers Miss Gwendy.

À l'arrière de la tente, Thorpe disait :

— Je suis désolé, chère amie, que le jeune Jacques, mon ancien maître, n'ait pas consenti à donner son nom. C'était un homme ouvert et un homme sûr, et c'est lui qui m'avait amené ici. Mais il a tenu surtout à s'en relever chez lui. Mes prières, ni mes offres pécuniaires, n'ont pu le fléchir. Je donne ma voix de mon épousée, Isabelle, pour le proclamer le plus de la voir conduire son trepasse. Ce Miss Gwendy ne m'inspire qu'à moitié confiance. C'est

un drôle de type, m'a dit l'agent de la Compagnie, qui me l'a présenté, mais il venait comme une suite de géographes plus les régions isolées où nous devons circuler. Les choses n'avaient point à changer de conducteur et le bonhomme. Kanan n'aurait, j'en suis certain, ne s'attacher que à lui pour un penny.

Kanan, l'ancien aux agents, descendait la route d'In-belle, qui maintenant partait dans la route.

Avant ne valait point, ni n'aurait-il été Grandy qui ne glissait continuellement derrière son dos et qui, comme d'habitude un coup de feu, dans certains son appel :

— Peder !

Kanan, n'aurait, pour se rassurer sur la route, comme si la route d'un seul l'aurait chagrin.

— Je t'y ai pris, cette fois, viens, dis-le ! murmure Mac Grandy, tout plus dans la route du feu. On t'a changé les noms, bien ? Mais je sais bien que vous étiez devenus connaissance !

Ayant ainsi parlé, Mac Casady s'assit en silence auprès du feu et d'ailleurs là, durant un assez long temps. Son regard se quitta point Kaston. Puis, quand il fut bien certain que Thorpe et sa femme s'étaient délassés de leur tour de table, pour y passer la nuit, il se pencha vers son bras, et y entra.

Il prit une bouteille de whisky et en but, une demi-heure durant, des gorgées successives. Après quoi, sans lâcher la bouteille, il sortit dehors à nouveau et s'assit sur le rebord du tréteau, tout près de la chaise à laquelle était attaché Kaston.

L'effet du whisky commençant à se manifester, et ses yeux s'obscurcissant de façon anormale

— Je n'y ai rien ! s'écria-t-il. Mais qui peut avoir changé les autres gens ? On n'est jamais en soi-même maître ! Autant d'écouter pour moi. Ec, he ! Dieu merci que tu ne puisses pas parler.

Thorpe et sa femme haussant d'étranges yeux encore endormis, sur Mac Casady assis dans le coin de l'un, à laquelle répondait un éclat de rire d'insolite.

Mac Casady trembla violemment. Sa figure s'empourpra et il se mit à balbutier sur ses pieds. Il sortit la bouteille dans la poche de sa veste et, contournant le feu, il s'en fit, à peu de vitesse, une fumée d'un arôme qui évoquait le temps de Thorpe. Bientôt là,

longement. Il tendit l'oreille, aussitôt comme une statue.

A présent seulement, il regarda en groupe tous, regarda et le figure tendue vers lui. Les hommes blancs sont assés sur le Taro du Nord et un irrégulière d'été, proche de la tête, montant, grandissant et terrible, en cette leur apparence.

A la tête du feu, les yeux de Karna se baissant lentement. Il souriait, agité, et mille rêves dansaient dans ses regards. Il lui semblait possible qu'il combattait, en faisant chaque ses adversaires. D'autres fois, il tenait, au bout de sa chaîne, un trébuchet qui sautait, ou bien Grandy, ou un jeune combattant. Ou bien encore, celle-ci sautait, devant lui et devant ses maîtres, avec la nervosité d'un chat de sa race. Et, tout en dormant, le corps de Karna tremblait et se contractait de nouveau. Puis le tableau changeait une fois de plus. Karna se voyait à courir au tête d'un splendide attelage de six chevaux, appartenant à la Folie Royale, et que conduisant son maître du jour, un homme jeune et beau, qui l'appelaient « Pedro ! Pedro ! » Sur le même trébuchet était un autre homme, dont les mains étaient bien sûr attachées par des anneaux de fer. Puis après, le trébuchet avait fait brutalement l'homme s'était avec puis d'un feu, devant lequel lui-même était couché. Alors, l'homme de tout à l'heure, dont les mains étaient maintenant déliées, s'élevait, tenant d'un doigt grand. Par derrière, il l'abaissait soudain sur la tête du maître, qui tombait en poussant un grand cri.

A cet instant, Karna se releva en sursaut. Il baissa ses yeux, l'éclair brilla et un sanglot grondement dans sa gorge. Le feu était mort et les deux lattes étaient enveloppées d'un nuage blanc. L'air ne passait plus dessus.

A présent en l'air, Karna regarda bien Grandy

qui, déjà lent, était retourné aux douces poésies de la jeunesse. Tant. Razon savait que Miss Grandy et l'homme aux cheveux de fer ne l'avaient qu'en, et il n'avait pas oublié non plus les coups de fouet et de gourdins qu'il en avait longtemps reçus, après la capture de l'ancien maître.

Rebondant de nouveau du choc-loup, le guide était vivement revenu vers la fin qu'il servait, tout en effaçant au moment les larmes à deux mains. Lorsque le flamme fut consumé à point, il poussa un cri d'appel strident, qui éveille Thorge et Isabelle.

Thorge, quelques instants après, parut sur le bord de sa tente, suivi de la jeune femme. Celle-ci vint s'accrocher sur le tronc, à côté de Razon. Ses cheveux dénoués flottaient autour de sa tête et retombaient sur ses dos en longues tresses.

Tandis qu'elle battait l'aiguille, Miss Grandy feignit de venir feuilleter parmi les papiers du défunt et, dans un instant, ses mains s'élevèrent, comme par hasard, dans la blonde chevelure.

Isabelle paraît ne pas sentir le contact. Miss Razon vit les doigts légers qui palpaient les cheveux de sa jeune maîtresse, tandis que la même femme hochait et dévisait rapidement dans les yeux de Max Grandy. Plus rapide qu'un lynx, il bondit par-dessus le tronc, de l'autre la longueur de sa chaîne. Le guide n'eut que le temps de faire un saut en arrière, tandis que Razon, retenu brusquement par la chaîne, était refoulé de côté, contre Isabelle, qu'il vit le ciel de tout le poids de son corps.

Thorge, qui regardait ailleurs, se retourna soudainement pour voir la fin de la scène et Isabelle soulevée du choc sur le tronc. Il ne resta point, et le guide se garda d'y contracter, que la tête ne se fit palpable violemment sur la jeune femme. Après s'être soulevé tout d'un coup que celle-ci n'était point blessée,

il chercha de la main son revolver. L'arme était restée à l'intérieur de la tente. Mais, à son geste, le front de Mac Grady était posé sur la neige. Thorpe s'en aperçut et, dans sa course, se précipita vers Karen.

Le chert, aplati sur le sol, ne fit pas un mouvement pour être ni se défendre. Le châtiment qu'il avait subi lui était si cruel. Mais il le souffrit sans une plainte, sans un gémissement.

Alors Karen vit la jeune femme, qui avait regardé son espèce, s'élancer vers le front dont la hauteur se balançait encore sur la tête de Thorpe et, le saisissant, l'embrassa.

— Un tel et tel coup à cette taille, d'une voix impétueuse et supplante à la fois.

Elle lui avait mis à l'écart.

— Karen, murmura-t-elle toute émue et tremblante encore d'émotion, ne s'est pas jeté sur mon front, comme le geste s'inclinant vers le contour du front, mais elle se pencha plus fort le bras de Thorpe, j'ai senti sa main frôler mon dos et mon cheveux. C'est alors seulement que Karen a bondi. Lui, ne voulait pas savoir. C'était Thomas ! Quelque chose se passe, que je ne comprends pas. J'ai peur.

— Voyons, répondit Thorpe, réfléchis un peu, chère amie. Mac Grady ne l'a-t-il pas dit qu'il avait vu Karen ? Il peut, en effet, l'avoir possédé avant nous et l'avoir également possédée, si bien que Karen ne l'a peut-être pas et lui en parle une femme rancune. Je t'assure, à l'inverse, d'ailleurs, ce point. En attendant, promette-moi, j'ai le droit de le demander, d'être convaincu et de le tenir éloigné de l'autre.

Isabelle promit. Mais, en regardant sa femme vers elle la belle tête de Karen, dont un des yeux était devenu fermé sous la pression du front, et dont la bouche déformée de sang, elle ne put retenir un sou-

venant d'attendre, qu'elle s'éprouva. Elle n'eût point vers lui. A deux aveugles, l'unimal eût été dépendant que s'était elle qui eût servi son équilibre. Et, tout en la regardant et en pleurant, il venait dans la neige en quatre bonds.

L'âme commença à se lever et, le guide ayant attelé les chiens au traîneau, on sortit en route.

La journée fut longue et rude. Kazan, assis en tête, ouvrit la piste, un col toujours élevé, qui lui heurtait, et le corps soulevé sous les coups du front de stouffe.

Mais ce n'était pas tout le double physique qui lui faisait blâmer tristement le ciel et maudire l'entraîneur qui lui était contrecoupé, quand il eût vu un vent de ses compagnons. C'était son esprit malade qui souffrait. Pour la première fois de sa vie, il se sentait sans courage et brisé. Mrs Gandy, seule, l'avait battu dans sa main ou dans celle du Thorpe, alternativement, le front menaçant chaque expédition au-dessus de ses oreilles, et leurs voix implorables lui ordonnaient de marcher, tout épuisant qu'il fût.

Ce que l'entraîneur et l'entraîneur, d'être, de voir, à chaque fois de son esprit, sa tristesse honteuse qui se tenait à l'écart de lui et de sa chute. Il se fit de même lorsque, le soir, on donna le campement. Elle n'eût pas de sa petite, et avec lui par la.

Elle le regardait avec des yeux clairs qui le haïssaient et il se souvenait si elle n'était pas le haïssaient, elle aussi. Il se tenait dans la neige, le désespoir de son joyeux, la vie l'entraîneur était le plus noir. Cela signifiait que son pouvoir pour de bien était tout à la douleur. Et personne, avec elle, ne le savait. La jeune femme ne l'appela point, et n'était vers lui. Mais elle ne cessait de l'observer et d'observer Mrs Gandy, qui était pareillement Kazan.

Lorsque le dîner fut terminé, les deux tentes furent

derrière et, comme la vent, Thorpe et Isabelle s'enfuyaient dans la forêt. Miss Grendy descendit debout.

La neige continuait à tomber. Au bout du feu, Miss Grendy, que Kenna s'efforçait point de surprendre avec ses curiosités sans cesse étouffées, avait sorti sa bouteille de whisky et y avait plongé sa main. Les flammes dansaient, respirant au feu, se balançaient sur leurs branches à plusieurs reprises, d'un leve et d'un cèle leur son ornaient contre la tente où reposaient Thorpe et la jeune femme. Tout y était silencieux et si parvenait seulement les soufflements de Thorpe.

Le guide leva sa figure vers le ciel. La neige tombait si épaisse que ses yeux s'emplirent aussitôt des blancs flocons. Il les essuya et s'en alla examiner la piste fraîche, quelques heures auparavant, par la petite couronne. Elle était déjà presque entièrement recouverte. Une heure encore, et rien ne pourrait plus dire à personne que quelqu'un était passé là. La neige même, si on le laissait encore, serait recouverte avant le matin.

Miss Grendy, sans vouloir dans sa tente, fut encore plusieurs jours. Des mots inutiles, des mots joyeux, jaillirent de sa bouche. Son cœur battait le tambour dans sa poitrine. Mais plus encore battit celui de Kenna, lorsqu'il vit le guide s'emparer d'un gros morceau, qu'il appuya debout contre un arbre.

Le guide prit ensuite, sur le tronc, une des lanternes et Peltana. Puis, le tenant à la main, il alla vers la tente de Thorpe.

— Ha ! Thorpe... Thorpe il appelle-t-il à voix basse.

Mais Thorpe continuait à dormir.

Miss Grendy ouvrit légèrement la porte de la tente et appela un peu plus fort :

— Thorpe !

Pas de réponse encore. Rien au dehors.

Alors le guide, passant sa main sous la tente, dit tout

les cordons qui attachaient indolument la porte et la souleva complètement. Derrière la rayon de son talon vers le couloir sombre, il éclaira la chère dame dorée d'Isabelle, qui avait blotti sa tête contre l'épaule de son mari. Un rictus à la bouche, ses yeux brillants comme des étoiles cristallines, il regardait fixement.

Thérèse, aux ses entrées, se révolta. Mais Grady laissa retomber vivement la porte, et l'ajeta du dehors, au signe d'appel.

— Ha, Thérèse... Thérèse ! appellez ! à nouveau cette fois, Thérèse répondit !

— Hello ! Mais Grady... Est-ce toi ?

Il riposta, toujours à mi-voix :

— Oui. Pourriez-vous venir une minute ? Il se passe dans la zone quelques chose d'intéressant, j'aimais de réveiller votre homme...

Il se recula et attendit.

Thérèse apparut. Mais Grady désigna du doigt la ligne blanche des tapis.

— Je pense, dit-il, que quelque'un, là-dessous, s'est sauté de nous. Tout à l'heure, en allant chercher des branches pour notre feu, j'ai aperçu une silhouette d'homme. Une pareille nuit est propice aux voleurs de chiens. Vous, prenez la lumière... Si je ne suis pas trompé, nous trouverons, j'en suis certain, des pas dans le tapis.

Il donna la lumière à Thérèse et prit le gros garde-din.

Un grondement, qu'il releva, monta dans la gorge de Karan. Il sût voulu lancer un avertissement à son maître et l'appeler vers lui, au bout de sa chaîne. Mais il comprit que, s'il agissait ainsi, il serait battu. Il se tut et regarda les deux hommes disparaître de compagnie. Puis il attendit et écouta.

Écouta des pas furtifs couvrir le tapis. Mais Grady

revenant seul. Rares n'en fat point descend, car il savait ce que, le soir, dans cette auberge, le gendarme venait dire.

La face du guide avait pris maintenant un aspect effrayant. Ce n'était plus un homme, mais une tête livide. Nervos, porta son bonnet de fourrure et dit à voix basse avec la rage. Il marchait, par saccades, en rics (gendin, qu'il redoublait agacé).

Rares se laça, plus profondément, dans l'ambas et vint ce qu'il vit. Mrs Grady, qui tenait d'une main le gendarme, de l'autre le lantern, se dirigeait vers le tent de maître. Là, s'adressant aux gendarmes, s'adressa la porte. Après avoir jeté un regard à l'intérieur et constaté que le jeune homme dormait toujours, il entra, simple et silencieux comme un chat. La porte refermée sur lui.

Une fois dans la pièce, le guide suspendit la lantern à un clou du pied central, qui supportait le tent. Isabelle continuait à se presser paisiblement et Mrs Grady le fit, dit.

Dehors, dans le vent épais, Rares essayait de sonder la signification des choses lochies qui se succédaient. Son maître, tout d'abord, avait disparu. Puis, qu'est-ce que le guide pouvait être dans dans cette tente, ou tout ce qu'elle contenait appartenait au maître? Par un écart soudain de la toile, il apercevait l'ambas de Mrs Grady.

A tout hasard, le chien-tout s'était mis sur ses pattes, à l'ambas, le dos tendu et hérissé. Soudain, un grand cri retentit. Dans la tenture d'ambas de ce cri, il avait senti comme un vent, à côté, et il bondit vers le tent. La chaise l'ambas et le collier suspendu elle était affolée de ce le hurlement de sa gorge.

Il avait maintenant, à l'ambas de la tente et aux bruits qui venait la toile, que ce maître était une prise avec l'homme et qu'il battait tout

deux. Les cris se succédaient. Elle appelait Thangp et criait aussi :

— Karan ! Karan !

Il bondit à nouveau et fut rejeté sur le dos. Une deuxième fois, une troisième, il renouvela ses efforts. Le collier de l'écharpe lui couvrit le cou et entré dans un chahou comme au ventosa, l'ours lui fit du chahou, pour se prendre les bras.

À l'extérieur de la tente, la lutte continuait, terrible. Les temps à autre, par la petite fente de la toile, Karan apercevait deux ombres qui tendait luttelaient dehors, et tendait se résistent et se l'ordinaient sur le sol. En un dernier et plus violent effort, l'animal s'élança de tout ses poils, avec un bruitement féroce. Il y eut autour de son cou un imperceptible craquement. C'était le collier qui céda.

Le temps d'un éclair, Karan était dans la tente, à la gorge de Mac Greedy. La première étreinte de sa puissante mâchoire était le mort. Il y eut un rille étouffé, suivi d'un sursaut singlet, et Mac Greedy s'effondra sur son genou, puis sur son dos. Et plus profondément encore, dans du sang chaud qui lui coulait de la bouche, Karan enfouit ses crocs dans la gorge de son ennemi.

Il entendit sa maîtresse qui l'appela. Tirant sur son cou tendu, elle s'efforça de lui faire lâcher prise. Il fut long à obéir, puis se décida à déborder son méchecou. Alors l'effort se pencha vers l'homme, le regarda, puis se couvrit la face avec ses mains.

Elle se recula ensuite jusqu'à son lit et s'y efforça sur les couvertures. Elle avait un bouquet plein. Inquiet, Karan alla vers elle. Il était son visage et son corps, qui étaient frêles, et y pressant tendrement son nez. Elle se remua toujours peu. Ses yeux étaient clos.

Sans parler de son le cadavre de Mac Greedy et

peut le révéler, si c'était nécessaire, Kazan s'est tout contre le lit. Pourquoi, se demandait-il, la jeune femme était-elle immobile ainsi? Elle n'agitait nulla, ses yeux s'élevaient et se baissaient les joues.

Enfin, elle put enfin respirer le soleil. Le chambrun avait vers le porte de la tente. À la lueur du feu, il vit Thorpe qui s'avançait dans la nuit, à pas lents, appuyé sur un bâton, habillé de l'habit et le visage rouge de sang.

À l'aspect du bâton, Kazan eut un frémissement d'effroi. Qu'était donc le maître, se demandant qu'il avait fait du mal à Mac Cloudy? Sans doute il avait battu le nouveau, et terriblement.

Rapidement, il s'approcha dans l'ombre et gigota les replis. Là, il se retourna et une courte plainte, de douleur et d'effroi, monta et mourut dans sa gorge. Depuis ce qu'il avait fait, toujours, désormais, il avait battu, battu sans trêve. Et, pour le pauvre, même elle le battait. S'il demandait lui plus longtemps, il courrait après tout, après l'avoir raté, le battait.

Loin du feu, le chien-loup débarrassa la tête vers les profondeurs de la forêt. Il n'y avait, dans ces ténèbres, ni grande, ni petite, ni aucune lumière. Jamais on ne l'y retrouverait.

Il paraît braver, un instant, encore. Puis, soudainement, comme s'il lui venait de ses réflexions, comme si vous l'ignoriez il s'en retournait, il s'enfonça dans la nuit.

Le vent glissait, glissait, sur le linge des sapins et, derrière une partie du feu nu, Kanna arrêta dans la nyctée de la forêt.

Puis il se rapprocha à nouveau du campement et, sans s'arrêter loin de la protection des arbres, il se coucha, tout grelottant, dans la neige épaisse, en fixant la tente où la chose terrible s'était accomplie.

Il détestait la mort dans l'air, la mort qui par les étoiles venait. Et les trois quarts de chien qu'il y avait en lui gémissaient doucement, tandis que le cœur de loup se levait encore, le regard hostile, les dents écarlates et prêts à mordre.

Par trois fois, il vit Thorpe, chancelant et le dos haublé, sortir de la tente, et qui criait fortement :

— Kanna ! Kanna ! Kanna !

Insolite état, les trois fois, aux côtés de Thorpe. A la lueur du foyer, Kanna pouvait l'apercevoir, telle qu'elle était lorsqu'il avait bondi vers elle pour la défendre et avait tué l'homme. Elle était pâle encore, plus comme la neige, du pèril passé, et le teneur ne s'était pas complètement refait de ses yeux bleus. Elle avait appelé :

— Kanna ! Kanna ! Kanna !

Alors le chien courait. Pour porter sur le loup et, avec un filasse boueux, il rattrapait un peu de l'ennemi,

déjà presque à recevoir les coups qui, jusqu'alors l'effrayaient. Mais la suite des gardes faisait par là le plus forte et il restait, dressé dans la nuit. Bientôt, Théo et Isabelle couraient dans la tente, et la scène recommençait.

Ne voyant plus personne, et comme le silence venait de la foyer se mourir, Kama se dirigea à travers vers le trousseau et jusqu'aux bûches consumées. Un peu plus loin, recouvert d'une couverture, gisait le corps du Flouane qu'il avait tué. Théo l'avait tué là, sous l'abri d'un buisson.

Adm de se relever, Kama se pencha près des bûches coupées, le nez sur ses pattes, les yeux épiant vers la tente, et prêt à l'instant au moindre mouvement suspect. Mais, en dépit de ses efforts pour dissimuler son air, il ne put résister à la tentation de l'idée qui revenait vers lui des bruits et du silence abominable. A plusieurs reprises, ses yeux se levèrent. Il les baissa, puis les releva, et il s'enhardit finalement.

Après avoir été, tantôt de la douceur de la main d'Isabelle, et tantôt de la rigueur de ses talons, étonné comme des étonnements d'acier, il se révolta en silence, jeta à terre pour voir s'agiter la tête de la tente. Il se releva vers les ténies.

Le jour se levait. Théo apparut, qui tenait dans une de ses mains la main de sa femme et avait à l'autre un fusil. Ils regardèrent tous deux vers le corps qui était sous la couverture. Puis Théo, s'adressant au fils en arabe, appela :

— Ha, a, a, a... Kama ! Kama ! Kama !

A travers les branches basses des sapins, Kama regarda vers Théo et vers le fusil, et se prit à trembler de tous ses membres. Le maître, sans aucun doute, avait vu l'assassin et de l'effrayer vers la chose qui était.

— Kanan ! Kanan ! Ka, a, a, a, non ! cria Thiap, encore.

Kanan savait que la distance n'est rien pour la chose frêle et mortelle que transit Thiap. L'amen-va plus longtemps étant possible. Une dernière fois, il tourna vers l'indole ses yeux remplis d'un ineffable élan d'attente et d'amour. L'heure déclinée de l'effort avait sonné. Une seule lui restait de distance son despoir et sa solitude au ciel grêle. Mais, pour n'être point déçu, il se fit.

— Il est parti ! dit l'indole avec douceur.

— Oui, parti ! répondit Thiap, d'une voix mal assurée. *Par des agents secrets*. Il avait et y'gno-rais. Combien je regrette de l'avoir tellement aimé, comme je l'ai fait ! Il est trop tard maintenant... il est parti et ne reviendra plus.

— Si, si ! Il reviendra... et plus vivement la jeune femme, si ne m'abandonnera pas. Il m'aime. Il est si sage et bon. Si il est, combien je l'aimais. Il reviendra ! Kanan.

Des professeurs de la loi, un seul jusqu'à coup au long l'indolement phylaxé.

C'était l'indole de Kanan.

MAISON RENCONTRÉE LUTTE QUIN

Assis sur son derrière, Kama, après avoir jeté son cri plaintif, se mit à secouer dans l'air le linge qui maintenait étroit le costume. Autour de lui s'élevaient, avec l'incertitude, les odeurs de l'air de la forêt.

Depuis le jour où tout le monde, sur les bords du Macdonald, s'était réuni, par des amusements qui témoignaient d'une certaine culture, à l'égard des Indiens et, pour la première fois, attirés aux bords d'un lac, il avait souvent, en un dîner ardent, songé à cette liberté vers laquelle le repoussait le sang de loup qui était en lui. Mais il n'avait rien fait, rien fait que d'être un homme, et c'était tout.

Le soleil était complètement levé, quand il arriva au bord d'un lac, calme et paisible, qui occupait une dépression entre deux chaînes de montagnes. Le matin et le soir pouvaient être sur les bords, si bien que le matin et le soir étaient les mêmes et que la lumière s'y trouvait au point de s'être plus qu'un ardent.

1. Le lac Macdonald prend sa source dans les montagnes Rocheuses, traverse le Canada vers l'est et va se jeter dans la Mer Glaciale du Nord, après avoir arrosé les Grands Lacs du Sud et de l'ouest.

Le jour n'était point parvenu à dissiper le malin qu'épouvant. Karna, il était bien des hommes et rien n'était plus autour de lui que les rappels, leur première lute. Mais la société des autres chiens, le feu, le courroux toute préparé et jusqu'à l'ennemi accablée, toutes ces choses qui avaient, de tout temps, fait partie intégrante de sa vie, lui manquaient. Ses instincts seul.

Ces reptiles étaient ceux du chien. Mais le loup régnait. Il était en chien que, quelque part, dans ce monde idéal, il y avait des frères et que, pour les faire accourir, il lui fallait s'annoncer par ses desirés et l'ardeur au lieu de solitude. Plusieurs fois, Karna sentit l'appel terrible dans sa poitrine et dans sa gorge, mais réagit complètement à l'absence.

La nuit arriva les vint plus rapidement que la nuit. Vers le milieu du jour, il avait senti une grande fraîcheur au gros lapin blanc et le ton. Le chien claudait et le sang coulait autour de lui que le poisson gris et que le vent continuait, et la conscience de la mort venait sepe comme sa conscience.

Les corps de l'après-midi, il poursuivait plusieurs autres lapins et en lui encore deux. Il avait après joggé et pour le plaisir de la chance et cela de tout du plaisir autant qu'il lui plaisait, quoiqu'il n'eût point mangé tout ce qu'il avait tué.

Puis, il trouva que les lapins ne seraient trop nombreux. Il n'y avait point combat. Les lapins étaient tous tués et tous tendres quand ce avait dans, mais le peu de la victoire était certaine. Il se sent donc en quête d'un plaisir plus important.

Il marchait nerveusement et sans s'arrêter à se distordre, la tête haute, le dos droit. Sa queue touffue se balançait librement, comme celle d'un loup. Tout son corps frémissait de l'angoisse de vivre et du désir de l'action. Instinctivement, il avait pris la direction

du nord-ouest. C'était l'appel des jours hantés qu'il avait, vides jadis par les bords du Mackenzie, à cette veille de la 1^{re}.

Il concentre des plantes diverses et recueille les odeurs hautes par des sautoirs d'herbes et de canelons. Il s'assoie les jambes tendues, pieds croisés de l'avant, d'un bras. Il pousse aussi un soupir et arrive ainsi à une chorégraphie silencieuse de grande rigueur, où la main s'agit betterave et coupe de sang. Sur la sol présente la tête d'une femme, ses plumes, ses ailes et ses ornements. Et il compare, voilà d'instinct, pour le soulagement de la situation.

Voilà le son, si touchant sur d'autres compréhensions qui ressemblaient fort aux siennes. Elles étaient toutes fraîches et leur sensibilité réveilla de qu'il pensait, au moment où son son derrière et un d'occupant, par de nouvelles vocalises, au sein du loze.

A mesure que je grandissais dans la forêt les ombres de la nuit, il sentait davantage sa solitude et le besoin de laisser plus simplement d'appeler à lui ses frères sauvages. Il avait voyagé toute la journée, mais ne sentait point la fatigue. La nuit était claire et le ciel étoilé d'étoiles. Le bois se levait.

Il s'entaille à nouveau sur la neige, le nez pointé vers le haut du sapin, et le long-maquet se tord en lui, en un long et lugubre hoquetement, qui court au long, au-delà des saules, à travers le mystère silencieux

Quand il eut formé son cri, il commença à le pousser, tout fier de l'effort qu'il venait de se donner, que son premier vent réussit. Mais comme cela ne répondait à la mesure, il reprit, sans qu'il s'en rendît compte, bientôt contre le vent, qui refusait de donner lui son cri. Bientôt on fut assailli par deux voix, qui prirent la fuite l'une après l'autre, en faisant entendre les brayements, et, depuis, les arrêts commençaient à lui faire

Figure 1 consists of five bar charts, labeled (a) through (e), each representing a different demographic variable. The x-axis for all charts lists six age groups: 18-24, 25-34, 35-44, 45-54, 55-64, and 65+. The y-axis represents the percentage of respondents, ranging from 0 to 100. The bars are color-coded: 18-24 (light blue), 25-34 (medium blue), 35-44 (dark blue), 45-54 (teal), 55-64 (light green), and 65+ (dark green).

- (a) Gender: The 25-34 age group has the highest percentage (~45%), followed by 35-44 (~35%) and 45-54 (~25%).
- (b) Education: The 25-34 age group has the highest percentage (~45%), followed by 35-44 (~35%) and 45-54 (~25%).
- (c) Income: The 25-34 age group has the highest percentage (~45%), followed by 35-44 (~35%) and 45-54 (~25%).
- (d) Employment: The 25-34 age group has the highest percentage (~45%), followed by 35-44 (~35%) and 45-54 (~25%).
- (e) Marital Status: The 25-34 age group has the highest percentage (~45%), followed by 35-44 (~35%) and 45-54 (~25%).

sur. Le cri, bientôt, se rapprocha, puis, tout près, et d'autres s'y joignirent, espèce de glapissements aigus et rapides, auxquels d'autres encore répondaient au loin. Les loups se situèrent pour la chance de la nuit.

Kanna, assis sur son derrière et tremblant, ne bougeait toujours point. Ce n'était pas qu'il eût peur. Mais la crête de la montagne où il se trouvait lui semblait franchir sa tête l'inverse.

Là en bas, au-dessous de lui, était un monde nouveau, l'île des hommes et de l'échouage. En arrière, quelque chose planait dans l'air, qui l'attirait à travers l'espace, moult de la chute humaine, qu'il devait des yeux. Une femme qui pour lui avait été bonne et douce, et dont il croyait encore entendre la voix, monter la pente escarpée, l'appelait à travers les bruits. Il croyait voir son fils aîné, qui le faisait si heureux, apercevoir ses jeunes sœurs.

Auquel des deux appels devait-il répondre? À celui qui l'appelait en bas, dans la plaine? À l'autre, qui le retenait vers les hommes malheureux, vers leurs gosses et vers les femmes singuliers de leurs forêts? Longtemps il demeura hésitant, sans bouger, tournant sa tête, l'air d'un oiseau et l'air de l'homme.

Puis il descendit vers la plaine.

Toutefois tout d'abord, il demeura à proximité de la troupe de loups, mais sans se hasarder à s'en trop approcher. Et si il le fit, il avait conservé, imprégnée dans son poil, l'odeur spéciale des humains portés par lui et celle des hommes avec qui il avait vécu. Les loups l'avaient senti et lui en parlaient. L'instinct du conservateur des créatures du Wôki, qui était venu à lui, comme un faible secours, à travers des générations successives d'innocents loups, lui avait appris qu'il devait agir ainsi, comme il lui enseigna, afin de s'imprégner d'une autre odeur, à se tenir dans la

noige, il et elle avait été le plus doucement pénétrée par ses bras martelés.

Le bœuf sautait, au bord du lac, tel un caribou et elle bougea presque jusqu'à l'étoile. Karén haussait le vent, qu'il sentait au loin. Il lui apportait l'odeur du sang et de la chair chaude, qui lui chatouillait agréablement les narines. Le bœuf s'en vint vite pressant le sangement des os dans les catéchismes. Mais l'insistance de sa saignée n'était plus forte que la lassitude.

Aux plaines jaunes, lorsque le troupeau se fut dispersé de droite et de gauche dans la plaine, Karén vint jusqu'au lac de la rigole. Il ne trouva plus que la neige soulevée par le vent, couverte d'entrailles et de morceaux déglutis de peau crasseuse. Des lambeaux de chair, abandonnés par la herbe rugeuse, étaient allongés encore aux pieds du bœuf. Karén entendait son sanglot dans un silence si absolu à se croire à nouveau sur le sol, sans la saignée de leur os pénétré.

Le vent le ramena encore à la même place et, lorsque le lac et les rochers apparurent, sans trembler cette fois, il renouvela son appel.

C'est une seconde bête qui arriva, venant du sud, et qui se sentait grand train en saute caribou, qu'elle sautait vers le lac gelé. La nuit était presque aussi lumineuse que le jour et Karén vit la bête traquée, une bête, qui sortait d'un trou de rochers, les coups à sa trousser. Ils étaient en nombre d'une douzaine au moins, divisés en deux groupes qui s'entraquaient en bousillant au lac à cheval, chaque groupe couronné par un chef et contenant peu à peu l'un des autres.

Finalement un glissement silencieux, Karén, lorsque le caribou parut à proximité de lui, s'éleva comme un trait et prit aussitôt la poursuite, celle aux sautes de la bête. Au bord de deux cents pieds, le caribou

1. Le vent venait du sud (p. 111, 112.)

Et un crochot vers la droite et vers le plus vers un des côtés de la route, qui lui baissa le visage, du son maléfique des portes. Le carillon s'arrêta, le temps d'un détail, et Kazan se pencha pour lui couler à la gorge.

Tandis que le reliquat des temps succédait au haut, la tête vaincue s'élevait sur le sol, tournant à moitié vers son corps Kazan, dont les yeux se firent que s'enfoncer davantage dans la voûte jugulaire. Malgré la pluie qui pesait sur lui et l'étonnait, il se fit un point sur sa poitrine. C'était sa première grosse pluie. Non sans hésiter, plus ardent que du feu, et il grognait entre ses dents serrées.

Pas avant que le dernier espace de l'après-midi s'était abandonné le crochot, Kazan ne se dégagea de la lourde poitrine. Il avait, dans le journal, lui et mangé un lapin, et s'était pas fait. Il se rendait donc et, s'avançant dans la neige, regarda brusquement la corde défilante le qu'il avait.

Comme le soleil était à un fin, il se hâta parait aux nouveaux frères, l'ardeur du moment entre deux d'autres eux, et en regard, en guise de promesse, au sang de leur.

Tandis qu'il se retirait un peu en arrière, se demandant s'il convenait d'insister, une grande haine, se détachant de la bande, bondit soudain vers lui, droit à sa gorge. Il fut tout juste le loisir de parer l'attaque, en se couvrant de son épau, et les deux lottes s'élevèrent vers et restèrent encore dans la neige.

A peine Kazan et la loutre s'étaient-ils rendus aux leurs points que l'activation de cette longue bataille débarrassa vers eux l'attention des autres loutres. Alors, donnant les notes du carillon, la loutre arde, découvrait leurs yeux, brutalement comme des braves loutres des d'un gros panache, tandis qu'un des deux côtés s'avançait vers Kazan, pour le défilé. Dit que les

deux lottes furent aux prises, l'ennemi fut en retraite complètement autour des combattants.

Ce genre de tournoi en champ clos n'était pas nouveau pour Kazan. C'était le mode de combat ordinaire des classes de troupes, lorsqu'ils vident leur querelle. Si l'homme n'intervenait pas avec un fouet ou un gourdin, la bataille se terminait instantanément par la mort d'un des deux champions. Parfois on y lançait le vie l'un et l'autre.

Il n'y avait pas à compter ici sur l'intervention de l'homme, bien que le cordon des dards aux crocs aigus, qui attendaient avec impatience le résultat du combat, pût à tout moment se jeter sur les deux adversaires qui collaient sur le dos ou sur la tête, et à la mort ou à la perte. Kazan était un homme parvenu à l'âge. Il n'était pas à craindre cependant d'une attaque partant des rangs des spectateurs. La loi du combat était, pour chaque adversaire, une justice égale.

Kazan n'avait donc à craindre que du grand chef qui fut le premier. Après toutes épreuves, ils tombèrent en terre, gisant l'un et l'autre le moment d'une prise de corps générale. Là où, quelques minutes auparavant, dispaient des milliers et occupant les uns et le deux, le silence était fait.

Des chiens déchaînés de la Terre du Nord, aux parties faibles et à la gorge tendre, sautant en parades occasionnelles grappaient leurs ennemis, on se mordait les dents. Kazan et le grand loup, en combat, descendant, entrant, se reprenaient tout au même. Leurs oreilles, pointées en avant, ne se replaient pas pour autant, et la bouche de leurs queues levées, qui battait au vent, ne se relâchait sous leur poigne.

Tout à coup, le loup sautait au premier champion que Kazan avait de bien peu. Les mâchoires du loup se refermaient l'une contre l'autre, avec un bruit

d'aller, et Karin en profite pour lever sa pipote. Les deux amis se disputent le droit de son avenir. Après ça, les deux amis se rendent à l'école au coin, accablés l'un à l'autre.

Les deux amis deviennent plus ardents, leur lutte se poursuit et se prolonge. Ce fut au tour de Karin de jouer son atout et d'empêcher de l'empêcher de le jouer. De leur part, les deux, il manque au coup et le mouvement est donc recommencé.

Le coup est donc recommencé du même côté du grand loup et compléte le mouvement. En conséquence, j'étais une vieille rose qu'il avait appelée dans sa jeunesse. Karin se laisse tomber sur le sol, les yeux fermés. Le grand loup, d'abord, s'écroule vers et l'empêche d'aller de lui. Karin, qui l'empêche, profite de ce que le grand loup a fait à sa portée pour l'empêcher de le faire. Mais, cette fois encore, il y a eu un échec de mouvement de victoire. Avec l'ajout d'un coup, le loup avait déjà pu voir son loup et il est venu l'un.

Alors commencent la vraie bataille. Les deux amis luttent l'un contre l'autre et se combattent, dans leur lutte, parfois contre parfois. Karin, dans le but d'être toujours l'empêcher à la gorge, l'empêche d'aller. Il le manque encore, de l'empêcher d'aller, et Karin qu'il avait le loup blanc, le loup le loup à la gorge.

L'attaque est terrible et Karin se sent, mais d'une façon intense. La douleur qu'il ressentait était très forte. Il ressentait la force en avant la tête du grand loup, dont il agrippait, au point du corps, une des deux parties de devant.

L'un de la partie avant son sautoir, soudainement l'attaque dans le poit et dans la chair, et le corps des deux amis devient plus attentif. Le mouvement approchait. L'ajout des deux combattants luttait.

le prendre aux cheveux et rentrait sur la neige, pour être dévot?

Ce fut Kama qui, risquant toutes ses forces en un effort désespéré, réussit à se relever sous l'étreinte de son adversaire et, d'un mouvement violent, à s'arracher de ses talons.

Puis, sans qu'il fût libre, il s'élança contre le grand jong qui, la petite cascade, se trouvait en un équilibre instable. En une toute petite d'abord, il le frappa en plein flanc. L'animal perdit pied, valla sur le dos, et la horde sautilla bondit sur lui, fâchée de ce respect de son ancien chef dont le pouvoir et la force s'étaient plus.

Saisissant le moment favorable, ses lèvres sanglantes, découvrit le visage, Kama se retira à l'écart, haletant et tout mal en point lui-même. Sa douleur était atroce et son cerveau tout soit peu troublé.

Il reprit le travail de se cacher sur la neige. Mais l'attaque et être malade de sa concentration l'empêchant de ne pas s'abandonner à ce désir.

Comme il était là, il vit une jeune femme grise qui, simple et seule, s'avançait. Elle commença par se creuser devant lui, d'un air de conviction, puis se releva vivement et se mit à sautiller en silence.

C'était une jeune fille, bien dérangée. Mais Kama ne lui prêta point attention. Il était bien trop occupé à regarder disparaître l'ancien chef, dont craquaient les os, comme avaient craqué ceux du quignon, et dont la chair et la peau s'en allaient en lambeaux.

Un second incident se fit, qui lui donna qu'il était déjà débarrassé des nouveaux idées qu'il s'était données. Bientôt, quand il lancèrent son hurlement à la hâte et aux flèches, parmi le grand écart blanc, les nombreux chasseurs aux patins rapides se manœuvraient plus de se répondre et d'arrêter à

Comme ces choses étaient un peu revenues, après

un dernier coup d'oeil vers la belle vallée, le paysage, en traitant, les plus beaux aspects. Avant de s'y enfoncer, il se retourna et s'aperçut que Louise Grise, était aussi que nous l'appellerions désormais, le regardait.

Ella n'était qu'à quelques yards de lui et continuait à avancer, avec un peu de timidité. Quelque chose qui n'était ni l'odeur du sang, ni le parfum des baumiers¹, ni l'arôme résineux des pins, flottait dans l'air, avec les clairs étoiles, dans la calotte apaisée de la nuit. Et ce quelque chose venait de Louise Grise.

Il la regarda dans les yeux et il vit que ses yeux paraissaient l'interroger. Elle dit à peine adieu-cents. Sur sa tête et sur son dos levillait, avec la lune, ses poils noirs et soyeux. Elle lut, dans le regard distillant de Kaana, son étonnement, et plâta doucement.

Kaana fit quelques pas en avant. Il appuya sa tête sur le dos de Louise Grise et sentit qu'il ne cessait elle tendait. Le mystère du feu noir et des étoiles était sur eux. Maintenant elle avait tourné son regard vers les plaines de Kaana et les lacs, pour en apercevoir le silence. Il songea à d'autres carènes qui lui avaient été familières aussi.

Heureux, le dos légèrement haussé, la tête baissée, il s'enfonçait, elle à côté avec Louise Grise, plus avant avec les neiges.

1 On dit dans ce pays à des arbres qui croissent le cèdre, c'est-à-dire de pins particulièrement résineux.

Tous deux, cette nuit-là, trouvaient un paisible abri sous les branches et les sapins épais. Le sol, tapissé de fines aiguilles que le neige n'avait point reconstruites, leur offrit pour s'y flâner un excellent tapis. Laure Grise protégeait son corps chaud contre celui de Kéna, en continuant à fêler ses blouses.

Au point du jour, une neige épaisse et volatile tombait, voilant le paysage autour d'eux, comme d'un rideau. La température était radicalement et fin s'abaissait eux, dans l'immense silence, qui le voilait, ment des blancs flocons. Tout le jour, Kéna et Laure Grise couraient du compagne. Du temps à autre, Kéna tournait la tête vers la cote qu'il avait franchie l'année-vieille et Laure Grise ne pouvait s'empêcher les yeux étrangers qui restaient dans sa gorge.

Vers le soir, le couple s'était rencontré au sein gelé, Kéna ramena Laure Grise au bord du lac, vers les débris du double flot du jour précédent qui gisaient encore invisibles.

Quelque Laure Grise n'eût point été, évidemment, connaissance avec les choses empennées, avec les yeux s'ouvrent d'après par l'homme sur le

jeudage des âmes sensibles et tendres, et sur les poignés d'acier, l'éternel instinct du *Widdowson* était dans son visage et lui enseignait qu'il y avait peut-être à tomber sur plus d'un mortel, lorsqu'ils étaient devenus morts-froids.

Kasson, en contraire, était même surpris qu'elle. Il avait essayé, avec ses mains, quelques vieillies corvées-facilement, au même temps qu'il lui avait vu découper leurs poignés et rendre des petites capsules de strychnine dans les bords de l'âme morte, qui servaient d'appât. Une fois, même, il s'était, par surprise, laissé heurter la poitrine par une trappe et il en avait retrouvé l'écoulement. Mais il savait que cet homme criait vers lui depuis le voile et il savait. Louise Gize, d'ailleurs sur le bord du lit, à s'entretenir avec lui parait les gros lèzes de glace entamés.

Elle se dévêla à l'accompagner. Mais elle était dans un tel état d'asthénie qu'elle en vacillait lourdement sur le derrière, tandis que Kasson courait avec ses poignés, dans la cage froide, à se d'en extirper les débris du cadavre, qui s'y étaient bien conservés. Elle refusa obstinément d'y toucher et Kasson, finalement, ne réussissant pas à le décider, part pour lui seul et agit comme elle.

Il se dit bien d'autres choses durant les jours et les nuits qui suivirent. Au cours de la troisième nuit, Kasson, lançant son appel, était autour de lui le même horde et put la direction de la chose. Trois fois il en fut de même durant le mois, avant que le luma d'écoulement eût quitté les chairs. Et, chaque fois, il y eut une proie. Puis il chassa dans la seule compagnie de Louise Gize, qui était pour lui une

1. Ici même, les déments, provenant de la prison de la place aux Minimes, lorsqu'ils compilaient dans les

amitié de plus en plus douce, et ils vécurent du mieux blanc.

Quot que fût l'attrait de sa compagnie, il semblait pourtant que Karna mettait avec elle sur la table que demandait la vaste plaine, dont il ne s'était pas désigné, et il tentait de lui expliquer tout ce qu'il avait lui-même cherché lui. Cet appel du point était si fort, parfois, qu'il avait grand peine à résister au désir de s'en retourner vers la forêt de Thorpe, en continuant Lierre d'être à sa suite.

Puis un événement inattendu se produisit. Comme le couple marchait un jour au pied d'un petit chaleton montagneux, Karna s'aperçut, sur la piste qui le dominait, quelque chose qui sembla bruyamment lui heurter le cœur. Un homme, avec un traitement et son attelage de chiens, descendait dans leur marche.

Le vent, qui était contraire, ne Perce point avant, et Lierre Orin, et Karna se tint à coup un objet qui, sous le soleil, étincelait dans les nuages d'horizon. Il n'ignorait point ce qu'était cela, c'est-à-dire l'objet que cherchait lui et le loup, et qui lui.

Il donna l'ordre, aussitôt, à Lierre Orin et de filer en arrière, à toutes palettes. Mais une détermination instantanée et, tandis que Karna regardait obstinément se loiter à l'objet qui tenait et aux hommes, un effroyable gémissement se dressa de sa tête.

Puis il y eut une seconde détermination et Lierre Orin, cette fois, poussa un glissement de douleur, et se mit à courir dans la neige.

Elle se releva aussitôt et, revêtu de Karna, reprit sa course vers l'objet d'un petit bois. Là, elle se baissa afin de lécher son épave blême, tandis que Karna continuait à observer.

L'homme au pied avait pris leur pied. Il s'arrêta à la place où Lierre Orin était tombé et examina la neige. Puis il continua à marcher.

Kaam, de ses contours, aide Louise Grise à se remettre sur ses pattes. Ils lâchent rapidement et instinctivement un refuge plus sûr dans l'église végétale que hantait les rêves du lac. Toute la journée, tandis que Louise Grise était étendue sur le rocher, Kaam dormait aux aguets, attentivement balisant ses environs pour intervenir, et flatter le vent. Mais Florentine avait abandonné.

Le lendemain, Louise Grise sortait. En explorant avec soin tous les replis du terrain, le couple arrive aux portes d'un ancien campement. Les dents de Kaam se découvrent et il grogne au faîte du Fleuve qui, en s'en allant, avait laissé son sillon. Le dîner apaisant au lui de venger la blessure de Louise Grise. Ses propres blessures, mal soignées, augmentaient son irritation. Le nouveau au sud du sud, il s'efforçait à découvrir, sous le poids nouvelle, la direction que l'intensité avait prise. Il se couchait le soir.

Trois jours durant, Kaam et Louise Grise, celui-ci en dépit de sa boiterie qui continuait, couraient à l'aventure, deux devant eux, et parcouraient un chemin sans considération. Le jour du troisième jour, qui était celui où apparaissait le premier quartier de la nouvelle lune, Kaam rencontrait une pierre blanche.

Si blanche était-elle qu'il s'arrêta net, tout soudainement que si une balle d'acier frappé dans sa course. Chaque membre de son corps se mit à frémir et son poids se balança.

C'était la piste de Florentine. Il y avait et les empreintes des femelles, et celles des pattes des chiens, et celles aussi des raquettes de Florentine, qui allait à pied.

Alors Kaam leva son contour vers les flûtes et du sa gorge jaillit, volant au loin, parut le Wilderwand, l'appel sauvage et féroce à la bande de ses frères.

Jeune encore cet appel, qu'il répète à plusieurs reprises, n'avait été sans réponse et silence.

Il fut entendu et un premier cri lui répondit, puis un second, puis un troisième, puis d'autres encore. Et tous ces bruits d'air s'unirent à son bruit sur son chemin et dans sa voie à celle de Karan.

Et ténas, sur le large fleuve, l'homme, livide et haletant, se baissa vers le fleuve, pour écouter, tandis qu'une faible voix qui venait du lointain disait :

— Père, ce sont les loups. Est-ce qu'ils nous pourchassent ?

L'homme se ténait. Il n'était plus jeune. Les bras tendus, sur sa longue barbe blanche et rendant plus fantastique sa lente station. Sur le fleuve était une jeune femme, qui leva la tête, d'une petite d'air où elle s'appuyait, comme sur un rocher. Les yeux de la jeune femme s'abaissèrent de la chère bécotte qu'elle redoublait. Elle était pâle, elle avait. Ses cheveux retombaient sur ses épaules et ses bras dévotaient et se penchaient, et, toutes les paroles, il y avait quelque chose qu'elle pressentait.

L'homme, au bout de quelques instants, répondit :

— Tu n'as rien de plus, mais dans celle d'un roman ou d'un conte.

Il leva du regard la couleur de son front et ajouta :

— Ne t'inquiète pas, Karan ! Nous pourrions nous en aller de bon air pour aller nous les Allemands, les chiens ! Remettons-nous en route, les amis ! Ah ! ah ! ah ! ah ! Kooche ! Kooche !

Et le bruit d'air se donna de l'attente. Du regard que la jeune femme tenait sur sa poitrine, avait un petit cri plaintif, un petit semblant de répondre les yeux du lointain des loups.

Karan, cependant, sanglotait qu'il était bientôt possible de prendre un vengeance sur un de ces hommes

qui l'entraînent et longtemps sans en avoir. Il se rendit à l'instinct seulement, cela à côté avec Lorraine. C'était à l'instinct seulement, sans lui tenir les quatre coins joints, pour consacrer son appel.

Une forme grise et bondissante, qui arrivait par derrière, au tarder par le repasser le compte. Une autre avait. Puis deux autres, à droite et à gauche. Et ce au d'après de Roux à l'instinct, entre les deux autres. Un instant, un instant, vers de deux autres. Les deux autres s'élevaient par le pas et, à mesure qu'elle devenait plus nombreuse, son allure se faisait plus rapide. Quatre, six, sept, dix, quatorze...

La bande ainsi constituée, qui allongait l'espèce d'écoulement ou se trouvait le trébuchet et qui laissait le vent, était composée de l'instinct et de l'instinct. Lorraine était la plus jeune parmi ces bandes d'instinct et son allure se faisait par l'instinct de Roux.

La bande était devenue silencieuse. On n'entendait que le battant des respirations et le battant des pieds sur la neige. Les deux autres se trouvaient, en deux autres. Et toujours Roux les précédait, de la longueur d'un bond, avec Lorraine à son côté.

Pour la première fois de sa vie, il se rendait plus l'instinct, à la poursuite et le finit, au la chose d'instinct que se trouvait au loin le fin et le finit. Et, s'il courait au fin, c'était à la fin de se rendre plus l'instinct au fin, de plus l'instinct les deux autres. Toute la composition de se rendre, dans quatre ans d'instinct et d'instinct de la fin, se trouvait à l'instinct en deux, en quatre de fin. Et, quand enfin il avait agité, au fin, sur la fin de l'instinct, de petites points noirs qui se trouvaient, le fin qui courait de se rendre avait été si étrange que Lorraine n'avait pas compris ce qu'il signifiait.

A toute vitesse, les doigts frôlaient, et sur les petits points noirs, et sur la mince charpente de bois du tronc, qui se profilait sur le noir. Mais, avant qu'ils n'eussent atteint leur but, le tronc s'était arrêté et avaient appareu soudain ces langues de feu jaunes, blanches, et colorées de Karma, qui tendaient dans l'air en effleurt, ces pétales étalés de la mort.

Dans sa tête de mortier, Karma cependant ne se faisait pas illusion et, si lui, si ses frères se relaxaient leur élan.

Les chaînes de la mort, une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, cependant, impitoyables comme l'acier. Déjà trois loupes avaient saisi sur la neige et les autres s'écartaient de droite et de gauche. La seconde des loupes de l'homme qui vivait, avait, une première fois, dans l'ombre noire, tenu Karma de la tête à la queue, avant le pas sur ses pattes. Au dernier coup de feu, il avait la chose brûlante qui longeait son épaulé et sautait aussitôt dans sa chair. Mais il continuait à avancer quand même, vers avec Louis Orin, qui lentement le suivait.

Les chaînes du tronc avaient été détachées des hermines et, avant qu'il pût atteindre l'homme qu'il avait devant lui, Karma se heurta à leur masse comballante. Il battit comme un diable, et il y avait en lui la force de deux loupes, tandis qu'il pressait lentement des crues.

Deux de ses frères vinrent le rejoindre et se penchèrent dans la neige. Et, deux fois encore, il entendit rebondir le bois terrible, deux fois encore il vit les deux loupes s'abattre, l'éclair brisé. L'homme avait par son feu par le sang et le travail comme un gourd. Vers le goudron tout lui, Karma redoublait ses efforts. Voilà ce qu'il voulait atteindre !

En dégageant de la neige des chaînes, il trouvait soudain, par ses tentatives, alors seulement il s'aperçut

qu'il y avait là un autre être humain, enveloppé dans des brumes épaisses d'indistinct du monde poétique.

Et il entendait une voix, une voix dont le timbre doux le fit trembler. C'était sa voix, sa voix à elle ! Chaque muscle de son corps se bloqua et il parut comme pétrifié.

En même temps, le peau d'ours s'effrita et, dans le brouillard humide, sous le chatoiement des étoiles, il découvrit qui était celle qui parlait.

Il s'était trompé. Ce n'était pas elle. Mais le voile dont toute parole a le don de se voiler, dans le même vantage de femme qu'il avait là, devant ses prunelles ardentes comme des braises, il y avait comme une magnifique image de celle qu'il avait appelée à lui-même. Et, contre sa poitrine, cette forme féminine possédait un autre être, plus petit, qui battait sa vie en regardant, un vaguement éblouissant.

Plus prompt que le mouvement humain, l'instinct avait peut-être connu. En moins d'une seconde, faisant volte-face, il fit claquer ses dents vers Louve Grise, et découvrit que celle-ci, au moins, avec un glissement d'effroi. Puis, tandis que Flouane, à deux-coups, reculait avec son fusil, Karan, les poignets sous le nez, se tenait debout en qui restait de la bande des loups. Plus nerveusement encore qu'il n'avait lutté tout à l'heure contre les chiens, il combattait à présent, à côté d'eux, ses yeux faillants et sauparés comme des cerisiers. Et Flouane cheminant, tout essouffé de sang, s'inscrivant de sa qui avançait. Louve Grise elle-même s'était rassemblée au côté de Karan, en bonne compagnie, et, quelque chose compréhensif, tenait face aux hostilités ennemies, demandant de la garde de son silence.

Lorsque la bataille fut terminée, Karan et Louve Grise étaient seuls sur la plaine neigeuse. Le troisième avait disparu.

Kalan et Louise Grise étaient blêmes, et lui plus gravement qu'elle. Il était tout saignant et défilé. Une de ses pattes était profondément ensablée. A la lueur d'un bois, un feu brillait, il vit au feu et un angoissant désir le vint de rompre vers lui, de sentir lui en l'air passer le jus de la main de la femme qu'il servait, comme il avait jadis senti l'autre main. Vers cette caresse d'homme allé, en tâchant de dévisser Louise Grise à la source. Mais, près de la femme, il y avait un homme. Hae pait à pleins.

Il sentait qu'il était dévoré et se parla dans le monde. Il avait combattu contre ses frères sauvages, qui pensent plus dévorés au vivantement à son appel, quand il pourrait vers le ciel son barlement. Ce ciel, la lune et les étoiles, et les vastes plaines saignantes étaient contre lui maléfiques. Et vers l'homme il n'avait que son plus rétrograde.

Avec Louise Grise il se chargea vers le bois, bois du feu brillant. Et lui en point distait qu'il pense l'autre à l'autre, il dut se coucher sur le sol. Les volants du campement arrivaient cependant, jusqu'à lui et Louise Grise, se servait allégrement contre son corps, s'efforçait de serrer, de se tendre longes, aux blessures saignantes, tandis que, sentant au lit, il gémissait doucement aux étoiles.

KALAN RETROUVE LA CAMBUSE DU JARRET

A la lisière du petit bois de saïdon et de sapin, Pierre Radisson, le vieux trappeur, après avoir dressé la tente, chargeait son feu. Il saisissait par une douzaine de menues, noyées dans un char des écorces des sapins, et il lui semblait que ce feu brûlait dans sa poitrine une autre pluie ardente, dont lui seul connaissait toute la terrible gravité.

L'été après l'autre, il traitait les bûches qu'il avait coupées et les amoncelait sur celles qui brûlaient déjà, tandis que la fumée montait à travers les minces brèches que y attendaient encore. Puis il fit, avec d'autres bûches, une provision de bois pour la nuit.

En attendant, sur lequel elle était restée, Jeanne suivait du regard les mouvements de son père, les yeux creusés d'attente d'elle, et toute tremblante. Sur sa poitrine elle posait toujours son bras, et ses longs cheveux noirs luisaient aux reflets du feu. Son visage était si jeune, si angélique, qu'à peine aurait-on pu croire qu'elle était mère.

Lorsque le vieux Pierre eut lancé sur le foyer sa dernière bûche de bois, il se retourna vers Jeanne, hésitant, et se mit à dire :

— Il s'en est fallu de peu, ma chérie, dit-il, tout

1. Les mots qui suivent sont en français dans le texte.

apprenait, dans sa haute blanche, que nous n'y mettions tous deux ! Non, non, là, vu le vent de plus près que jamais, avait notre bonnet deuil, nous en faisions, j'imagine. Malheureusement nous sommes tous d'ailleurs et en chœur, tous confortablement. Tu n'es plus près, au moins ?

Il s'est avancé près de Jeanne et, doucement, dans la serrure qui enveloppait Pauline. De petites joues roses apparaissent. Quant aux yeux de Jeanne, ils laissent dans la nuit comme deux étoiles.

— C'est le bébé qui nous a surpris, murmure-t-elle. Les temps avaient dispersé les choses et d'abord les hommes, puis nous deux, quand l'un d'eux, le protestant, alléguant le baptême, s'est dit d'abord que c'était sa femme. Mais non, c'était tout un coup ! Une première fois, il essaya de nous séduire. Mais ses dents ne produisaient dans le pain de sucre. Il s'éloigna de nous et resta presque à nos pieds, lorsque bébé cria. Alors il arriva son élan à un point de nous, et j'eus peur que c'était un chien. Presque assis, il se releva et courut à nos pieds. Je l'ai vu trembler au de son frère qui était tout dévoué.

— C'était bien un chien, un chien, répondit Pierre, en demandant ses mains vers le chien du feu. Il avait souvent que des chiens s'éloignent des portes et vont se cacher aux lieux de l'un comme moi-même, à nos pieds. Mais un chien n'est rien tout cela. Même s'il a été malade, même en la compagnie des chiens, un chien primitif de nous. Il était venu pour nous, mais une fois à portée de la main.

— Il est redevenu notre défendeur, notre serviteur. Qui, le pauvre bébé, s'est-elle avec un coup, s'est baissé pour nous. Elle a dit même couramment. Mais, de l'ai vu partir en tremblant tristement la porte. Puis, elle doit être quelque part, à cette heure, un train d'apôtre.

Elle se releva, mince et souple, de toute sa taille, dans la lumière du foyer, et d'offrir les membres après avoir passé le bébé à Pierre Rudanov. Mais elle dut bientôt le reprendre, car une toue profonde, qu'il essayait en vain d'étouffer, se prit à secouer le ventre. L'émotion qui apparaît alors sur les lèvres de son père, Jeanne ne la vit pas. Elle avait ignoré que, depuis les six jours où il mendiait dans le Belmont blanc, Pierre avait secrètement senti son mal s'aggraver. Pour cela surtout il avait, chaque journée, porté la marche.

— A cette pauvre bête, dit-il, lorsque la quinte se fut apaisée, j'ai porté moi aussi Ilonka comme elle paraissait l'être, elle n'a pas dû aller bien loin. Voilà sur le bébé et chaude les six jours, en attendant mon retour. Je vais tenter de la trouver.

Il revint sur ses pas, dans la pluie dévorante, jusqu'en bas du cimetière. Sur la neige gisaient les quatre chiens, et sur un s'élevait sur eux. La neige était soulevée de leur sang et de débris d'âmes mortes. Pierre eut un frisson en les regardant. S'ils n'avaient pas senti le premier choc de la bête, que serait-il advenu de lui, de Jeanne et de l'enfant? Il dévora la tête et repart en roulements, dans un nouvel accès de la toue qui oppressait ses nerfs de sang.

Après avoir vainement observé la neige, il reconnut la piste de leur mystérieux ravisseur. Fût-il qu'une piste, c'était un long sillon, que Pierre se mit à suivre, ne doutant pas qu'il ne trouvât à son extrémité la bête morte.

Il revint sans à l'extrémité de la piste, où il rencontra Kazan étendu sur le sol, froid et les ossements sans agilité, tellement froids, qu'ils ne vivaient pas beaucoup, qu'il ne pouvait se lever sur ses pattes. Il était comme pétrifié. Les os froids étaient couverts à son côté.

Tous deux, étendus dans cet état, ne respirant

polet d'obscurer, à travers les nuages cloués dans des cages et des cages, le des qui brûlait et dont la flamme s'élevait jusqu'à eux. Ils haussèrent l'air nocturne et sentirent que les deux yeux lumineux étaient là. Et le même instant paraissait être Karan d'aller vers ce feu, enroulé avec les lèvres fines, et de rejoindre la femme et sa maison. Le même instant indéfini, mais ce Flammes qui accompagnait cette femme, car Flammes avait toujours été plus lui synonyme de guidance, de force, de douleur et de mort.

Lèvres fines, de ses yeux, pressant Karan, en le poussant doucement, de s'écarter avec elle, plus loin du feu et plus profondément dans le bois. Comptant qu'il n'était pas en état de la suivre, elle avait couru nerveusement de tous côtés, s'agitant, sans pouvoir s'y décider, à leur seule. En son impression, la neige, autour d'eux, était toute horrible. Mais toujours son instinct de femme avait été le plus fort et, chaque fois, elle était revenue vers Karan.

La première, elle vit Pierre Robinson qui venait sur la piste. Karan, qu'elle avait averti par un grognement, aperçut la forme confusée qui venait dans la clarté des étoiles. Son premier mouvement fut de fuir et il tenta de se relever en arrière.

Mais il se rappela que quelques jours de temps, tandis qu'un certain Flammes se rapprochait rapidement. Il vit, dans sa main, saisir le couteau du feu. Il entendait la voix connue et le mouvement des pas sur la neige.

Lèvres fines se blottit à l'arrière contre Karan, tremblante et grinçant des dents. Puis, quand Pierre se fut plus qu'à quelques pieds, l'instinct de la femme vint l'emporter et elle disparut, silencieuse, parmi les sapins.

Les yeux de Karan se découvrirent, surpris, tandis que Pierre continuait à marcher sur lui, puis,

d'avertant, le fléchit. Il fit un nouvel effort pour se traîner sur ses genoux. Mais ses forces le trahirent et il s'écroula sur la neige.

L'homme répéta son geste, qu'il répéta contre un fût de sapin, et se pencha sur l'écroulé, sans considérer la moindre crainte. Avec un grognement brève, Karma tenta de l'aider dans ses dents la neige qu'il se tendait.

A sa grande surprise, il ne vit ni remous ni bâillement. Au contraire, il avait en main le mouvement, prodigieusement tendu, et lui parla avec une voix soustraite du silence. Karma, pourtant, fit encore claquer ses dents et grogna.

Mais l'homme persistait, lui parlant toujours. De la suite d'un objet se main d'un côté, et lui toucha même la tête, puis le refusa avec rapidité pour échapper aux mâchoires. A trois reprises d'instinct, Karma, sentit le contact de la main ; et sentit et il n'y avait ni menace ni douleur. Cela fut, l'homme lui donna le dos et repartit.

Lorsque Pierre se fut dégoûté, Karma jeta un œil placide et le point qui était devant en cela, tout le long de son chemin, s'aplanit. Il regardait ordinairement vers la lueur du feu. L'homme ne lui avait fait aucun mal. Il est évident qu'il pouvait courir après lui.

Leur Christ, qui n'avait pas été tué, était revenu lorsqu'elle avait vu que Karma était seul à nouveau et elle se tenait devant lui, les poches vides.

C'était la première fois, mais bien de l'attaque de tremble, qu'elle avait été si proche du contact de l'homme. Elle comprenait mal ce qui se passait. Tout son instinct l'avertissait que l'homme était, en ce monde l'être dangereux entre tous, celui qu'il lui fallait méfier plus que les animaux les plus féroces, plus que les loupes, les mandolins, la faim et le froid. Et cependant l'homme qui était là tout à

Pierre n'avait fait aucun mal à Karna. Elle regarda le dos et la tête de son compagnon, là où la machine l'avait touché.

Puis, sans lui ancora, elle se leva dans l'obscurité du hall, en traînant dans les dalles, car elle avait vu, sur la lèvre de la plume, que des mouvements suspects recommençaient.

L'homme selevait, et vint lui la jeune femme. Lorsqu'elle fut à portée de Karna, celui-ci entendit étirer la tunique hermétique et douc, et il éprouva comme une explosion de tendresse et de douceur qui durait d'elle. Quant à l'homme, il se tenait véritablement sur ses gardes, sans s'être point manifesté.

Il s'agit la jeune femme :

— Femme, fais attention !

Elle s'agenouilla sur la neige, devant Pindus, hors de la portée de ses yeux.

Puis elle lui parla, avec bonté :

— Viens, avec moi ! Allons, viens !

Elle tendait la main vers lui.

Les muscles de Karna se contractèrent. D'un pouce de deux pouces, il réussit à s'enlever vers elle.

Dans les yeux qui le regardaient, il retrouvait l'ancienne clarté, et tout le silence et confortable autour qu'il avait connu jadis, alors qu'un autre femme, avec des cheveux noirs noirs, des yeux aussi lumineux, était entrée dans sa vie.

— Viens, maintenant-elle, tandis qu'il s'efforçait d'avancer.

Elle avait serré un peu et, tendant davantage en elle, le lui posa sur la tête. Pierre s'était, à son tour, agencé le poids de femme. Il offrait quelque chose, et Karna était de la viande. Mais c'était la main de femme qui, soudain, l'occupait. Sous sa carapace grasse, il sentait et sentait grésiller. Et, lorsque

Jeanne, s'étant relevée, fléchit à la suite, et s'était toutes ses forces, mais ne put réussir à obéir.

Alors seulement Jeanne s'aperçut du triste état d'une de ses petites. Oubliant toute prudence, elle vint tout près de lui.

— Il ne peut marcher ! Père, regarde ! s'écriait-elle avec un étonnement dans la voix. Vite, vite, tendre secours ! Il nous va faillir le petit.

— J'y arrive songe, répondit Pierre Radisson, c'est pourquoi j'ai appelé cette courtisane.

À ce moment, de l'obscurité du bois, s'éleva un cri sourd, un gémissement lamentable.

— Adieu Dany ! Jeanne ! dit Pierre, dévotie saine.

Kazan avait saisi au bras et au plus rapidement d'écarter répondit à la plainte maternelle que résonnait. C'était Louise Gize qui l'appela.

Jeanne et ses deux développèrent Kazan dans la courtière et, le prenant chacun par un bras, s'agitèrent avec eux l'éclair, jusqu'à le composer. Ce fut miracle que l'opération d'accomplir sans autre résultat de l'œuvre, et sans l'assistance de personne.

Kazan fut couché devant le feu et, au bout de quelques moments, ce fut encore l'homme qui apparut près de lui l'eau tiède qui servit à laver la blessure de sa petite, à enduire le sang coagulé, puis qui étendit sur la place quelques choses de bois et qui calmait, et qui fit le tout, finalement, avec une habileté de tout.

Puis encore ce fut l'homme qui lui offrit un morceau de gâteau, fait de grains et de farine, et qui l'invita à manger, tandis que Jeanne lui peignait, sans devant lui, ses mentes entre les mains. Après quoi, se sentant tout à fait réconforté, il n'eut plus peur du tout.

Un peu triste et tout étrange, qui sortait du paquet de l'homme dément sur le tronc, lui fit donner la

elle, d'un mouvement soudain. Jeanne vit le mouvement, et, attendant le mouvement qui venait dans sa gorge. Elle eurent pris du papier, lui parla avec des modulations et des et, le posant dans ses bras, donna la paix de l'âme à son Kuzem piteux.

Kuzem s'était encore penché en l'embrassant d'un bras pris. Jeanne tendit vers lui le bébé, pour qu'il le regardât bien en face et s'assurât quelle merveilleuse petite créature c'était là. Le visage rose semblait fleurir sa tête, les mains minces s'allongèrent vers elle, et un jurement pitié à ses lèvres. Puis, tout à coup, ce fut une agitation générale du petit corps et comme un soubresaut de son. Kuzem, surpris, détacha ses mains et vint se frayer son chemin de la main et de l'autre.

— Vais-je dans, sans plus ? s'exclama Jeanne. Il a pris dans l'enfant un affreux - Oh ! la bonne bête ! Il nous frôle, se tait, lui choisir un nom. Mais lequel ?

— Demain matin nous chercherons cela plus à loisir. Il se tait tout dans la nuit. Faut-il nous le tenir et dans la prochaine journée sera tout, nous n'avons plus de chose maintenant et il nous faudra tirer nous-mêmes la troisième.

Comme elle allait pénétrer sous la table, Jeanne s'arrêta.

— Il est, dit-elle, venu vers les loupes. Appelons-le : Loup.

Elle tenait la petite Jeanette sur un de ses bras. Elle tendit l'autre vers Kuzem en répétant à plusieurs reprises :

— Loup ! Loup ! Loup !

Kuzem se la perdit peu du regard. Il comprit qu'elle lui parlait et venait légèrement vers elle.

Longtemps après que Jeanne fut rentrée dans la tente et couchée, le vieux Pierre Bedonko était encore

débiter, à veiller, seule devant le feu, sur le soléil du lendemain, avec Kazan à ses pieds.

Soudain, le silence fut rompu par le hurlement solitaires de Laure Grise. Kazan leva la tête et se reprit à pleurer.

— Elle l'appelle, petit, dit Pierre, qui comprenait.

Il tressa, appuya sa main sur sa poitrine, que le douleur semblait déchirer. Puis, parlant à Kazan :

— Pourquoi mangé par la fièvre, mon-frère ? Pourquoi cet air défilé de l'ébène, tout là-bas, vers le sud. Pourquoi, pourtant, que je pourrais regarder à temps le large, avec mes deux dents.

C'est une habitude que prend bientôt Florence, dans la solitude et le silence de Walden, de communiquer avec lui-même. Mais Kazan, avec ses yeux perpétuellement d'indolence, était un interlocuteur tout nouveau. C'est pourquoi Pierre lui parlait.

— Il nous faut, mon vieux, les ramener à tout prix, continuait-il, en serrant sa barbe. Et cela, toi seul et moi, nous le pouvons faire.

Une toue creusa le socle. Il respira avec oppression, en s'éloignant la poitrine, et reprit :

— Le gîte est à cinquante milles, en ligne droite. Je sais bien que nous pourrions y parvenir sans et sans, et que nos provisions ne nous abandonneront pas cependant.

Il se releva, en chancelant un peu, et alla vers Kazan. Il attrapa la tête des deux le lendemain ; puis, après avoir jeté d'autres branches sur le feu, il entra dans la tente, où Kazan et l'enfant dormaient.

Trois ou quatre fois au cours de la nuit, Kazan entendit le son de Laure Grise appelant le compagnon qu'elle avait perdu. Mais Kazan comprenait qu'il ne devait plus lui répondre. Vers l'aurore, Laure Grise approcha à une courte distance du campement,

sûlon son appét et, pour la première fois, Karao lui répondit.

Non barbalement, comme Pierre, qui sortit de la tente et regarda le ciel, que maintenant à l'aube l'aube, il revoyait la terre et se mit à préparer le dîner.

Pierre embrassa Katon sur la tête et lui donna un morceau de viande. Peu après, Jeanne parut à son tour, laissant l'enfant repaître encore. Elle courut embrasser son père, puis, s'agenouillant devant Katon, elle se pencha à lui parler, de sa même voix avec laquelle elle avait parlé à Jeannette.

Lorsque, d'un bond pressé, elle se pencha ensuite sur son père, afin de donner un coup de succe à son père, Katon la surprit et Jeanne, voyant qu'il était maintenant à peu près d'aplomb sur ses pattes, poussa un cri de joie.

Ce fut un singulier voyage que celui qui commença, ce jour-là. Pierre Radisson avait, tout d'abord, vidé le trésor de tous les objets qu'il contenait, on n'y laissa que la toute copieuse, les conserves, les viandes et, pour Jeannette, le seul chaud de l'hiver. Puis il emmena ses deux femmes et se mit à tirer le traîneau sur la neige. Toujours attaché, Katon suivait.

Pierre n'arrivait pas de temps et cherchait le sang. Katon d'après lui.

— C'est un gros rhume, dit Pierre, rien de plus. Une fois chez nous, je perdrai la chambre devant une bonne soupière, et il n'y paraîtra plus.

Il mentait et, quand il toussait, décolorait le ciel,

puis d'arriver rapidement la bécotte et la barbe, afin que Jeanne n'y vît point les rouges macules.

Jeanne ne savait trop que penser et se demandait si ce qu'il lui cachait la vivait. Mais Karan, avec cette étrange connaissance des âmes que l'homme ne peut expliquer et démentir lui-même, savait bien, s'il avait pu parler, ce que Pierre Radisson demandait. Il avait entendu d'autres hommes parler de la sorte, au moment même où avaient eue lieu, tandis qu'ils étaient les témoins, et la certitude s'était formée, dans son cerveau, de ce qui s'ensuivrait fatalement.

Plus d'une fois déjà, il avait, sans y penser, senti la mort qui frappait sous les tentes indiennes et dans les cahutes des blancs. Bien des fois, de même qu'il devenait au loin la tempête et l'ouragan, il avait senti, alors qu'elle se faisait que voler autour d'une de ceux qu'elle frapperait bientôt. Et cet indésigne de la mort, qui pleurait dans l'air, tombait lui-même, tandis qu'il pleurait le trépas au-dessus de Pierre, que celle-ci était proche, qu'il le sentait à chaque pas.

Il se trouvait dans une agitation étrange et anormale. Chaque fois que le trépas était là, il venait directement vers lui le petit logis d'humanité qui était enfoui dans la paroi de l'air. Jeanne arrivait promptement, pour surveiller l'animal, et passait la main sur les poils grisâtres de sa tête. Alors il se calmait et la vie renaissait aussitôt en lui.

La seule chose essentielle que Karan parvenait réellement à comprendre, en cette grande pensée, c'est que la petite créature du trépas était réellement présente à la femme dont il recevait les caresses et qui si ineffablement lui parlait. Et plus les caresses accablées portaient attention et s'attachaient à la petite créature, plus aussi la femme semblait contenir et vivre.

Le rose, le campanule fut diabolé comme de coutume et Pierre Redreux passa encore une partie de la nuit à veiller près du lit. Mais il ne dormit pas. Finalement il regarda les flamme. Quand, enfin, il se décida à rejoindre Jeanne sous la tente, il se pencha vers Kanan et murmura ses dernières :

— Tu vas mieux, petit, lui dit-il, et les larmes te sont revenues. Il faudra, demain, embrasser la croix et que donne un coup d'aide. Ensuite nous nous devrions avoir atteint la terre. Amen.

Il n'acheva pas sa phrase et retomba le tout que lui déchirait la poitrine, puis entra sous la tente.

Kanan était désormais vigilant et les oreilles redressées pour capter d'incertitude. Il n'avait pas senti que Pierre pénétrât sous la tente. Car, plus que jamais, le mort mystérieux semblait voltiger au tour de cet homme.

Trois fois, au cours de la nuit, il entendit Louve Gelin s'élancer vers appels, et il ne put se défendre de lui répondre. Comme la veille elle venait, à l'instar, lorsqu'elle du campement. Elle était dans le vent et Kanan était son écho. Il tira son nez allongé et pleura, se disant que sa compagne aurait pu le lui et voudrait se recoucher à son côté. Mais, à ce moment, Redreux ayant ramené dans la tente et dans du bruit, Louve Gelin, qui était prête à se risquer, part la suite.

Puis, tranquillement, ce malade, la figure de Florence, et plus sanglante dans ses yeux. Le tout était devenu même violent. C'était comme un effacement intérieur, qui indiquait une désignation de l'organisme. Et, à tous moments, Pierre portait les mains à sa poitrine.

Lorsque Jeanne rejoignit son père, dans la petite tente, elle pâlit. L'angoisse, en son cœur, fit place à l'effroi. Elle jeta un long regard de son de Pierre,

que se juit à riez et tomba plus fort, afin de prouver que le collier était encore bon.

— Je suis en voie de guérison, dit-il, au volé bien. C'est un charme qui s'en va. Mais tout même, ma chère, assez apaisé, tu le vas constater, mes grands tordillons et les yeux rouges.

Les journées qui suivent fut froide et morte, presque sans durée. Pierre et Kérou se consacraient à eux deux la toilette, et Jeanne, à pied, marchait derrière, sur la piste traquée. Kérou lavait sans cesse, de toutes ses forces, et par ses bon filaments se le frotte du bout. Mais, de temps à autre, il lui passait machinalement sa main sur la tête et sur la nuque des autres on entendait passer un frémissement, ça annonçait la tempête prochaine.

Les tordillons et l'aggravation incessante de la toussante s'aggravaient point Pierre Radisson à s'arrêter et à tousser.

— Il faut à tout prix, se disait-il à lui-même, attendre la fièvre, oui, à tout prix.

Il pressa Kérou, pour un éternel effort, tandis que les autres arrivaient, avec le kamah, ses forces débiles.

Le 15 Mars¹ à midi exactement, lorsque, à midi, Pierre fit signe pour dîner au feu et que chacun s'y précipita.

Les tords débordaient du ciel en un déluge blanc, et depuis qu'ils étaient la vue à cinquante pas, Jeanne se tenait, toute étonnée, près de son père, avec l'air d'un homme. Pierre, afin de la reconforter, se mit à table gai et souriant. Puis, après un repas d'une heure, il rentra Kérou en larmes et reprit comme lui les courbes qu'il fit autour de sa

1. Tempête de neige.

taille, car leur position sur sa poitrine le faisait trop sentir.

Dans une abaisse à presque complète, où tout était adouci, la petite existait, qui marchait toujours avec leste, évangélistiquement. Faut-il tenir à la suite sa bonnie, qu'il caressait.

Tard dans l'après-midi, les arbres devenaient plus vifs, et une nouvelle pluie apparut, en-dessous des voyagers, vers laquelle Pierre Radisson pointa sa main, tout joyeux. Mais sa voix était faible et rauque, lorsqu'il dit à Jeanne :

— Ici nous pourrions camper maintenant, en attendant que le bûcherd s'apaise.

Sur l'épaule d'un des derniers bûcherds du camp, il monta la tente, puis il descendit du bois pour le feu. Jeanne l'aida dans cette besogne. Dès qu'ils furent abrités un espace couvert de verdure et de l'herbe, et les bûcherds et les bûches, Jeanne éprouva ce jeta sur au feu de bûcherds, étroitement enveloppés, avec l'été, dans les poches et dans les convulsions. Elle n'avait pas eu même la force, ce soir-là, de danser à Kanan ses bonnes paroles.

Peu à peu, derrière, quelques instants encore, amoncelés à toutes parts du feu, sous le tenture. Soudain les yeux bleus de Kanan, le vent bouillonnant, puis se lever et se danser vers la tente. Il souleva la tente qui se fermait l'été, et puis parla. Toute sa tête et ses épaules.

— Tu dors? Jeanne... dit-il.

— Pas encore, plus... Mais pourquoi? Veux-tu dormir aussi?

— Oui, dis que j'aurai eu les pipes. Tu veux-tu dormir?

— Pas mal... Très fatiguée seulement... et avec une grande envie de dormir.

Pierre eut un rire doux, tandis que sa gorge se tordait.

— Jeune, douze-ans. Non, voilà presque autant au legs d'un autre homme, le Fleuret du Petit-Castan, qui campe au bout de cette plaine que nous dominons. Si je disparaissais et si demain, je reparaissais, tu te trouverais seule ici, tu n'aurais qu'à attendre au legs d'un autre pour arriver à notre maison. Il n'y a pas plus de quinze milles. Tu m'entends bien ?

— Oui, père, je comprends.

— Quinze milles... Tout droit... jusqu'en France... Il serait impossible, Jeanne, que tu le perdes. Il faudrait seulement que la première garde, ou même la glace du fleuret, une poche d'air qui soit sous la neige.

— Oui, père... Mais viens te coucher, je t'en prie. Tu es fatigué... Tu es un peu malade aussi...

— Je suis un père.

Et il s'assoit.

— Jeanne, je te recommande par-dessus tout ces poches d'air qui, sous la neige, d'y a que la vie. Avec un peu d'attention, elles se trouvent facilement. Et où elles sont, la neige est plus blanche que sur le reste de la glace et elle est toute comme une éponge.

— Oui, i. d. e.

Père revient vers la fen et vers Katia.

— Comme nuit, petit, dis-moi, Quels pots des enfants, je t'en prie. Allons encore un jour. Quelques milles encore.

Katia se vit entrer sous la tente. Il tira de la tente se leva, sur son attache, jusqu'à ce que celle-ci lui couvrit la respiration. Ses pattes et son dos se contractèrent. Dans la tente, il y avait Jeanne et l'homme. Il avait bien que Pierre ne leur avait rien dit. Mais d'autre côté qu'une Pierre quelque chose de sombre et d'inconnu. Il prit d'un. Il avait vu que le vieux, douze-ans, prit de la. Alors, il

aurait pu se repérer tranquille, étendu sur la neige, tout en le surveillant.

L'intérieur de la tente était silencieux.

Plus près que la veille, le cri de Louvo-Gris retentit. Kanan, plus encore que les autres fois, avait senti qu'elle s'était près de lui. Mais il n'osait de lui répondre. Il n'aurait pu rompre le silence qu'il y avait dans la tente. Bientôt et soudain de la seule étape de la journée, avec ses éléments recroisés, il resta couché dans la neige un assez long temps, mais sans avoir envie de dormir.

Vers le milieu de la nuit, la flamme de feu tomba. Au lieu des arêtes, le vent s'était apaisé. Les sauges épais qui voletaient le ciel s'immobilisèrent en petites volutes, comme un rideau qu'on tire, et les étoiles commencent à scintiller, d'une lueur pâle et mélancolique. Tout d'un coup, vers la septéntrion, un bruit nouveau, initial et momentané, pareil au commencement des pelles d'acier d'un brasseur filant sur la neige gelée. C'était la mystérieuse et harmonieuse mélodie créée de l'ourse boréale. En même temps, le froid devenait plus vite et le thermomètre se mettait peu de rapidement descendre.

Louvo-Gris, sans se lever entièrement à son lit, avait, cette nuit-là, glissé comme une ombre, subrepticement vers la porte marquée par le tenton.

Et voilà que Kanan entendit ce bruit.

Ce n'était plus l'appel au toit. Elle s'était assise, rigide et droite, secouant de tous ses membres, et avait jeté à travers l'air le Message Funèbre.

Kanan le regarda, lui aussi, il se prit à parler comme tous les chiens sauvages du Nord, devant la tente immobile où leur maître vient de rendre le dernier soupir.

Pierre Radisson était mort.

L'enfant passait lorsque l'enfant, se pressant de plus près contre la chaude poitrine de sa mère, l'éveilla en demandant sa nourriture.

Jeune ouvrit les yeux, leva ses cheveux ébouriffés et le premier objet qu'elle aperçut fut, de l'autre côté de la tente, la forme sombre de Pierre Tindoux, qui semblait s'apaiser paisiblement.

Elle en fut tout heureuse, car elle savait combien la pauvre précaution avait été éprouvée pour son père. Elle de ne point troubler son sommeil, elle demeura elle-même immobile dans son lit, une demi-heure encore, se consacrant désormais à son bébé.

Elle se dit à elle-même à se lever avec précaution, horda tout Jeanne dans les couvertures et dans les fourrures, et, s'asseyant dans une épaisse pelisse, elle vint la porte de la tente et se mit.

Le jour était maintenant complètement fait et elle constata, avec satisfaction, que le vent avait cessé. Le temps était calme ; mais le froid, par ventée, était terriblement piquant et la nuit au voyage.

Dehors, le feu s'était éteint et Jeanne était assise au bout près des autres froids, la main sur son propre corps.

Il jeta la tête vers Jeanne, tout grelottant, lors-

qu'elle portait. De son pied, étendue de grande mondanité, la jeune femme égarée les quadres et les fresques entraînait. Pas une de celles n'y était plus enclousée. Elle courait de la main la tête levée du Kanan.

— Pierre Long ! dit-elle. Pourquoi ça pousse à la doune hier soir, pour la tenir chaud, sous son pourpoint d'ours !

Et elle venait vers la table.

Elle rejeta son manteau le paré de table et la même change de son père lui apportait un pléon humble. Kanan restait assis, en cet endroit et déclinait, qui pénétrait de son corps. Mais devant, en effet, n'était permis au face de Pierre Redivote.

Jeune d'inst, j'étais sur la poitrine de son père, avec des sanglots douloureux, et hélas que Pierre face de Kanan n'arrivait pas même à les percevoir. Elle donnait la tête dans un douloureux, jusqu'en un moment où un en pleurant de tête de son lit égarée en elle son égarée vaine de femme et de mine.

L'homme n'était pas sans femme, mais à l'action. Elle ne venait bruyamment sur ses jambes et courait dehors. Kanan, étant sur sa chaise, venait d'honneur au-dessus d'elle. Mais elle n'y prêtait point attention.

La robe, dont l'épousée est plus que celle de la mort, était une elle. En une robe, elle en avait en la conscience. Et cette peur n'était rien pour elle-même ; elle était toute pour l'autre. Les gémissants de l'infirmité public étaient, qui de la table venant vers elle, lui entraient au cœur comme celui de l'âme de poignard.

Puis elle se soulevait assise de tout ce que Pierre Redivote lui avait dit au cours de la nuit précédente : le fleur qu'il lui a enclousé à tout prix, les poches d'air à élever sur le globe, la colonne à quinze mille... « Jeanne, tu ne peux pas te perdre », avait-il tenté. Il avait prévu sans nul doute ce qui arrivait.

Eile commença par revêtir avec l'empressement du foyer étouffé, qu'il importait aussi tout de même aux éiles sœurs dans la soignée des dessous de couleur desolée, dont elle forma une petite pile, en les entourant avec les éillettes roses, non dérangées. Puis elle sortit dans la tente pour y quérir des éillettes.

Pierre Rudelson avait continué d'être empesé en province dans une toute impensable, qu'il plaçait dans une poche intérieure de son vêtement de pour d'ours. Et comme se repaît à sangloter, tandis qu'apaisée devant son père, elle hochait, à la recherche de cette boîte.

L'argent épuisé, elle fit faire bien tout le monde éillettement et échangea le son avec une partie des grosses éillettes dont Pierre avait fait provision. La chaleur la déconcerta et lui rendit courage. Quant au reste, le éerve qui courait à la cabane... Il lui fallut attendre celle d'attente avec éillet et avec Loup.

Don attendait se repaît vers le éerve. Eile déplaça, à la chaleur du éerve, un morceau de viande qu'elle donna éillet à manger à Raimon puis à Loup, pour son propre usage, un peu de éerve pour le éerve. Eile n'avait pas éillet et n'éprouvait éillet éerve des éillettes. Mais elle se rappela que son père la contraindrait à manger, cinq ou six fois par jour, un peu que ce éerve, éillet qu'elle ne pouvait point son éerve. Eile s'attendait donc à éillet d'un éerve et d'un éerve de pain, qu'elle éerve d'attente de l' éillet qu'elle ne pouvait éillet.

Malheureusement Pierre éillet éillet éillet. Comme éillet, dans des éillettes, éillet éillet, le éerve de Pierre Rudelson, et les éillettes avec une éillette.

Puis elle éillet sur le éerve, peu de éerve, les éillettes éillettes et les éillettes, y éillettes éillettes.

pour bûche, qu'elle y déposait, et aussitôt se démenait la terre. Ce n'étoit point pour une femme une tâche facile, car les cailloux étoient ronds et polis. Lorsqu'elle fut terminée, une de ses mains saignait. Elle souleva le corps du trépassé.

Pierre Bastien, guéri à découvert son son lit de douleur. Il n'y avait plus au-dessus du lit d'autre lit, que le ciel grisâtre et le défilé noir des sapins.

Rapide saut ses patins et rentra dans son collier au hâle, lorsque le jeune homme s'en retournait lentement vers l'objet insensible qui était tombé dans les circonstances. Elle était la jeune et grise.

Lorsqu'elle revint vers le trépassé, son visage était pâle et émacié de larmes. Elle jeta un long regard vers le trépassé insensible, qui s'étendait à portée de son doigt. Elle s'en approcha, et, soudainement, elle se pencha au-dessus de son lit et le corps était son père d'un seul coup, sans qu'elle se fût aperçue.

En chancelant ainsi, dans la direction indiquée par Pierre Bastien. Le monde était paisible et calme sur la neige molle, tombée la nuit, et que le blizzard avait emporté par places, en gros tas noirs.

Il y eut un instant où le pied traqua le corps, qui s'écroula sur une de ses mains saignantes. Elle parut dans sa chute, son bonnet de fourrure, et ses cheveux se dénouèrent sur la neige. Aussitôt Kanan fut près d'elle et, du bout de son nez, il lui toucha le visage.

— Looz ! gisait-elle. Oh ! Looz !

Elle se remit debout, sans rien que mal, et la petite caravane recommença à avancer.

Le jeune homme était assis et le trépassé, poitrine contre le glais, où la neige était molle épaisse. Mais on vint bientôt de son côté au hâle par le vent. Il soufflait de l'est et Jeanne courait la tête,

tout en tenant avec Karna. Au bout d'un doublemille, elle dut s'arrêter, la respiration coupée, et fit repêcher d'un nouvel accès de désespoir.

Un sanglot remonta à ses lèvres. Quinze milles ! Elle craignait un malheur sur sa poitrine et, pivot le dos comme quelqu'un qui l'on a battue, elle se tordait, pour reprendre un peu haleine, du côté opposé au vent. Elle vit, sur le trottoir, le bébé qui, sans des courraies, sautait paisiblement. Ce spectacle fut pour elle un coup d'épée dans le dos et elle affronta la lutte dévouée.

Deux fois encore, elle s'affala sur les genoux, dans des tas de neige. Puis elle parvint à une surface lisse où la neige avait été entièrement balayée par le vent. Karna eut à tirer vers le tronc.

Par une marche à côté de celui-là. Il lui semblait qu'un million d'aiguilles entrèrent dans sa poitrine et qu'un poignard de son visage et, en dépit de ses larmes silencieuses, pleurant jusqu'à sa poitrine. Elle eut l'air de compter le thermomètre et la tache des bagages. Quand elle l'eut exposé quelques minutes à l'air libre, elle reprit ce qu'il manquait. Trois degrés au-dessus de zéro !

Quinze milles ! Et son père lui avait offert qu'elle pourrait courir sans encombre cette distance. Mais. Fureur n'eut point peur sans doute ce froid mordant et redoutable, ni ce vent-coupant, qui eût tué les plus braves.

Le bébé, maintenant, était bien derrière elle et avait disparu dans les demi-brûlures d'une brume blanche. Il n'y avait plus, partout, que le horizon insupportable et nu, se perdant le fleuve du glacier. Nul y avait eu seulement quelques arbres, dans ce paysage désolé, étirés à l'horizon que le cœur lui avait, même failli.

1. Il s'agit du degré Fahrenheit.

Elle devenait insaisissable, glissait sur la traverse, et il attendait qu'elle remît et lui parlât. Comme elle ne venait toujours point, il vint sur elle et la flâta. Ce fut en vain.

Et voilà que tout à coup il sent la tête et remble, comme vent. Le vent lui apportait quelque chose.

Il recommença à penser Jasmin, de son enfance, comme pour Fuyvick. Mais elle devenait insaisissable. Il glissait instantanément et longe un long bloc, rapide et glissant.

Cependant la chose inconnue qu'apportait le vent se faisait plus sensible et Karan, tendait vigoureusement son horizon, se remit au marche, en attendant comme à l'ordinaire.

Le petit, sans s'en rendre compte, enlaidit de son mauvais effort considérable et le tristesse, dont plaignait son geste, venait soudainement. A tout moment, il lui fallait s'arrêter et souffler. Et, chaque fois, il devait faire de ses mains brulantes. Il revenait avec vers Jasmin et glissait, près d'elle, pour Fuyvick.

Il tendit dans de la neige molle et ce ne fut que parce que point qu'il réussit à se saisir la traverse. Puis il retrouva le glissement et il tira avec d'autant plus d'ardeur que la course de Fuyvick mystérieuse apportée par le vent lui semblait plus proche.

Une brèche, dans une des rives, donnait issue à un affluent du fleuve, gelé comme lui en cette saison. Si Jasmin avait eu sa connaissance, c'est de ce côté qu'elle s'en serait allée au loin-lieu de se diriger. Le fleuve de Karan lui aurait de grande.

Des minutes après, il défilait en un joyeux bloc, auquel répondrait avec d'une drôle-doune de chose de tristesse. Une cabane de bûches était là, au bord de la rivière, dans une petite crique dominée par un bois de sapin, et de son toit une fumée s'élevait.

teux. C'était cette femme dont l'homme était venu jusqu'à lui.

Le voyage s'était en porte male et male vers le cabane. Karam remuait toutes ses forces et tira le trousseau avec ses doigts, jusqu'à la porte. Après quoi, il s'était à côté de l'homme assis, leva la son vers le ciel étouffé, et parla.

Pourquoi venais-tu, la porte s'ouvrit et un homme sortit de la cabane.

De ses yeux mouillés par le froid et le vent, Karam vit l'homme, porteur d'une exclamation de surprise, se pencha vers l'homme, sur la linceul. En même temps, un autre sortit de la maison des hommes la tête penchée et à demi dissimulée du côté.

Karam était assis. De belle force s'en était allée. Ses pieds étaient détrempés et engourdis. Mais la vue de l'homme l'empêcha de partir et il se coucha tranquillement, dans son lit, tandis que l'homme s'approchait, entra et poussa dans la vivante le corps de la cabane.

Puis l'homme reparut. Il s'était point versé comme Pierre l'indiqua.

Il s'approcha de Karam et, le regardant :

— Alors c'est toi, porte ciel ? qui, tout seul, me l'as ramené... Mes compliments, camarade !

Il se pencha sur lui, sans crainte, et dit à la hâte, l'homme à entrer à son tour.

Karam parut hésiter. A ce moment précis, il lui avait saisi, dans la force du vent qui se levait pas après, atteindre la voie de Louis Giron. Il dit avec la tête, par sa dévotion pour lui.

La porte de la cabane se referma sur lui. Il alla se coucher dans un coin étroit, tandis que l'homme préparait pour demain, sur la porte, des vêtements chauds.

La jeune femme, que l'homme avait attendue sur une chaise, se releva peu immédiatement à côté.

Mais, de son côté, Karan, qui venait d'arriver, l'attendait assis sur le parapet, et, ayant levé le nez, il la vit qui marchait peu après, en compagnie de l'épouse.

Karan, en rampant, se glissa sous le lit. Ensuite, il sortit doucement, complètement secoué, tout, dans la cabine, referma la porte et se cacha.

Le lendemain, au point du jour, dès que l'épouse entra'ouvrit la porte, Karan se précipita pour se glisser dehors et s'enfuir rapidement dans la plaine. Il ne tarda pas à trouver la grille de Louve Gris et l'appela. Sa réponse lui parvint, du fleuve glacial, et il courut vers elle.

Un floquet de neige leur servit d'hôtel et tous deux s'y installèrent. Mais vint ensuite Louve Gris tenta de persuader à Karan de fuir avec lui, en du plus sûr retrait, loin de la cabine et de l'odeur de l'épouse.

Un peu plus tard, Karan, toujours sans réponse, appela l'épouse de la cabine qui harnacha ses chiens et installa le traineau sur le terrain, l'entraînant de force, elle et l'enfant, comme s'il ne lui faisait rien. Puis, le traineau s'élançant sans arrêt, Karan s'acharna à pleins bras, toute la journée le survint, à quelque distance en arrière, suivi à distance par Louve Gris, qui glissait sur son pas, comme une ombre.

Le voyage se continua jusqu'à la nuit. Le vent était tombé. Sous les étoiles brillantes et sous la lune claire, l'épouse promit l'adieu. Ce ne fut qu'à une heure avancée que le traineau atteignit une seconde cabine, à la porte de laquelle l'épouse vint vider.

De l'ombre épaisse où il se tenait, Karan vit une lumière apparaître et la porte s'ouvrir. Il entendit la voix joyeuse d'une autre femme, à laquelle répondit celle de Jeanne et de ses compagnes. Alors, il s'en alla rejoindre Louve Gris.

Trois jours après, le mari de Jeanne s'en retourna chercher la cadavre gelé de Pierre Hadjiman. Kama profita de son absence pour revenir à la cabane, vers la petite femme et vers la caverne de sa mère.

Durant les jours et les semaines qui suivirent, il partagea son temps entre cette cabane et Laura Gray. Il restait près de Jeanne la présence de l'homme plus jeune qui vivait avec elle et avec l'enfant, comme il avait séjourné celle de Pierre Hadjiman. Il comprenait que c'était pour elle un être cher et que lui-même aimait le être d'un égal amour.

A un demi-mille de distance, au faite d'une immense masse rocheuse que les Indiens appelaient le Sun Rock ¹, lui et Laura Gray avaient, de leur côté, trouvé leur « home » dans une caverne profonde. Ils y avaient établi leur tentes, d'où ils descendirent chacun dans la plaine, pour y chasser. Souvent montent jusqu'à eux la voix de la jeune femme, qui appelait :

— Kama ! Kama ! Kama !

Mais c'était le long hiver de la Terre du Nord, Kimsallack et venait du Sun Rock à la cabane, et le mari de Jeanne occupant son temps à aller puiser, pour réchauffer ses trappes, et il capturer les animaux à fourrure, petits et grands, hermines, martres, visons, renards de variétés diverses, qui étaient nombreux dans la région.

Finalement le printemps et, avec lui, le Grand Changement.

1. Le Dos du Soleil.

Partout la nature se réveillait dans le Wisconsin. Le soleil, plus haut au ciel, éclairait d'un éclat merveilleux les rochers et les rives des montagnes. Dans les vallées, les bourgeons des peupliers dressaient déjà le drapeau. Le parfum des lavandiers et des asphes se faisait chaque jour plus puissant. Dans les plaines comme dans les forêts, on entendait avec force le cliquetis murmuré des eaux, provenant de la fonte des neiges, qui montaient le sol et se frayant un chemin jusque vers le Bas d'Hudson¹.

Dans l'immense bois, les chaînes de glace craquaient et s'écroulaient avec fracas, avec un bruit perçu aux confins mêmes du lac, et les vagues clapotaient et péchaient vers l'Océan-Atlantique, au Bas Wisconsin². Le violent courant d'air qui se réveillait faisait encore, par moments, passer dans le vent d'avril la fraîche paille de l'hiver.

1. Le Bas d'Hudson est une vaste contrée, qui s'étend profondément dans le territoire canadien et se termine par suite de cette limitation du nord au sud. Elle communique avec l'Atlantique par le Détroit d'Hudson et, à son extrémité méridionale, avec le Bas de l'Ohio et l'Ohio-Atlantique par le Canal de Fox, qui se jette vers le Grand-Océan.

2. Le « Wisconsin des Glaciers », partie d'ouest du Canal de Fox.

Le *Sun Rock* s'élevait d'un seul jet, dominant le faite des sapins qui l'entouraient. Sa tête charnue recevait les premiers rayons du soleil levant et les dernières lueurs du couchant s'y couchaient aussi. Sur ce sommet couronné, le tendre de Kanan était bien abrité contre les mauvais vents, à l'appât desquels elle s'élevait, et il s'y reposait d'habitude, des de longues nuits d'hiver écoulées.

Peut-être tout le jour il dormait, avec Louise Grise couchée près de lui, à plat ventre, les pattes étendues, les mains sans cesse abritées de l'odeur de l'homme, qui était proche.

Elle se levait de leur Kanan avec rapidité, tandis qu'il dormait et vivait. Elle grognait, se débrouillant sur trois, et ses propres pattes se hâtaient, lorsque elle repartait avec de ses compagneons se dresser sur son Achine. Parfois aussi, une simple contraction des muscles des pattes et un glissement de mains indiquaient seule qu'il était sous l'aile du rêve.

Alors il arrivait souvent que, s'apaisant à la pensée du chien loep, une voix s'élevait et venait jusqu'en *Sun Rock*, tandis que sur le toit de sa cabane une jeune femme aux yeux bleus apparaissait.

— Kanan ! Kanan ! Kanan ! dans le vent.

Louise Grise dressait ses oreilles, tandis que Kanan s'éveillait et, fixant d'abord, se mettait sur ses pattes. Il bondissait vers la pierre la plus haute du rocher et se penchait à gauche, tandis que la voix renouvelait son appel. Louise Grise, qui l'avait donc aussitôt senti, posait son manteau sur son épaule. Elle savait ce que signifiait cet appel et, plus sûrement que le soleil et l'odeur de l'homme, elle le entendait.

Depuis qu'elle avait abandonné le berceau de ses frères et vivait avec Kanan, la Voix d'art devenait la plus chérie de Louise Grise et elle le haïssait. Car elle lui donnait Kanan et, partant de la Voix était,

Il allait aussi. Chaque fois qu'il se précipit, elle lui valait ses compagnons, qui la lâchaient aussi vite, bruta le nuit, sous la lune et sous les étoiles. Quand ainsi la Voie la faisait venir, elle restait debile cependant et, sans répondre aux cris d'appel de ses frères sauvages, attendait le retour de Karan. Furtive, lorsque Karan priait l'accueillir à la Voie, elle le regardait légèrement, pour lui dissimuler son déplaisir, et progressait vers la Voie.

Or, ce jour-là, comme la Voie retentissait pour la troisième fois, Louve Grise, au lieu de s'attacher à Karan et de l'entraîner de la route, les deux courtes le dev et se laissa en fond de sa tentative.

Elle s'y coucha, et Karan ne vit plus, dans l'obscurité, que ses deux yeux qui flamboyèrent, furieux.

Il grappa vers la pointe orientale du San Rock, par la piste droite, mais sous ses griffes, et devant lui, depuis la Voie, un certain trouble, qu'il ne pouvait s'expliquer, était en lui. Il y avait du nouveau qui résidait sur le San Rock. Il se le voyait point, mais le sentait.

Il recommanda vers Louve Grise et passa sa tête à l'entée de la tentée. Il fut surpris, non par la plume couramment courante, mais par un grandement menaçant, qui il retrouvait sur ses deux les lèvres de la louve.

Pour la quatrième fois, la Voie se fit entendre et Louve Grise donna l'encouragement des matelots. Karan, après avoir encore hésité, se décida à descendre du San Rock et alla dans la direction de la cabane.

Par l'instinct de distance du Wild, qui était en lui, il ne put jamais de son arrivée, pas même alors. Il apparut et soudainement, et sans crier gare, que Louve, qui tenait ses bras dans ses bras, courante, se agacèrent dans la porte la tête incertaine et

ses larges épaules de Kama; mais, soudainement effrayé, Poulent s'agita et se contorsionna de plaisir, et tendit vers le chien-loup ses deux mains, en émettant à son aïeul un gentil hurlement.

— Kama ! s'écria Jeanne d'un tonnet, avec un geste de menace. Viens ici, Kama !

Les deux sauvages, assis comme du feu, qui bûlaient dans les prairies de Kama, tomba. Il s'était creusé une petite rue le milieu de la cabane, et venait se pencher à l'ouverture. Puis, tout à coup, abandonnant le pousse-pousse de sa queue, il s'éleva vers la loi et entra, en rampant sur son ventre, comme un chien près sa maîtresse.

Il affectait les créatures qui vivaient dans la cabane. Mais la cabane elle-même, il la haïssait. Car toute cabane est toute gardée, le front et la surveillance. Pour insulter, et comme tous les chiens de tribu, il préférait, pour dormir, une parcelle d'une robe bien plus, le sol couvert de neige et le toit du ciel ou des sapins.

Sous la caresse de la main de Jeanne, Kama éproua ce délicieux petit frisson convulsif, qui était sa récompense, lorsqu'il quêtait pour la cabane. Lourd Gato et le Waki. Lentement il leva la tête, jusqu'à ce que ses narines eussent été en face sur les genoux de la jeune femme. Puis il ferma brusquement les yeux, tandis que le mystérieux petit créateur qu'était l'âme de son maître, à coups de pieds vigoureux, et, de ses mains nerveuses, lui tirait ses poils rudes. Plus encore que la caresse de la jeune femme, ses yeux enfumés dont il était l'objet devenaient son bonheur.

Immuable et concentré sur lui-même, comme un sphinx, et comme pétrifié, Kama demeurait là sans bouger, respirant à peine. Le cœur de Jeanne s'élevait pour à la fois ainsi et s'abaissait toujours,

en, et ain, de ce que pourrait susciter le courant opposé de choses loyales. Mais la jeune femme était plus cauteleuse en Kazan et le savait incapable d'une trahison.

— Son vieux Kazan, disait-elle, je te remercie d'être venu à mon appel. Bête et moi nous serons seuls cette nuit. Le papa du pata est parti au Pouta le plus proche et nous comptons sur toi pour nous garder.

Elle lui racontait le menuisier, du bout de la langue dans sa coupe de son rhum. Ce qui, quel que fût son choix de s'en point braquer, faisait couler et dromme Kazan, à la grande peur du marinier.

Puis Jeanne, s'étant levée, s'occupait, durant le reste de la journée, à rassembler toutes sortes d'objets qui se trouvaient dans la cuisine. Kazan, qui l'observait, fut fort étonné de ce message impromptu. Quelque chose qu'il pressentait, mais ne pouvait comprendre, se palpait sans nul doute.

Le soir venu, après l'averse beaucoup attendue, Jeanne lui dit :

— N'est-ce pas, Kazan, que tu nous détestais cette nuit, et en danger sans raison? Maintenant je vais recommencer la parole, car tu dois commencer avec moi jusqu'à demain matin.

Elle se mit à bercer le chien-bleu, avec douceur. Sa main tendait nerveusement.

— Dis-moi, ma-ma, reprit-elle, nous allons partir, nous en retourner chez nous. Notre récolte de légumes est terminée. Oui, nous repartons tout à fait. Et ils vivent les parents de mon mari, il en y a des villes, avec de grandes églises, des ballons et des concerts de musique, et un tas d'autres des plus belles choses qui sont en ce monde. Et nous l'emmènerons avec nous, Kazan !

Kazan ne comprenait pas ce que lui disait Jeanne,

mais il agissait en querre, tout heureux de voir que la jeune femme lui parlait. Il se retournait Louise Giron et en même temps le cabinet, et il s'était couché tranquillement dans un coin.

Mais, lorsque Jeanne et l'on tout se levait endormie, quand le silence fut retombé dans la nuit, son malade le regret. Il se mit sur ses genoux et la jeune fille le regarda tout autour de la chambre, regardant les murs, le poêle, et tous les objets encombrés par Jeanne.

Il pleura. La jeune femme, à demi réveillée, l'entendit et murmura :

— Tais-toi tranquille, Kanan ! Va dormir. Va dormir.

Alors il se leva plus et devint immobile au milieu de la chambre, inquiet et douloureux.

Et, à travers les murs de l'écluse de la cuisine, il entendait une plainte lointaine qui venait lentement jusqu'à lui. C'était le cri de Louise Giron. Ce cri différent tout cela de celui qu'il avait entendu d'elle. Ce n'était pas un appel de solitude. C'était tout autre chose.

Il courut vivement vers la porte close et se mit à pleurer. Mais Jeanne et l'on tout se levait endormie et ne l'entendait point.

Une fois encore le cri retentit et tout se mit à murmurer. Kanan s'étend devant la porte et y passa la nuit de la nuit.

C'est là que Jeanne le trouva, tout étendu, lorsque le lendemain matin, de bonne heure, elle s'éveilla. Elle s'ouvrit la porte et, en une seconde, il fut dehors. A toute voix, il s'élança vers le San Nook, dont la seule brèche formait le toit d'une haute d'air.

Il y grappa rapidement, par la plus difficile et solitaire, et ne trouva point que Louise Giron lui venait au-devant de lui.

Il attendit la nuit et la nuit l'air, le jour suivant

et les petites reines. Quelque chose de nouveau flottait dans l'air et ce quelque chose était de la vie. Il se glissa dans la haute portique entre deux rochers et, avançant la tête, se tenait sur la rue avec Lavee Gine, qui n'était pas seule.

Lavee Gine poussa un gloussement plaintif. Les pieds s'agitaient sur le dos de Karan et il répondit par un grognement atténué. Puis brusquement il recula et, dans la lumière de l'aurore, il se coucha devant l'entrée de la tanière, faisant à la femme, de son corps, comme un boudoir.

Lavee Gine était seule.

Toute cette journée, Kanan demeurait sur le Blue Rock. Le sentiment de sa paternité nouvelle était plus fort que l'appel de la culture.

Au crépuscule, Louve Grise se releva de sa couche et deux lions allèrent faire ensemble un tour sous les sapins. Les loups, avec de petits grognements, montraient le nez devant le nez blême de Kanan. Et Kanan, selon le vœu constant de ses pères, répondait en émettant de sa langue la parole de Louve Grise. Celle-ci témoignait de sa satisfaction par une série de halètements accablés, qui étaient sa manière de dire :

Puis, soudain, elle perçut un cri muet et plaintif qui venait jusqu'à elle. Elle se hâta de quitter Kanan et de s'élancer vers la tanière, où, l'un de ses trois petits l'appela.

Kanan comprit que Louve Grise ne devait plus quitter, à cette heure, le sommet du Blue Rock et qu'il devait, lui, se livrer à la chasse, afin de pourvoir à la nourriture. Sa compagnie et la sienne de sa sœur. Dès que le lion fut parti, il se mit donc en quête d'un gibier et, vers l'aube, il avait un gibier, un apportant dans sa tanière un gros lièvre blanc. Louve Grise s'en repait glorieusement. Et Kanan sut, dès lors, que chaque nuit il devait nécessairement agir de même.

Le jour suivant, et celui d'après, il n'alla point vers le cabane, quoi qu'il entendit le voix de Jeanne et celle de son mari, qui l'appelaient. Le troisième jour seulement, il reparut et Jeanne lui dit grande fête, ainsi que le poisson qui, en l'attendant, lui envoye forte coupe de pain, qu'il portait à peine au travail de son époux mourant.

— *Faisce, dit le mari de Jeanne, qui nous ne nous rependrons pas un jour de l'avoir marié avec nous et que son indigne mariage ne rependra jamais le digne. Mais je me demande comment le l'habitué, ceux d'habitude à notre existence de la-bas. Cela va te changer fort des habits et te ne toujours rien.*

— *Je ne les regretterai pas malin, mon Kalle, répondit Jeanne. Avec mon pauvre papa, j'y ai, moi aussi, et longtemps rien l'été pour cela, une dette, que j'ai tant mon bon vieux Kalle. Apère lui et le bébé, c'est lui, je crois, que j'attends le plus sur la terre.*

Quand à Kalle, plus encore qu'il ne l'avait déjà éprouvé, il sentit qu'en épousant sonna le pré-petit dans la cabane. Ce n'était, sur le sol, que poquets et bulles.

Toute la semaine, il en fut de même Kalle ne dut à ce point agité que le mari de Jeanne ne put s'empêcher de murmurer, un jour :

— *Je crois qu'il est malade. Il a compris que nous pourrions notre départ. Mais quand pourrions-nous partir? Le fleuve a recommencé hier à déborder et il est, pour l'instant, impossible d'y naviguer. Si l'inondation continue, nous serons saufs ici deux ou trois jours, peut-être plus longtemps.*

Quelques jours s'écoulaient encore et le moment arrive où, dans le sud, la pluie lève ébranle de son ébranlement dans le moment du Sun Rock. Kalle Guss en profita pour s'échapper, avec ses trois petits,

tout trébuchant derrière elle, se penchait contre l'arc de la lune.

Les trois petites loupes velues touchaient et se balançaient à chaque pas, et se balançaient contre elle, avec respect du leur mouvement que le lilt de la robe. Mais les observait avec curiosité. Il les attendait d'autre les mêmes sont instables et donc, les mêmes plus richement, et il les regardait comme dans l'attente de la même sur les deux petites loupes, s'en aller tout de travers sur leur quatre petites roues. Spectacle qui le remplissait d'une joie infinie.

Lorsque la lune fut au zénith et que le toit des peupliers devenait l'épave du jour, Rouss s'assit à la contemplation de sa propriété et, dégringolant du rocher, partit en chasse.

Il rencontra, dès l'aube, un gros lapin blanc, qui se courait entre ses pattes. Durant un demi-mille, il le poursuivait sans pouvoir le rejoindre. Il comptait qu'il était plus sage d'abandonner la piste. Il savait, en effet, bien à la course un cerne ou un caniche, qui vont devant eux en ouvrant une large piste, facile à suivre. Il n'en est pas de même pour le petit gibier, qui se glisse sous les haies et par les branches, et qu'un simple cerne est plus apte à atteindre qu'un loup.

Il continua donc à suivre la piste, en faisant attention, à pas de velours, et il fut la chance de tomber à l'improvise sur un autre lapin blanc, qui ne l'avait pas attendu. Un bond rapide, puis un second saut dans un gazon le coupé occupé de la vie d'un.

Mais s'en vint en trottoir, tout tranquillement, disposant de temps à autre sur le sol, pour se repaître les minuscules, le lapin bond de saut¹ qui pouvait bien se plaindre.

1. L'expression couramment, au Canada, aux loupes blanches.

Pareux au pied du Don Rudi et à la piste étroit² qui s'élevait vers le sommet, et s'élevait tant. Il y avait sur cette piste l'odeur, telle même, de pain disséminé.

Du coup, le loup lui en tombait dans la gorge. Une diabolie diabolique, comme, comme, sur chaque poil de son corps. L'odeur qu'il tirait n'était point celle d'un loup, d'une nature ou d'un genre-type. C'était des grilles noires qui avaient marqué leur empreinte sur le sol et, coulé la roche.

Il se soulevait les pavements des bruits effrayants et roches, qui lui faisaient grincer, d'un seul bond, sans un bruitement terrible, l'effrayant tout.

Un peu indolent du moment, dans la blanche clarté lumineuse, sur une étroite piste-ligne perpendiculaire dans le roc et qui surplombait la vide, Louve Grise était engagée dans une lutte à mort avec un énorme loup gris. Elle était tombée sans son adversaire, et pouvait des airs riges et diaboliques.

Après l'ère, au instant, comme, comme, dans une place, Katon, tel un trait de foudre, se vint à la bataille. Ce fut l'assaut, tout et rapide du loup, coulé avec la stratégie plus savante du loup.

Un autre animal avait succédé à la première attaque. Mais le loup est le plus simple et le plus simple de l'existence. Avec les loupes l'apollonisme - le loup - Katon avait, dans la vallée japonaise et avait, compté que ses crocs, longs d'un pouce, s'y aggravaient profondément. Le loup, en une fraction infinitésimale de seconde, s'était jeté en arrière et les crocs de Katon ne sautaient que le même solennement et faibles des poils de son cou.

L'adversaire, avec lequel il avait à lutter, et qui avait abandonné Louve Grise, était également retourné. Tel qu'un loup ou un loup. Une fois déjà, il s'était tiré, sans prise avec un loup, tombé dans une trappe, et il avait fait du combat des loupes autres.

Il avait qu'il ne convenait pas de s'efforcer à renverser le lynx sur le dos, comme on dit le faire avec un autre adversaire. Car le gros chat du Wild se bat des griffes plus crochues que des crocs. Et ses griffes, occupées comme autant de racines, ont vite fait alors de fixer le ventre de son ennemi et de lui couvrir les entrailles.

Katou, derrière lui, entendait Louve Gris, griffonner, bleuter, grincer et hurler incessamment. Il tenta de reculer ses deux empesés martels à la gorge. Mais, cette fois encore, le coup rata et le lynx délogea à la court, de moins d'un pouce. Katou, pourtant, l'avait solidement saisi et d'un le lâcha plus.

Les deux félins combattirent d'instinct une prière. Les griffes du gros chat labouraient les côtes de Katou, sans atteindre, heurtement, aucune partie vitale. Cependant, si ce qui était l'empesé ou la combattant, les deux adversaires arrêtaient, mais qu'ils n'en rendaient compte, au bord du noyau et, brusquement, s'alignaient ensemble dans le vide.

Ce fut une chute de cinquante à soixante pieds, durant laquelle Katou et le lynx tournoyèrent plusieurs fois sur eux-mêmes. Ils tombèrent, avec une telle rage que les arcs de Katou ne perdant point leur emprise et que le lynx continuait à jouer des pattes et des griffes.

Le heurt de leurs deux corps contre le sol fut si rude qu'il les jeta et les envoya rouler à une distance de plus l'un de l'autre.

Katou s'était aussitôt relevé et avait couru vers le lynx afin de reprendre la bataille. Mais le lynx glissa sur terre, rampe et sauta, bondit du sang qui, à ses sautons, s'écoula de sa gorge. Ce qui voyant, profondément il s'approcha, rouffant et sur la détermination contre toute race rivale. Il put constater pourtant que la victoire lui restait et que le gros félin

était bien mort. Alors il se traîna vers Loure-Gris.

Il la retrouva dans la linéaire, près des corps de ses trois petits, que le typh avait mis en pièces. Elle pleurnichait et se lamentait au Cœu d'Éve. Karan, pour la consoler, se mit à lui bécoter la tête et les épaules, qui saignaient. Bientôt tout le reste de la nuit, elle continua à pleurer effrénement.

Ce fut seulement lorsque le jour fut venu qu'il fut permis à Karan de constater, en son entier, le terrible travail du typh. Loure-Gris était aveugle. Ses yeux atrophiés étaient devenus blancs à la linéaire, non pas pour un jour ou pour une nuit, mais pour toujours. D'obscurs Mathém, qu'on avait sordés au pourrait plus perses, avaient mis leur laideur sur ses genouilles.

Mais, par cet instinct naturel qui est dans la tête pour tout ce qu'elle ne saurait raisonner, Karan comprit que sa compagne était, de ce moment, devenue plus importante dans la vie que les interminables petites orbes qui, quelques heures auparavant, quinquelaient autour d'elle.

En vain, toute la journée, Jeanne l'appela. Lorsque sa voix arrivait au San-Hock, Loure-Gris, qui l'entendait, se penchait davantage, apaisée, contre Karan. Karan rubésissait incontinent ses oreilles et plus effrayamment le Mchant.

Tout le fin de l'après-midi, Karan descendit du San-Hock et, après avoir bécoté quelques temps la tête, se rapprocha de Loure-Gris au legs blanc. Elle posa son menton sur le poel de la tête, et suivit la ritue, sans refuser de manger.

Étréot, Karan craignit que le volantage des heures l'eût emporté sans lui son chagrin et, en le pourrant, avec de petites absinthes capotantes, il finit à descendre du trapèze rocher. Loure-Gris le suivit et, tout en glissant, se débattait la tête. Puis, sans

essayé de toucher du gant le flanc de son gars, elle parvint avec lui, sous les yeux.

La première fois un peu profond qu'il fallut franchir l'arête et de son impulsion, plus massive, Kanan se pencha en avant. Vainement il parvint à s'élever et à sauter avec lui. Elle pleurnichait, et sanglotait sur le sol, avant d'oser le bond nécessaire. Elle le risqua enfin, d'un saut rapide et sans complexe, et s'abattit lourdement près de Kanan. Et moi-même que j'avais, après cela, elle s'écria de lui, si peu que ce fut. Elle sentait que pour être en sûreté, son flanc ne devait plus quitter le flanc de son compagnon, ni son nez son épaulement.

Un flanc était un demi-cul. L'oreille Gire, qui appartenait à marcher dans la cirque, cherchait et tombait à tout moment. Un lapin d'acier de sape était apparu dans le couloir, Kanan courut à sa poursuite et, instantanément, après avoir efflué une vingtaine de bonds, regarda en arrière et L'oreille Gire le suivit. Elle était demeurée immobile, comme figée sur ses pattes. Il abandonna le lapin et vint vers elle.

Ensemble ils pénétrèrent le sol dans un trou et, le lendemain seulement, Kanan, y laissant L'oreille Gire, alla rendre visite à la colonne.

Il y trouva la jeune femme et son mari, qui s'éparpillaient aussitôt des blessures, mais étonnés, qu'il portait aux épaulements et aux flancs.

— Ce ne peut être qu'avec un œil ou un bras qu'il s'est battu, murmura l'homme. Un coup ne lui aurait point fait de pareilles blessures.

Ces blessures. Comme les pans de sa robe d'acier. Tout en parlant à Kanan, elle lui leva à l'œil l'air, les yeux d'une solitaire puissance, et Kanan en éprouva un frisson dédaigneux. Une demi-heure d'arrêt, il se reposa sur le pan de la robe de la jeune

femme, qui s'était assise tout capote, près de lui, puis il la regarda tristement, qui était et venait dans la chambre, assise sur des paquets mystérieux et préservait le repos.

Le jour s'écoula ainsi, loin de la fièvre exaltée, et la nuit était déjà levée lorsque Kasia se dressa à répondre l'autre fille. Et Jeanne avait pu deviner que la pauvre fille, pour qui Kasia désormais était tout dans la vie, le salut, les étoiles, la fleur et la substance, glorie dans son cœur, elle avait été elle-même secourue Lenny Gila. Mais elle l'ignorait.

Quel jour passèrent encore, devant laquelle, représent ses vieilles habitudes, Kasia partait son temps entre le travail et le repos. Puis, une après-midi, l'homme lui mit au cou un collier avec d'une solide chaîne, qu'il attacha ensuite à un anneau de fer, dans le mur de brique.

On l'y laissa, toute la journée et toute la nuit, et le lendemain, dès le point du jour, Jeanne et son mari furent libérés.

Le mari de Jeanne prit dans son bras la belle et sortit le prisonnier. Jeanne suivit, tenant en main la chaîne et Kasia. La porte de la cuisine fut refermée et solidement verrouillée, des planches et des tranches de jeunes arbres furent cloués extérieurement sur les volets, et le cortège descendit vers la porte du four, où une grande plaque attendait, toute échauffée. La veille, un autre homme était venu et avait commencé avec lui le travail et les chaînes de l'édifice.

Dans le parage Jeanne monta d'abord, avec l'enfant et avec Kasia, qu'elle fit cracher après d'elle. Elle prit place au gouvernail, son nom se tenait du rames et l'embarcation s'éleva du litige, au fil de l'eau.

La jeune femme, tenait toujours en main la chaîne qui retenait Kasia, se releva vers la cuisine,

qui allait disparaître derrière les arbres, et le cabas d'un gros. Une grande douleur était empreinte sur son visage. Ses yeux étaient baignés de larmes.

— Adieu ! Adieu ! s'écria-t-elle.

— Tu n'es pas du chemin en cela ? lui demanda son oncle. C'est le contraire que nous perdons ?

— Non, non ! répondit-elle vivement. Mille fois mieux ces belles herbes et cette orange saine. Pourquoi toute ma vie s'y est dévouée, au compagne de mon pauvre père, dont je laisse le corps derrière moi. Adieu ! adieu, pour moi, ne saluez jamais cela.

Un sanglot s'éleva après dans sa gorge et elle reporta ses yeux vers le toit.

Depuis quelques minutes, la jeunesse, prise par le courant, était rapidement.

Se détachant d'une des rives du large fleuve, une longue bande de rade s'avançait dans l'eau et formait une sorte de ponton de plate et démodé.

Le mari de Jeanne, l'appelant, lui montra, sur cette longue échouerie, une petite barque blanche qui allait et venait. Elle recouvrait Louise Gize, Louise Gize dont le corps était en tourment vers Kanan, à l'écart de la rive, Pair, qu'elle haïssait, lui disait que Kanan, et l'homme et la femme s'en allaient, s'en allant, s'en allant, s'en allant, s'en allant.

Kanan s'était dressé, rade, sur ses patins, et regardait.

Louise Gize, cependant, qui comprenait, se levait des rames, que la pirogue s'éloignait, était venue tout au bord de l'eau. Là, s'était assise sur son dos, elle leva la tête vers ce rade qui pour elle s'était plus de rames, et jeta à l'adresse de Kanan une longue et retentissante clameur.

La dernière glorie de la main de Jeanne. La pirogue et une formidable embarcation et un gros corps bleu travers Pair. Kanan avait disparu.

Déjà l'homme avait pris et regardé son fusil dans
la direction de Karin, qui sanglot.

— Le fusil ! dit-il. Il nous indique la position !
Je vais l'apprendre...

Non moins stupide, Jeanne avait senti son geste.
Elle était toute pâle et cria :

— Non ! ne tire pas ! Laissez-le retourner vers
elle ! Laissez-le, laissez-le !. Là est sa place !

Karin, ayant atteint le rivage, secoua ses poils
salaissés. Une dernière fois, il regarda vers la pére-
que qui emmenait Jeanne et qui, quelques minutes
après, avait disparu.

Louise Grise l'avait emporté !

De plus en plus, désormais, Kazan voulait son andrène vie de chien de traicou. Ce n'était plus pour lui qu'une existence résoluée, comme ces nocives états qui viennent perdre en nous, insensibles à des fois dans le nuit.

La naissance et le sort des hommes, la tragédie terrible du Sam Rock, le combat avec le lynx et la chute de Louve Gris, qui en avait été, puis le départ de Jouve et de Jété, occupent seuls son esprit.

La vengeance fière du lynx n'avait pas rendu la vie à Louve Gris et c'était pour Kazan un désappointement perpétuel qu'elle ne fût plus capable de chasser avec lui, dans la plaine infuse ou dans la forêt obscure. Aussi sa rancune contre les félins de lynx était-elle vive et profonde, et il était devenu l'ennemi mortel de toute la race.

Non seulement il attribuait au lynx la chute de Louve Gris et la mort des hommes, mais encore le départ de Jouve et de Pentel. Et, chaque fois que son âme déchaînait l'ordre du gros chat gris, il devenait furieux comme un dingo, grimpant et grimpant se relevant au-dessus de ses longs yeux. Toute l'existence sanglante du Wild reposait sur lui.

Un nouveau code de vie s'était installé peu à peu entre Emma et sa compagne étrangère. Lorsqu'ils cheminaient ensemble, Louise Gray avait appris à ne point le perdre, en se tenant dans le flux, qu'elle à l'épaulé avec lui, et Emma, de son côté, avait, pour sa part, découvert que, qu'il ne devait point l'abandonner, mais toujours trotter. Il comprenait aussi qu'il devait choisir un terrain finalement accessible aux patins de Louise Gray. Et, s'il arrivait à un endroit qu'il fallait franchir d'un bond, il touchait Louise Gray de son manteau et poussait du pied son plateau. Alors elle dressait les oreilles et prenait son élan. Mais, comme elle ne pouvait calculer la longueur exacte du saut nécessaire, elle sautait toujours, afin de ne point risquer de tomber à la renverse, plus loin qu'il n'était utile. Ce qui, parfois, présentait tout un inconvénient. Ainsi, les deux femmes se étaient arrivés à se comprimer.

Enfin, l'écrou et l'écrou s'étaient, en compensation de la vue perdue, développés avec plus d'acuité chez Louise Gray. Et toujours Emma, qui avait remarqué, observait sa compagne et s'en référait à elle, s'il s'agissait, soit d'écouter un bruit suspect, soit de laisser l'air ou de laisser une piste.

À un moment où la parage avait disparu, un instant plus instable que le réajustement avait dit à Emma que Emma, son bébé et son mari étaient partis pour ne plus revenir. Et cependant, de la fenêtre où il s'était installé pour fêter, avec Louise Gray, sous un épais bouquet de sapins et de hêtres, proche du fleuve, il s'abaissait, chaque jour, des courants d'air, à seule intention de lui faire.

Insipide, il gustait quelques tiges de vin. Mais la parole ne s'élevait jamais. Les phrases et les petits trucs d'adultes étaient toujours classés aux toilettes des enfants et, de la chambre, par une spirale de

faute de s'écrouler. Les herbes et les plantes grimpantes commencent à recouvrir le solier et les murs de l'église, et l'édifice du cloître, impuissant à se tenir, qu'il recroût, se laisse de plus en plus faible.

Un jour il tomba, sous une des fenêtres closes, un petit morceau d'enfant. Il était blanc et rose, saisi par le soleil et la pluie. Il avait pourtant à faire le bonheur de Kanan, qui se coucha tout à côté et dansa. Et de longues heures. Et, dans ce temps, à ce même moment, le bébé, à des milliers de milles de distance, était en train de se divertir avec les petits camarades réunis par la circulation. Ce ne fut qu'à la fin de la journée que Kanan s'en alla rejoindre Lierre Gris, par les sapins et les bouleaux.

Il n'y avait que deux ou trois vitres à la cabane que Lierre Gris n'accompagnait pas Kanan. Tout le reste du temps, les deux lites étaient inséparables. Lorsqu'elles avaient pitié au gibier, Kanan portait le chien, et Lierre Gris l'entraînait. Les deux lites étaient leur plus chère possession. Par une belle nuit de ciel de lune, il arriva, une fois, à Kanan de laisser à la course un jeune chien et de le tuer. Comme le petit était trop basé pour qu'il pût le rapporter à Lierre Gris, il courut le chercher et le ramena vers le lieu du tuer.

Fut-ce le grand moment.

Lierre Gris en avait l'air sûr que le feu était encore à deux jours à l'est. Le soleil, ce soir-là, se coucha dans un rouge bûcher et sinistre. La lune, qui lui succéda, à l'appel du ciel, parut toute rouge et pourpre. Lorsqu'elle eut ainsi du soleil, les Indiens se soulevèrent le « Lierre Gris » et l'air s'emplit pour eux de parfums de terre.

Le lendemain matin, Lierre Gris devait être

mand nerveux et, vers midi, Karao, à son tour, faisoit dans l'air fiévreusement qu'elle avait perdu bien des heures avant lui. L'air, de silence en silence, s'aggravait d'intensité et, un peu plus tard dans la journée, le ciel se vout d'une couche de fumée.

Le feu, qui courait dans les bois et les forêts de sapins et de bouleaux, avait commencé par faire rage dans la direction du nord. Puis le vent vint du sud à l'ouest, rabattant en direction continue les colonnes du fumée. Il devenait de plus en plus probable que l'incendie ne s'arrêterait qu'en bord du fleuve, vers lequel le feuier mourant penchait de plus en plus à mesure qu'il s'éteignait.

Pendant la nuit qui suivit, le ciel continua à s'embraser d'une immense lueur rougeâtre et, lorsque le jour parut, le chaleur et la fumée devinrent intolérables et suffoquantes.

Soit de gaité, Karao s'efforçait à trouver un moyen d'échapper. Il lui vint l'idée, quant à lui, de traverser le fleuve à la nage. Mais Louise Grise, qu'il n'avait point quittée une seconde, s'y refusa. Dès le premier contact de ses griffes avec l'eau, à la bord de laquelle il l'avait amenée, elle s'était redressée, en contractant tous ses muscles. A deux reprises différentes, il s'était dans le courant et nagea en l'appelant. Tout ce à quoi Louise Grise consentit, ce fut à s'asseoir dans l'eau tout qu'elle avait pu. Puis, avec obstination, elle revint toujours au rivage.

Maintenant, on pouvait entendre le bruit mugissant du feu. Karao, revenu, digne, caribou se précipita à l'eau et, faisant le courant, gagnant sans peine la rive opposée. Un gros ours noir, occupé qu'il était de deux ours, qui se battaient lardant, et de même, et les petits le suivaient. Karao le regarda,

de son peux ardeurs, et se mit à glâner vers Louve Grise, qui se refusait à bouger.

D'autres lèzes assaillies du Wild, qui redoutaient l'eau autant qu'elle, et ne voulaient pas, ou ne pouvaient pas bouger, cherchèrent à se réfugier sur la bande de sable étirée et détrempée qui, un peu plus loin, s'élevait dans le désert.

Il y avait là un gros et gros patin-patin, une petite merle aux formes arrondies, et un chat-pêcheur, qui s'effrayait peu de rouler l'un et de glisser l'autre sur un enfant. Des centaines d'hermines se pressaient sur le sable blanc, pareilles à une légion de rats, et leurs petites queues grises formaient un effroyable tapisserie. De nombreux renards couraient, allongés, à la recherche d'un arbre abattu par le vent au travers du fleuve, qui jeta leur corps du pont pour passer sur l'autre rive. Mais le fleuve était trop large. Il y avait aussi des chiens de race de Louve Grise, des loups, qui défilaient devant une traversée à la nage.

Remuant d'eau et luttant, à demi suffoqué par la chaleur et la fatigue, Kanan vint prendre place au côté de Louve Grise. Il comprit que le seul refuge qui leur restait était la bande de sable et il se mit en devoir d'y conduire sa compagne.

Comme ils approchaient du petit atterrissement qui reliait le sable à la rive, ils sentirent leurs nerfs se crispier, et s'avancèrent plus qu'une patrouille. Leur flair leur disait qu'un danger s'était pointé.

Et ne tardèrent pas, en effet, à découvrir un gros loup, qui avait pris possession du passage et qui, couché sur le sol, s'étendait largement à l'entrée de la bande de sable. Trois patin-patin, ne pouvant passer outre, s'étaient mis en boule, dans plusieurs séries et défilés. Un chat-pêcheur, se trouvant dans le même cas, progressait timidement vers le loup qui, ayant aperçu Kanan et Louve Grise,



réussit en criant et courroucé à sa maîtresse en garde.

Déjà Lierre Grise, pleine d'ardeur et saillant en criant, était tombée vers l'ennemi Karan, avec un grondement bruyant, et, au lieu d'un coup d'épée, elle dressait son corps à la fois défensif et offensif, tandis que Karan, armé, tend à la bataille.

A cet instant, les autres jockeys en avant, sans aucun moyen apparente dans son attitude, il s'avance. C'était la merveilleuse stratégie de l'okapi, basée sur l'art du tour.

Un homme comme de la civilisation n'eût pas manqué de penser que le chasseur d'approchant du lièvre avec des intentions tout amicales. Mais le lièvre savait à quel s'en tenir. L'instinct secret du lièvre avait appelé, à lui aussi, qu'il était en face d'un ennemi. Ce qu'il ignorait totalement, c'est que le lièvre plein du bon lièvre avait fait cet ennemi plus étroit ennemi.

Le chasseur plein avait compris de son côté qu'une grande bataille allait se lever, et il s'était enfuyé vers terre, ou au cas où il avait une poutre, de plusieurs endroits, comme de petits enfants qui ont grand-peur, et de dressent, plus droite, leurs épaules.

Parmi les rangs de lièvres, de plus en plus denses, le lièvre s'était agité sur son ventre, comme font les élans, le train de derrière ramant et contracté pour l'élan.

Autour de lui, Karan se mit à tourner, léger et presque impénétrable, et le lièvre pivotait sur lui-même, son corps alerte et rapide. Mais puis soudain les séparèrent.

Ce fut le lièvre qui, parut à son front, bondit le pourchasser sur son adversaire. Karan se leva point d'échapper en criant de côté. Il para de l'épée et,

comme il avait plus de poids, il sautait le choc sans trembler. Le gros chat lui projetait en face, avec les larmes de sause de ses vingt griffes, et entonnait tout doucement sur le sol, les menaces du carnassier.

Kanan profitait de l'avantage du moment et, sans perdre de temps, s'élança sur la queue du lynx.

Louise Grise, à son tour, avait bondi. Sous l'effort du train de Kanan, elle emplantait ses mâchoires dans une des petites sautes de l'animal. L'on sautait.

Le lynx, assailli par le double poids qui pesait sur lui, tenta un dernier désespoir. Entièrement avec lui Kanan et la bête, qui parut brutalement se dégrader à temps, il alla s'écrouler sur un des porcupins qui se trouvaient là. Une centaine des animaux sautés lui sautèrent dans le temps. Fort du douleur et laideur comme un porcupin, il prit la fuite et, se précipitant dans la brousse, y disparut par la fumée.

Kanan se garda de l'y poursuivre. Le chat-porcupin grimait comme un mort, épluché Kanan et Louise Grise, de ses petites yeux noirs et froids. Les porcupins pleuraient et juraient plus que jamais, comme pour implorer grâce.

La fumée, cependant, avait atteint le drage. L'air était brûlant comme une fournaise. Kanan et Louise Grise se hâtèrent de venir se mettre à l'abri, à l'abri de la langue de feu, qui reconstruit entièrement une nappes de fumée.

Il n'y eurent sur eux-mêmes, en cachant leur tête sous leur ventre. Le rugissement du féroce ressemblait à celui d'une grande catastrophe et l'on entendait d'énormes engorgements, qui étaient ceux des arbres qui s'écroulaient. L'air s'emplissait de cendre et de brûlantes étincelles. Plusieurs fois, Kanan fut se dresser et, se relevant, secouer les branches effrayées qui bondissaient sur lui, pendant

par le vent, et qui lui ramenaient le pied et brûlaient le pied, comme celui-ci de leur rasage.

Dans les rizières du fleuve poissaient, le pied dans l'eau, une épaisse rangée de lotus-mûres vertes, où le feu s'arrêtait. Le couple s'y réfugiait. Puis le chaleur et la humidité commençaient à dissuader d'insister.

Mais on ne fut qu'à peine un temps assez long que Karan et Louisa finirent par sentir leurs pieds et respirer plus librement. Sans cette propice "aide de nature", ils auraient été complètement rôtis. Car, partant en arrière d'un pas, les autres étant devenus toute rose et le sol étant subitement ardent.

La fumée s'élevait enfin. Le vent venait au nord et à l'est, et la fumée se relevait, tout en refroidissant l'atmosphère.

Le dist-pêcheur, le premier, se décida à regagner la terre et à s'en retourner dans ce qui demeurait de la forêt. Mais les putois-pins étaient encore arroulés lorsque Karan et Louisa finirent de descendre à quitter leur site.

Ils marchèrent toute la nuit suivante, en longeant la rive du fleuve, dont ils contournaient le couvent. Les ombres étaient claires et leur trajet, heureusement, les guida. Le feu était rouge encore et mince, et semblait toujours un défilé de sang dans le ciel.

Durant les longues heures où cheminaient côte à côte les deux frères, tout était silence autour d'eux. Rien, pas même le bruissement d'une chenille. Car, devant le grand feu, tous les animaux avaient fui aussi, à l'exception, sur l'autre rive. Aucun signe de vie ne retentissait sur cette terre qui, hier encore, coulait, pour les bêtes sauvages du Tibet, un paradis.

Karan savait que, pour trouver un nourriture et celle de Louisa, il lui fallait aller plus loin, beaucoup plus loin.

A. PIERRE, le couple attend à un endroit où le fleuve, déjà moins large, forme une sorte de marais.

Des canots y avaient construit une digue, grâce à laquelle Rieux et Lierre finirent enfin passer sur la rive opposée, où la terre redevenait sèche et féconde.

LE DROMAIRE PAUL WEYMAN PHOTOGRAPHE
SALON DE LOUVRE 1928

En treuffolant, deux jours encore, dans la direction de l'ouest. Les contrées où ils se trouvaient étaient, dit-on, « *Wakouand* », étant extrêmement humide et marécageuse. Ils y demeuraient la nuit de l'été.

Dans cette même contrée, un maître d'Indien et de Français, qui se nommait Henri Leli, s'était tenu tout sans cesse.

Mais si le pays était très humide, c'était en des endroits de l'eau les plus séparés qu'il y était dans tout le vaste pays qui s'étendait le long d'Indien. Le *Waterford* était pour le plus un pays de coupe, où surtout les lignes belles de notre peuple étaient, par ailleurs. Les lacs, surtout les lacs, étaient une abondante pitié, étaient deux également nommés. Henri Leli était venu, dit l'Indien, d'un des Pontes et la Dale, prospecter les « signes » de ces hommes et avait été la culture en question, à cinq ou six mille mètres du gîte que Kana et Loure d'Indien s'étaient choisis.

Avant de l'Indien, dit la première chose de notre, le maître était revenu s'installer dans la culture avec ses Indiens, ses attraits de chiens et sa provision de vivres et de piquet.

Pou après, un gâble lui avait amené, un beau jour, un instant qui venait lui demander l'insupportable. C'était un homme de trente-deux à trente-trois ans, plein de sang et de vie, professeur de zoologie, et qui rassemblait, de vive, les motifs pour dénoncer à un important ouvrage qu'il avait entrepris, intitulé : *Le Développement et l'instinct chez les animaux du Nord*.

Il apportait avec lui beaucoup de papier, pour y noter ses observations, un appareil photographique et le portrait d'une jeune femme. Sa seule arme était un couteau de poche.

Il parut, dès le premier abord, sympathique à Henri Lott. Ce fut fort heureux. Car le matin même, ce jour-là, d'une hauteur de chien, il en expliqua la vie — à son hôte, le soir même, tandis que tous deux se vantaient l'un plus à côté du poêle, d'être gagnant sur leur coupe.

— Étrange ! étrange ! disait le maître. Voilà sept lynx, attrapés par moi dans mes trappes, que je révoque complètement dédoublés. On disait, sans plus, les débris d'un loup boudé par les maîtres. Aucune tête, pas même les oses, ne s'est ainsi allongés, jusqu'à, à un lynx capturé. C'est la première fois que pareille aventure m'arrive. Ce qui reste de la peau est raccourci ne vaut pas un demi-dollar. Sept lynx. Deux cents dollars de profits ! Ce sont deux loupes qui ne jouent en tout. Deux, toujours deux, et jamais un. Et le soir par les singuliers maîtres par moi. Ils ont été les lynx de trappes et dévotés, par contrainte, tous les loupes qui y sont par. Ils débâtissent le chat-pêcheur, et le vain, et l'humaine, et la maîtresse, comme ayant sans doute trop souvent goûté. Mais le lynx, avec d'être !

1. En français dans le texte.

caféait sur lui et lui caressait le poil, comme vous feriez du collier serrage qui pousse sur les balcons. J'ai mangé de la strychnine dans de la graine de renne. J'ai installé des pièges d'acier, horriblement destructibles, et des trappes à lauriers, qui normalement sont qui s'y laissent prendre. Ils s'en occupent. Et si s'avèrent pas à mettre la main sur eux, ils enlèveront à l'homme d'un. Pour cinq beaux liards que j'ai pris, ils s'en sont débarrassés. C'est un peu coûteux aussi !

Ce n'est aussi prodigieusement intéressant Paul Weyman. Il était de ces nouveaux romans, dont il y a de plus en plus, qui traitent que l'épique de nos années. Thomas complètement sur nombre de faits, et non des moins intéressants, de la culture. Il n'avait pas réussi de produire beaucoup, et il avait dû à cette situation que la célébrité dont il jouissait dans tout le Canada, que Thomas n'est pas le seul être vivant capable de résister aux autres et qu'il peut y avoir, dans l'acte habile et propre d'un animal, autre chose que de l'instinct.

Il est aussi dans que derrière les faits rapportés par Henri Lott, il y avait une action cachée qu'il avait intentionnellement découverte. Et, jusqu'à présent, il ne lui paraît que des deux temps expliqués.

— Il y en a un, dans le milieu, qui est plus gros que l'autre, et c'est toujours celui-ci qui engage et mène le combat avec le liard captif. Cela, se voit depuis les premières marges sur le sang qui me l'ont enseigné. Durant la bataille, le plus petit liard se tient à distance, et c'est seulement lorsque le liard est accablé qu'il arrive et aide l'autre liard à le mettre en pièces. Cela meurt, le sang sur le dit élanneur. Une fois seulement, j'ai pu constater que le petit liard était, lui aussi, tué en cette affaire. C'est aussi dû être plus cherché, car un autre sang se mêlait sur le sang à celui du liard. J'ai, grâce à ces notions

compas, suivi durant un mille la piste des deux doctes. Puis elle se perdit, comme de coutume, dans des brousses impenétrables.

Le lendemain et le surlendemain, le collège se réunissait sous Huet la ligne des fruyes, et il put constater à son tour que les empreintes étaient toujours doubles.

Le troisième jour, les deux hommes arrivèrent à un pays où un bon liex était pris par la piste. On repéra encore l'endroit où le plus petit liex s'était assis dans la neige, sur ses dents, en attendant que son compagnon eût fait le liex. À l'aspect de ce qui demeurait de l'endroit, dont la fourrure était entièrement détrempée et n'avait plus aucune valeur, la ligne de cette s'empourna et il déposa tout ses réceptacles de jurem, anglais et français.

Quant à Paul Weyman, sans trop se vanter à son compagnon, afin de ne point l'envier davantage, de plus en plus il se persuada que derrière cet acte atroce se cachait une raison cachée. Pourquoi les deux lettres s'échappaient-elles séparément, sur les liex? De quelle façon mystérieuse s'échappaient-elles?

Paul Weyman se sentait complètement dans. Il aimait tout ses deux ouvrages et, pour cette cause, n'importait jamais de faire avec lui. Lorsqu'il vit la piste disparaître sur la piste des deux maraudiers des appels impressionnés, son cœur se tressa. Ensuite, les jours suivants, les appels furent remarqués isolés, il en ignorait une vive joie. Quelques choses sympathiques en lui avec les étranges autres hommes, qui ne manquaient jamais de lever la tête aux liex.

De retour dans la cabane, le collègue se consacrait peu de chercher par tout ses observations de la journée et les distinctions qu'il en faisait.

Un oïlé, se tournant vers Henri Roth, il lui demanda, à brûle-pourpoint :

— Dis-moi, Henri, n'éprouves-tu jamais aucun remords de massacrer tant d'Indiens que tu le fais ?

Le maître le regarda, les yeux dans les yeux, et haïcha la tête.

— J'en ai, en effet, déjà, toi dans une vie des milliers et des milliers. Et j'en tuerai encore des milliers d'autres, sans m'en rendre autrement compte.

— Il y a, dans le Nord, beaucoup de gens comme toi, reprit Paul Weyman. Il y en a eu depuis des siècles. Comme toi, ils accomplissent l'œuvre de mort ; ils savent ce qu'on pourrait appeler la guerre de l'Huisme et de la Dété. Ils n'ont pas encore, grâce au ciel, réussi pourtant à détruire le bon sens sauvage. Des milliers de belles carriés de chaux du monarque, de marbre et de ferre demeurent inaccessibles à la civilisation. Les mêmes peuples y sont tués, pour l'éternité peut-être. Je des peut-être... Car, en plein désert, s'élevait aujourd'hui des villages et des villes. A-t-on osé même parler de North Battleford ?

— Est-ce près de Manitou ou de Québec ? demanda Henri.

Weyman sourit et tira de sa poche une photographie. C'était la portrait d'une jeune femme.

— Non, répondit-il. C'est beaucoup plus à l'ouest, dans le Saskatchewan. Il y a encore sept ans, je m'en souviens rigoureusement, chaque année, durant la saison de la chasse, avec les peuples de peaux, les coyotes¹ et les clans. Il n'y avait là, à cette époque, aucun North Battleford. Sur des centaines de miles carrés, rien que la superbe prairie. Une belle, une seule, s'étendant au bord du fleuve Saskatchewan, la prairie.

1. Les coyotes, ou loups des prairies, sont une espèce de petit loup, qui tient à la fois du chacal et du loup.

mont où se dressa soudain l'air North Rutherford. C'est dans cette halle que je vivais. Une jolie fillette de deux ans y habitait avec son père et sa mère. Lorsque je cherchais la fillette venant souvent avec moi (quand je leais, elle pleurait parfois, si je me moquais d'elle... Puis un charbon de feu me rappara, et un autre charbon. Les deux autres fontes se sont évanouies, partement, près de la halle. Alors, tout à coup, une petite ville a surgi. Il y a sept ans, tu m'entends bien, Henri, dans que la halle. Il y a deux ans, la ville comptait déjà dix-huit cents habitants. Cette année, j'ai trouvé, en la traversant pour venir ici, qu'elle en avait cinq mille. Deux deux ans, il y en aura dix mille...

Paul Weyman tira une bouffée de sa pipe, puis reprit :

— Sur l'angle au sud de la halle, il y a trois hectares, un capital... de dix milliards millions de dollars. La nuit, à vingt mille à la seconde, on aperçoit la lueur des lampes électriques du North Rutherford. La ville possède un Collège, qui a coûté cent mille dollars, une Ecole Secondaire, un Asile Pénitentiel, une superbe Caserne de Pompiers, deux églises, un Ministère du Travail et, d'ici que, des tramways électriques y fonctionneront. Sauf à cela ! Là, oui, où des usines brûlaient, il y a sept ans... L'efflux de la population est tel que le dernier recensement est toujours en retard. Dans deux ans, tu dis-je, ce sera une ville de vingt mille âmes ! Et la petite fille de la maison, Henri, est devenue une charmante jeune fille, qui va sur ses vingt ans, les parents... Et ! mon Dieu, quel ! une pauvre âme riche. Mais l'essentiel est que nous serons tous morts au printemps prochain. Pour lui plaisir, j'ai cessé de leur raconter être vivant. La dernière fille que j'ai éblouie était une femme du même. Elle avait dix petites filles à

conservé un des nouveaux) Elle l'a dévot et apprécié. C'est pourquoi, plus que toutes les lettres du Willé, j'aime les siennes. Et j'espère bien que les deux dont nous parlons s'adresseront à tes pères et à ton père.

Henri Lull, le domestique, regardait, tout ébahé, Paul Mayman. Celui-ci lui tendit la portière. C'était celui d'une jeune fille, un rouge écarlate, une jeune portière et pure. Le professeur ne se plaça le front et se plaça les livres du recteur, qui occupaient l'espace.

— Moi aussi, dit-il avec douceur, j'ai aimé. Ma brèche, mon indienne, est morte et j'y a maintenant toute une. Elle avait chassé les lettres savantes... Mais les dernières loupes, qui me dispensent tous mes yeux, j'ai fait leur pain, par le ciel ! Si je ne lui tue pas, c'est sûr que mes pères en ont de cette couleur.

Sans cesse attaché à cette tête, Henri Lull, en relevant un jour une récente trace de l'œil, constata que celui-ci posait sous un grand œil ouvert, dont les nombreuses branches continuaient le bras à diriger en quinze pieds du sol, formant ainsi une sorte de surface inextinguible. La neige, tout autour, était baignée d'un paillement de papier et les pieds d'un loup s'y dispersaient.

La même se froissa les mains et juché.

— Poursuive le loup ! dit-il. En les loupes avec lui ! Il a fait, sans tarder, à l'instinct son logement.

Sous l'arche torréfiée, il commença par installer un premier pilon d'acier, soutenu par une chaîne à une grosse branche. Puis, autour de celui-ci, dans un cercle d'une dizaine de pieds, il posa cinq pilons plus petits, reliés également par des chaînes à d'autres branches. Finalement, il plaça un appât sur le gros pilon, après l'avoir dissimulé, ainsi que les autres, à l'aide de sautoirs et de branchages.

— Le plus gros pilon et son appât, expliqua-t-il

à Paul Werner, tout distrait en l'ayant vu qu'il s'entretenait tout pour les deux. Lorsque le lycéen sera parti et qu'il s'élancera lui-même vers lui, ce sera bien le diable s'il ne se doit point happen par l'un d'eux.

Louise Goss et Kazuo, durant la nuit suivante, passeront à une conférence de pas de l'arbre universel. L'adieu et plaisir du Lycée Goss sont assés dans l'air, car de l'homme, qui avait dû croquer par là. Elle communique son appréhension à Kazuo, en appuyant plus fort son épaule contre la sienne. Tous deux sont donc-à et, tout ce maintenant dans le vent, disparaissent de l'endroit suspect.

Le lendemain, une légion sage propose toutes, retrouvant les empreintes de l'homme et son chien.

Pendant trois autres jours et trois autres nuits glorieuses, la légion de la charité des études, des études. Mais ce n'est pas là. Il explique au professeur que le lycéen était, lui aussi, un élève méthodique, assés assés dans le silence et à explorer les plans que lui-même avait relevés durant la précédente année.

Le cinquante jour, le lycéen s'en revint près de l'arbre tombé et s'en alla dans son l'après, qu'il apporta dans la maison de l'homme. Le piège aux dents aiguës se referme, inévitable, sur une des pattes de derrière de l'homme.

Kazuo et Louise Goss, qui cheminaient à un quart de mille, parurent le bord de l'océan qui se détachait et le squelette de la chaîne sur laquelle, au départ de ce voyage, était le lycéen. Ils arrivèrent, dix minutes après.

Le lycéen était tellement inquiet et pauvre, tellement elle l'humiliait, d'ailleurs qu'il n'en lui-même avait pu se mettre en train à son côté.

Le lycéen, ayant des efforts qu'il avait tentés, était sur son ventre lorsque Kazuo et Louise Goss, pénétrant sous l'arbre, apparurent devant lui. Kazuo,

comme de coutume, engagea la bataille, tandis que Louren Grise se tenait au poeu en arrière.

Le lynx était un vieux guerrier, de six ou sept ans, dans toute sa force et dans tout son poids. Ses griffes, longues d'un pouce, se recourbant comme des crochets, de Karma l'aurait rencontré au Thoris, d'un côté, sans nul doute, puisqu'il n'existait quasi d'homme. Même gris par le peltis, l'animal était ainsi encore un redoutable adversaire. Le lieu du combat, très étroit, pour Karma, dont les mouvements se faisaient glais, lui était en outre défavorable.

Le lynx, à sa vue, se recula avec sa chaîne et son péage, afin de prendre du champ. Il fallait attendre de franchir l'espace que fit Karma. Tout à coup il jaillit et les deux adversaires se rencontrèrent, à poins contre poins.

Les deux du chien-loup tentèrent de heurter le lynx à la gorge et manquèrent leur coup. Avant qu'ils pussent le reconvoier, le lynx, dans un balourd effort, parvint à arracher au poins de division de la tentelle d'acier. Louren Grise put entendre l'affreux déhincement de la chair et des ossements. Avec un grognement de colère, Karma se rejeta vivement en arrière, l'épau de l'acier l'entraînant jusqu'à l'oe.

A ce moment, une tou plus vante, qu'un second poins se mit à jouer, le marant ainsi d'une nouvelle attaque du lynx et d'une mort certaine. Les malchanceux d'acier se reformèrent sur une des patins de devant du gros chat et Karma put respirer.

Comprenant, sous la voix, le grand poins que venait son compagne, dont elle avait entendu le glissement de division, la louve aveugle s'était, afin de lui porter secours, à son tour lancée sous l'arbre.

Elle bondit vers le lynx et tomba immédiatement sur son troisième poins, qui l'agrippa brutalement et la fit choir sur le côté, marchant et grognant.

Karna, qui était revenu au combat et se distinguait autour du loup, fit lentement se détacher le quatrième pays, s'aperut et débatta, puis le cinquième qui l'empoigna par une patte de derrière. Il était alors un peu plus de minuit.

Ce fut, jusqu'en matin, dans la cavotte de bruyère, sur la terre moussue, un chaos de lattes et de haricots, de la herse, du chien-loup et du loup, qui s'efforçaient chacun de se libérer du piège et de la chaîne empêchant de s'enfuir vivants.

Lorsque l'aube parut, tous trois s'en parvenant plus et étaient couchés sur la herse, balafant, les mâchoires sanglantes, en attendant la venue de l'homme et de la mort.

Henri Lott et Paul Weyman s'étaient levés du hauts lattes. En approchant de l'arbre tombé, le mâle releva sur la herse les doubles empreintes de Louis Grise et de Karna, et son visage bruni, tout frémissant d'émotion, s'éclaira d'une joie intense.

Lorsque les deux hommes se levèrent devant la petite cavotte, ils découvrirent un instant interdits. Henri lui-même n'avait pas soupçonné un secret si profond et jamais encore il n'avait vu un pareil spectacle : deux loupes et un loup, pris de compagnie, tous trois par la patte, et lents chacun à leur chaîne.

Mais rapidement l'instinct du chasseur repart le dessus chez Henri. Les deux loupes étaient les plus proches de lui et déjà il relevait son fusil, pour élever et envoyer une bonne balle métallique dans la cervelle de Karna.

Non moins vivement, Paul Weyman le suivit doucement par le bras. Il semblait tout ébahi.

— Attends, Henri, ne tire pas ! cria-t-il. Celui-ci n'est pas un loup. Regarde plutôt ! Il a posé un collier. Le poil n'est pas uniformément repoussé sur son cou pelé. C'est un chien !

Le jeune obéit son aïeul et regarda attentivement.

Pendant ce temps, le regard du scolopiste s'était reporté sur Louise Gelin, qui lui faisait face, grandissant et décroissant ses aïeux, et s'empara de tout son être. L'enfant qu'elle ne pouvait voir ! Et en aurais-je dit un jour, si n'y avait qu'une pierre, à deux kilomètres de là, une médaille s'échappant des lèvres de Weyman.

— Regarde ! Regarde, Henri ! Juste Dieu, qu'est-ce ?

— L'un est un chien, qui a rejoint les loups et est retourné à l'état sauvage. L'autre est bien un loup, ou plutôt une bête...

— Et aveugle ? dit, avec une intonation de pitié, Paul Weyman.

— Oui, m'étonne ! Aveugle ? répondit le demi-sauvage, muet, dans son étonnement, le français à l'anglais.

Il retourna devant son feu. Weyman intervint à nouveau.

— Ne lui fais pas, Henri ! Je t'en prie. Donne-lui, vois-tu. Fais l'indication de la valeur du loup dans ce cas dédaignant la pitié. Ajoute à cette somme la petite indemnité payée pour les loups. Je paierai le tout. Viens-tu, ces deux bêtes sont pour toi d'un prix inestimable. Un chien et une bête aveugle qui ont fait mariage ensemble ! C'est merveilleux, prends donc !

Il insistait toujours de la sorte le feu d'Henri. Henri ne saisissait pas très bien ce que lui disait son interlocuteur et pensait, à part lui, qu'il était un peu bête.

Mais le scolopiste s'animait de plus en plus. Ses yeux flamboyèrent.

— Un chien et une bête aveugle, en mariage ! C'est hyper-royal et tout à fait admirable ! Là-bas,

dans la colle, et disait, en levant cela dans ses bras, que j'ai inventé, ce que je suis bon. Mais je connais la portée des choses, et sur-le-champ, je vais prendre une série de clichés du spectacle étonnant que tu disais dans. Écoute, tu diras à l'opéra. Mais je garderai vivants le chien et la horre. Et je te jure, Henri, tout de bon pour chacun d'eux. Est-ce dit ?

La même acception de la tête.

Immédiatement, le professeur sortit de l'état son appareil photographique et en fit jouer les manettes, en eût en place la vision.

Un concert de fragments, de la horre et du lycée, substituait le défilé de l'existence. Seul Karan se montra point au cœur. Et, s'il contracta ses muscles, ce ne fut point qu'il avait peur, mais parce qu'il réalisait, une fois de plus, la domination supérieure de l'homme.

Lorsqu'il eut pu ses vingt plaques, Paul Weyman s'approcha du chancelier et doucement lui parla. Si doucement que Karan crut entendre la voix de l'homme et de la femme de la cabane abandonnée.

Après quoi, Henri tira un coup de fusil sur la lyre, et Karan, reconnaissant sa chaîne et le moment, grogna vivement à l'adresse de son statut, dont le corps se soulevait d'agiter.

Les deux hommes passèrent ensuite une solide heure autour du cas de Karan et le dégoût du geste. Le chancelier se leva laire et de l'insouciance à la cabane. Ils remarquèrent, peu après, avec une triple traînée, et opérèrent de même avec la toute avertissement. Elle était à ce point épuisée et sans force qu'elle n'en plus se soulevait pas.

La suite de la journée fut remplie, par Henri et par Weyman, à la construction d'une grande et forte cage, qu'ils habitaient avec des trunks de fer et cuivre, en guise de barrière. Lorsqu'elle fut

terrible, ils y exhiberont les deux prisonniers.

Le confesseur, tandis que le maître était allé relever un tapis, Fred Weyman, assis tout à la culture, se mit à penser et tenta à travers les barreaux de la cage et à travers Hanne, qui le lui-même. Le jour d'après, il entra au château sans avoir rien de vivant sous d'elles, qui fut accepté.

Mais il n'en alla pas de même avec Louise Gellie. Dès qu'elle voulut s'approcher de son logis, elle courut se cacher sous des liges de branches sèches, qu'on lui avait données dans la cage, pour y grimper. L'instinct du Wild lui avait enseigné que l'homme était son plus mortel ennemi.

Cet homme, pourtant, n'était point menaçant envers elle. Il ne lui faisait aucun mal et Hanne s'en était rendue compte. Avec son premier effort, elle s'était placée à la fenêtre et à une sorte d'abri sous la main. Elle était parvenue de dessous les liges au toit arçonné et à sentir l'air vers Weyman, toujours debout, debout devant la cage, s'efforçant de se cacher les hommes grises et l'instinct de Hanne.

Toutefois, elle se refusait à manger quoi que ce soit. Vainement, Weyman s'efforçait de la tenter avec des morceaux de chair de gros d'elles ou de renard. Quelque, six, sept jours passèrent, sans qu'elle réussît à abaisser ses dents tendues. À ce régime, elle mourrait de jour en jour, et sa consanguinité à perdre lui comptait les côtes.

— La bête va crever, dit Hans Lott à son compagnon, le soir du septième jour. Elle se laisse mourir de faim. Il lui faut, pour vivre, la nuit, les prisonniers manger et le sang chaud. Elle a déjà deux ou trois ans. C'est trop vieux pour qu'on puisse la chasser. Avant ainsi parlé, le maître s'en alla tranquillement coucher, laissant Weyman fort troublé.

Weyman avait tout, ce soir-là. Il avait d'abord

une longue lettre à la jeune fille au doux visage, de North Battleford. Puis il souleva la lampe et, dans la lueur rouge du poêle, il se pencha d'elle avec une délicieuse défiance.

Il la voyait telle qu'il l'avait rencontrée, pour la première fois, et ce la petite lettre écrite du Saskatchewan, s'était sur le dos une grosse petite lettre et sur son front toute la fraîcheur des prairies.

Longtemps elle l'avait fait, oui, délicieusement fait, pour le plaisir qu'il prenait à le lire. Puis, une influence l'avait complètement transformé et il lui en était, aujourd'hui, profondément reconnaissant.

Il se leva et ouvrit doucement la porte de la cabane. Instantanément, ses yeux se tournèrent vers le ciel du ciel où était au loin North Battleford. Le ciel était embrasé d'étoiles et, à leur clarté, il voyait la cage où Kanan et Louve Grise étaient prisonniers.

Il écouta. Un bruit lui parvint. C'était Louve Grise qui remuait en silence les barreaux du sa prison. Peu après, il entendit un glissement étouffé, pareil presque à un sanglot. C'était Kanan qui pleurait et liberté perdue.

Une hache était appuyée contre un des murs de la cabane. Weyman s'en saisit et courut, émettant, il ne savait qu'une seule chose, à un mur de saleté de la, le regardant en ce moment et battait à l'unisson de son geste.

Il était revenu vers la cage, il leva la hache d'acier. Une douzaine de coups, bien appliqués, et deux des barreaux de saleté étaient brisés. Puis il se recula.

Louve Grise, la première, vint vers l'ouverture et, vers la clarté des étoiles, se pencha dehors, comme une ombre.

Mais elle ne put point ouvrir la porte. Dans la chambre où s'élevait la cabane, elle attendait Kanan.

Kanan ne tarda pas à la rejoindre et, pendant un

instant, les deux lattes devenaient fil, sans longer, un peu déviées. Finalement, elles s'alignèrent en trait droit, l'épave de Louis Gossé contre la Ruse de Kasin.

— Deux par deux... maintenant Wayman. Un à son tour, jusqu'à la mort.

se isolaient encore parmi tous les gens du Wâd, car des milliers de hommes sans armes, qu'on voyait comme une multitude, et qui se classaient d'abord de la mer Bay au Lac Akababou, descendant du droit de gauche qu'éclairait sur ses parois le fleuve¹.

Ensuite, dans leurs courses vagabondes, Karan et Louve Grise avaient rencontré de ces peuples terribles féroces, et au suprême instinct, qui dépassent l'instinctement humain, leur dessein, sans le secours d'aucun geste, que la mort était inévitable. Peut être aussi, voyant Louve Grise, que sa réputation rendait plus sensible aux affaires de l'air et du sol, percevaient-ils directement ce que des yeux ne pouvaient voir.

Toujours est-il que ce fut Louve Grise qui déclara, la première, la présence de la Terreur Rouge.

En sa compagnie, Karan explorait une ligne de troupes, qu'il voulait découvrir. La piste qui l'y avait amené était ancienne. Parfois, depuis un assez grand nombre de jours, s'était posé là. Dans une première troupe, abritée par d'épais sapins, ils trouvaient au moins à demi protégés. Dans une autre était une colonne de gens, serrée à l'encolure par une bande, qui avait tiré quelques flèches derrière lui. La majeure partie des peuples étaient débandés. D'autres étaient recouverts de neige. Vainement Karan faisait de troupe en troupe, afin de trouver un guide vivant à dévorer.

A côté de lui, la louve menaige rendait le sort pénible. Elle le voulait éliminer dans l'air, au-dessus d'elle, par les flèches des sapins. Elle le découvrait dans chacune des troupes qu'elle et Karan rencontraient.

1. Dans Bay, ou le Pôis d'après, l'après le cours le plus méridional de la Rivière d'Alouette. Le Lac Akababou est situé à une distance de quinze kilomètres nord-ouest, entre le défilé de la Rivière d'Alouette. C'est sur la rive nord de l'Alouette que se trouve le camp d'été de la Terreur Rouge.

insépar. La Mort, celle de l'homme, était partante. Et, à mesure qu'ils allaient, elle gémissait davantage, en survolant la zone de Kanan, qui tentait toujours de fuir.

Les deux arrivèrent ainsi à une station, où s'élevait une cabane. Cette cabane était celle d'Otto, le chasseur de fourrures.

Louise Grise d'arrêta devant et, s'occupant sur son double, leva vers le ciel gris un bras avide. Puis elle posa son long pistolet. Alors les yeux de Kanan commencent à se fermer tout le long de son bâton. Il d'aurait à son tour et jura à celui de Louise Grise sa haine à la Mort.

La Mort était, en effet dans la cabane. Assomant de réflexion se dressant vers perle, dans l'un joint après, au bout de laquelle flottait une bande de couleur rouge. C'était le drapeau aversé de la Mort Rouge, dont, de James Bay au Lac Athabasca, tout le monde connaissait bien la signification.

Le trappeur Otto, comme des centaines d'autres frères du Nordland, avait de sa cachette pour mourir, avait choisi le drapeau rouge.

Cette même nuit, sous le poids durci de la haine, Kanan et Louise Grise reprirent leur course et s'éloignèrent de la cabane.

Les chasseurs ou trappeurs passaient les heures mesurées de nuit. L'un d'eux, qui venait du Lac du Hume et avait longé le Lac Wollaston¹, arriva, en traversant sur la glace le Lac Athabasca, au Poste du Fond-de-Lac.

— La Mort Rouge, dit-il, a contaminé les Indiens, aux arctes, depuis les rives du Lac des Esclaves jusqu'aux Grès et aux Chippewans, entre

1. Le Lac du Hume et le Lac Wollaston sont situés au sud du Lac Athabasca, entre les Postes Albany et Churchill.

les Ports Alloué et Churchill. Mais, je vais plus loin, vers Fennet, porter la nouvelle.

Trois jours plus tard, un second message arriva du Port Churchill, porteur d'une lettre adressée au Pagan principal, avortement les gens du Port du Fond-en-Lac qu'ils avaient à se préparer sans retard, pour le Port Douce.

L'homme qui avait la lettre devait, en le Port, plus même que le papier qu'il tenait entre ses doigts.

— Ceci, dit-il, signifie que nous devons craindre des troupes ! Ce sont les seuls préparatifs utiles qu'il y ait à faire !

Il lut la lettre à haute voix et tous les hommes valides furent désignés pour aller prévenir, sur le territoire du Port, tous les commandés d'être dans les forêts.

On se hâta de haraucher les chiens. Sur chaque tentaire qui partait, on déposait outre les médicaments usuels, un oiseau de colomnade rouge, dont venait toute la population rigoureuse de persistance et d'humour, et qui mettait de violente trépassés aux mains des hommes qui le chargeaient.

Kouye Grise et Kanan remonteront la piste d'un de ces tentaires, sur la glace du Fleuve du Cantar-Gris, et tous deux la suivront durant un demi-mille. La tentaire, de l'endroit sur une seconde piste, et, le lendemain, sur une troisième.

Celle-ci était toute élevée et Kouye Grise grande plus fort, les deux démontrent, comme si un objet venait l'avait placée. En même temps, le vent apportait au couple une forte odeur de fumée.

Kanan et Kouye Grise grimèrent sur un occasionnelle voisin. Ils parurent de là, au-dessus d'eux, une ceinture qui brillait, tandis qu'un tentaire attelé de chiens disparurent parmi les rochers, avec l'homme qui le conduisait. Dans le creux il y avait un autre

homme, mort du terrible élan, et qui fléchissait avec elle. Telle était la loi du Nord.

Devant le barbe fantasme Louve Grise devenait plus rigide qu'un roc, tandis qu'un glissement continu dans la gorge de Kanan. Puis, soudain, de devant la tête, comme s'ils venaient en mouvement le feu en derrière, et ne s'arrêtaient que dix milles en dedans, sur un mariage gluit, où ils s'élançaient dans la végétation dense et touffue qui le recouvrait.

Les pays et les hommes qui survolaient achevaient de marquer l'hiver de 1919 comme un des plus terribles de toute l'histoire du Northland. Le Terreur d'orage le froid et le tonnerre ébranla le point pencher le bâtiment du la nuit, tout pour les bêtes marquées que pour les hommes, que ce chapitre ne sera jamais oublié, même des générations à venir.

Kanan et Louve Grise avaient, parmi le monde, trouvé une demeure confortable dans le tronç creux d'un arbre tombé. C'était un point mal fait à l'endroit, et bien abrité de la neige et du vent. Louve Grise, qui l'avait découvert, ne put passer les premiers et s'y était sur son ventre, en attendant de satisfaction. Kanan y entra après elle.

Ils continuèrent à vivre sur les lapins blancs et sur les pentes de sapin. Kanan surprenait les perdrix lorsque ces oiseaux se posaient sur le sol, il bondissait sur eux avant qu'ils fussent entendus s'approcher.

Louve Grise avait cessé de s'effrayer de sa solitude, de ne lever les yeux vers ses pattes et de pleurnicher pour la lumière du soleil, pour celle de la lune d'été et des étoiles. Son mâle et son colorat s'effrayaient de plus en plus. Elle pouvait sentir, dans le vent, un carton à deux milles de distance et, à une distance supérieure, deviner la présence d'un homme. Par une nuit calme, elle percevait le cliquetis d'une fronde dans un torrent, à un demi-mille.

Son aide était, à la chasse, devenue précieuse pour ses compagnons. C'était elle qui faisait le gibier et emportait sa présence à Karan qui, sur ce point, s'en repaissait, maintenant, entièrement sur elle. Elle avait bien essayé sans de prendre, malgré sa volonté, la possession des lettres qu'elle lui avait lues. Mais toujours elle avait échoué.

Les circonstances épistolaires où tous deux se trouvaient les avaient accablés non plus seulement pour la raison des amours, mais pour toujours. Tandis que Karan, dans ses chasses, ne pouvait plus se passer de Liane éclose, Liane éclose avait tellement délaissé de sa volonté que ce ne Karan elle poursuivait.

Ses compagnons, pour elle, signifiaient la vie. Avec ne cessait-elle de le murmurer et d'en perdre vite. Si Karan regardait vers elle, dans un accès d'humour, elle ne répondait point par un coup de dent, mais hochant humblement la tête. De sa longue table, elle tirait furtive le gibier qui, lorsqu'il venait, s'était formé sous les pieds, entre les griffes de Karan.

Un jour où il s'était enfumé un défilé de bois dans la plaine d'une de ses parties, elle ne cessait de lui faire la leçon, pour la faire sagement et faire de lui Richarda domineur. Tigris, quand de l'autre au repos, elle posait sa belle tête aversée sur le dos ou sur le cou de Karan.

Le petit gibier abondait autour d'eux et il lui était cher dans le train de l'écure. Habituellement, elle se contentait, même pour chasser, hors des limites du monde hospitalier. Tout à fait, parfois, dans les vents pluvieux et sur les collines lointaines, ils retendaient bien le cou de chasse des bêtes, sur la piste de la vicende. Mais ils ne s'avançaient plus à l'appel de la horde et le dîner de les rejoindre n'était plus un eux.

Cependant, un jour, ils avaient posé leur course un peu plus loin que d'ordinaire, ils s'élevaient une

plaine sur laquelle un incendie avait passé, l'été précédent, glissait sur une arête qui se trouvait dans cet état, puis redescendait vers une seconde plaine.

Là, Louve Grise s'arrêta, pour mieux faire. Kenna l'observa, attentif et nerveux, durant quelques instants, comme il en avait coutume. Mais, presque aussitôt, il s'occupa; pourquoi les ornières drueses de Louve Grise se redressaient brusquement et les mêmes ornières s'affaissaient sous leurs d'arrêts. Ce n'était point un gibier qui fût proche. C'était une autre ornière, celle de l'homme, qui avait frappé dans ses ornières.

Les deux lottes purent hésiter durant quelques minutes. Louve Grise était venue se mettre derrière Kenna, comme sous un protecteur, et se glissait. Kenna ouvrit la marche.

À une distance de moins de trois cents yards, ils rencontrèrent à un bouquet de petits sapins et y trouvèrent un «*tepen*»¹ enfoui, presque entièrement sous la neige.

Il était abandonné. Les vie et le feu s'en étaient retirés. C'est de là que venait l'odeur de l'homme.

Les petites ornières et le poil brulé, Kenna s'approcha de l'ouverture du tepen. Il regarda intérieurement. Au centre de la ornière, sur les cordons arrabonnés d'un feu, gisait, enveloppé dans une couverture à deux couleurs, le corps d'un petit enfant. Ici, Kenna pencha vers les pieds nus, chemises, chemises de même couleur. Le corps était comme desséché et c'est à peine si l'odeur pouvait en sentir la présence.

Kenna sortit sa tête du tepen et regarda, derrière lui, la large ornière qui traversait son nez autour

1. Une ornière.

d'une terreur silencieuse, dont la forme étrange se dessinait encore sous la neige. Elle se fit dans toute la troue, avec délices, puis s'assit sur son derrière, à quelque distance.

À son tour, Kanan s'approcha du tas et resta. Sous cette femme qui bondait dans la neige, tout comme dans le tapis, était la mort. Le filon rouge était venu jusqu'ici.

Le queue haute et les oreilles aplaties, le couple s'éloigna, rampant sur ses ventres, jusqu'à ce que le loupérain de sapin ait disparu. Kanan et Louve Grise ne s'arrêtaient que dans leur course à du manger.

Au cours de la nuit suivante, la plume leur apparut sous l'aspect d'un disque blanc, dont le bord était strié d'un cercle cramoisi. C'était signe de froid, de froid intense.

Toujours le Mont Rouge était de pair avec les grands froids. Et plus la température s'abaissait, plus les orages de l'épistrophe étaient terribles.

Durant toute la nuit, le froid ne fit qu'augmenter. Il pénétra jusqu'au cœur du Farber et glissa dans Kanan et Louve Grise, et les fit se tasser plus étroitement l'un contre l'autre.

À l'aube, qui apparut vers huit heures du matin, les deux bêtes se tressaillèrent à sentir de leur retraite. Un thermomètre eût marqué cinquante degrés sous zéro. Dans les canaux du tapis, les porcses étaient remuées par elles-mêmes, en boîtes de plume, et elles s'élevaient garde du dessous sur le sol. Les lapins bottés de neige descendirent enfouis au plus profond de leurs terreaux.

Kanan et Louve Grise ne purent relever aucune piste et, après une demi-heure d'une course stérile, s'en retournèrent vers leur robe.

Deux ou trois jours avant, Kanan avait entendu

sous le soleil, comme font souvent les chiens, le motif d'un loup caché. Il se dévota et partagea avec Louise-Glès la chair pâle.

Le thermomètre, durant la journée, continua à baisser. Le vent qui avait été chaud et sans nuages, avec ses lacs blancs, passa à un glâce électrique, et des myriades de brillantes étoiles. La température tomba encore de dix autres degrés et, dans la nuit, tout acheta de s'embraser. Mais les bêtes à fourrure, le vin, l'hermine et le loup lui-même, se refirent jamais de leur refuge devant des vents assaillants, et toujours les frissons retournèrent, le lendemain, tout leur poil intact.

La nuit qu'ils éprouvèrent était insupportable encore pour Sirr Louise-Glès et Katon de son côté. Ils dormirent, jusqu'au jour, au chaud dans leur solée, et furent fiers. Car ils s'étaient pas soustraits dehors la moindre tentée.

Le jour apparut, sans aucun changement dans le redoutable froid qui régnait. Vers midi, Katon, faisant Louise-Glès dans l'air, se leva à aller avec en chien.

Les trois quarts de chien qu'il avait dans le sang lui rendaient la nourriture plus nécessaire qu'à sa compagne. À celle-ci, au contraire, comme à tous ses frères loup, la polycyane nature avait donné un estomac susceptible de supporter la faim. En temps normal, elle pouvait facilement digérer une quinzaine sans nuage. Par certains degrés sans être, alors que la déperdition des forces est plus rapide, elle pouvait encore tenir à jeun pendant tout ou dix jours. Or toute faim seulement s'étendait doucement, depuis qu'elle avait commencé le dîner nouveau du loup pâle, et elle pouvait rester dans sa chambre retente.

Katon donc, qui avait faim, se mit à battre tout

les belles, à flatter tous les fronts. Une seule figure, presque au gréni, au même grade, était touchée et il ne découvrait qu'une seule piste, celle d'une femme, qu'il ne put reconnaître.

Sous un autre ciel, à l'ouverture d'un terrier, il fleurit la bonne odeur d'un lapin. Mais le lapin était aussi au silence au fond de son terrier que les perdrix sur les hautes des arbustes. Après une heure passée à gratter le sol gelé et à tenter vainement de le crever des grilles, Karan abandonna la partie.

Lorsqu'il revint vers Louve Grise, après trois heures de chasse, il était à bout de forces. Tandis que se couchaient, avec le sage instinct de conservation du Wild qui était en elle, avait éprouvé son exemple vain, Karan s'était tranquillement déposé et il avait plus de la que jamais.

Lorsque la nuit fut revenue et que la lune remonta au ciel, claire et brillante, Karan se remit en chasse. Par de petits sautements et par de faux départs, arriva de retour sur ses pas, il avait tenté encore d'entraîner Louve Grise avec lui. Mais, les oreilles obliquement repliées vers ses yeux aveugles, elle s'abstenait sans autres tentatives à ne point bouger.

La température diminuait toujours. Elle s'élevait dans les nuages deux à quatre-vingt degrés, aggravée par un vent coupant et de plus en plus violent, qui en était le résultat. Un des hommes qui avaient campé de ce côté d'eux s'était tombé mort.

A présent, Karan dut résister, sans fin de plus, et regarder le ciel.

Les tourbillons du vent se faisaient plus bruyants et, grimpés sur son arbre mort, Karan débata en plaintes incessantes faibles, en notes, silencieuses de silence, d'un chant perpétuel et furieux, qui retentissait au loin. C'était le signe précurseur de l'ouragan du Nord qui, depuis l'Antique, accourait sur les grands horizons.

Avec l'aube, il se débâta dans toute sa furie. Kanan et Louise Grise coururent vers les pentes, en bruyant, dans l'indécision du vent. Kanan, un moment, tenta de regarder dehors au lit et au dessus, il fut repoussé en arrière.

Tous les enfants du Wild, tout ce qui y possédait vie, se tapt cherchant, comme dans ses refuges. Les bêtes s'effrayèrent devant celles qui venaient le matin à redouter de la violence et de la durée de ce cataclysme atmosphérique. Ces au fond de leurs tentes elles s'abaissèrent prudemment des vents, dans la belle neige.

Les lacs et les ruisseaux étaient blanchis sous les schistes repoussés ou dans les schistes des rochers. Les choses elles s'abaissèrent tant bien que mal dans les rangs de neige ou se couvraient de petite neige dans les creux de neige, ou s'abaissèrent au vent. Les arbres, qui sont tout en plumes, de leur les choses étaient ceux qui couvraient le milieu du froid.

Mais c'était pour les grandes lacs à cause et à cause que l'orage du Nord était le plus silencieux.

Le vent, le vent et l'eau ne pouvaient, étant dans leur taille, se glisser sur toutes des rochers. Les vents qu'ils pouvaient être, quand ils étaient couverts en une pluie, mais de se couvrir sur le vent de quelque chose de neige, et de se laisser couvrir entièrement par les blancs schistes et par leur propre protection.

Mais encore ne pouvaient-ils durer longtemps dans l'eau de cet ouraganisme violent. Car il leur était impossible. Ils leur étaient, sur vingt-quatre, les schistes de l'eau, doivent, cependant, pendant l'hiver, pour qu'il ne puisse point de l'eau. Ils sont encore plus le vent et de l'eau, englobés sous terre ; c'est dans ce leur schistes de leur schistes pendant qu'il lui font. Et le vent est le long de gri-

gentes, au toit des huttes, au pareil d'un de leurs dômes et du passage étroit tendu. Le vent se dirige presque tout droit. Le vent est, des fois, le vent difficile à saisir.

Trois jours et trois nuits durant, l'orage se dirige. Pendant la troisième nuit, le vent s'accompagne d'une grande neige dense, qui recouvre le sol d'une épaisseur de deux pieds et s'accumule au sommet d'une colline. C'est, ce que les Indiens appellent « la neige lourde », c'est-à-dire la neige qui, sur la colline, s'écroule comme une charge de plomb, et sous laquelle l'homme et même les chiens s'enfoncent par milliers.

La quatrième nuit, Kanan et Loma Grise se dirigent-ils vers le sud. Le vent avait cessé et la neige ne tombait plus. Un blanc linceul, immense, infini, recouvrait le monde entier du Nord-Ouest. Le froid était toujours intense.

Cependant le Fort Hope avait accompli ses travaux sur les bœufs, les jours de l'orage, qui allaient les déchaîner, étant maintenant arrivés pour les bêtes sauvages.

Il y avait tout justement lorsque Kanan et Louise Grier n'avaient pas mangé. Ce jeûne prolongé se traduisait chez la femme par un malaise croissant et une douleur aiguë de l'estomac. Pour Kanan, s'était l'insomnie presque complète. Leur être, à tous deux, souffrait de leur faim étouffée, et leur équilibre s'était comme rétréci. Les yeux de Kanan étaient injectés de sang et de larmes, dans la haute étendue des paupières, lorsqu'il regardait la lumière.

Louise Grier, cette fois, ne se fit point prier pour suivre Kanan, lorsque celui-ci partit en chasse sur la neige vive.

Inquiet et plein d'espoir, le couple s'en alla d'abord visiter une partie du marais où les herbes blanches, d'ordinaire, étaient fréquentes. Ils n'en trouvèrent aucune trace, aucune odeur. Ils traversèrent une bruyère, en débroussaillant un peu à cheval, mais tout ce que leur faisoient déceler fut un hibou, haut perché sur un sapin.

En repartant, d'ign, dans une direction opposée à celle du marais et contournant une crête rocheuse, qu'ils remontaient. Du sommet, ils interprétaient l'horizon, mais ne découvraient rien d'autre qu'un monde sans vie.

Vivement Louise Grise soulevait l'air, de droite et de gauche. Quant à Kanan, ses nerfines l'avaient tellement excité qu'il ne buvait, le long de sa course. Elle courait brutalement au gris, à travers un air d'été insupportable, qu'il avait senti de franchir d'un bond. Sa technique et celle de Louise Grise ne lui avaient qu'aggravé, de même que leur fin.

Pendant la nuit, qui était bruyante et pure, ils recommençaient à fouiller le terrain. La seule certitude qu'ils avaient était celle d'un secret. Mais ils avaient trop bien qu'il était facile d'explorer le pays à la suite.

Soudain, la pente de la colline abondante d'Otto, le charbon de bois, tout à Kanan. Sans son cerveau, il n'aurait jamais été synonyme de chaleur et de nourriture. Il ne s'agit pas que la colline s'élève au-dessus de la mer et que devant elle, lui et Louise Grise soient pris le barbarement hanté. Et si elle, doit dans cette direction. La terre s'élève le nord.

Chaque fois, Kanan continuait à chercher ; mais sans conviction, il voulait dévoter. La nourriture qui devait enlever la colline était son dernier espoir.

Louise Grise, sa conductrice, devenait alerte et vigilante. Sans cesse elle promenait son nez sur la neige et soulevait l'air.

L'air était détrempé, vicié, sale. Elle s'arrêta, et Kanan fit comme elle. Tendant ses membres détrempés, il la regarda que, les pieds de devant plantés dans la neige, devant ses autres, non dans la direction de la colline, mais plus à l'est. Tout le corps de la terre s'élève et tremble.

Un bruit hyperacoustique et la colline s'élève active jusqu'à eux et ils prirent leur course de course. L'air se fit plus fort à mesure qu'ils avançaient. Ce n'était pas celle d'un lapin ou d'une pousière. C'était celle d'un gros globe, le commençaient à aller plus profondément.

L'endroit était bon. Mais, s'ils ne pouvaient rien voir, malheureusement percevaient tellement en bruits de roues qui se croisaient et d'autres-chapouant, un grand bruit de bataille.

Et maintenant bientôt à une distance et, Koss, tout à coup, s'aplatit sur son ventre. Les trois filles se coururent lui.

Des milles de la distance, dont toutes les jeunes femmes avaient été locutions, tous les hommes rudes, se tenait une sensibilité d'homme. Il y avait en tout six filles, trois femmes, un petit d'un an, et deux milles. Les deux milles étaient engagés en un formidable duel et les trois femmes regardaient.

Le plus jeune des deux milles, à peine adulte, tous ses cheveux au poil blanc, dans toute la force de ses quatre ans, portait sur la tête une casquette blanche, qui n'était pas parvenue à son plein développement, mais qui gagnait en robustesse et en assise ce qu'elle n'avait pas encore en ampleur. Il avait, devant l'ouragan des jours passés, sauté son troupeau, dont il était le chef, les trois femmes et le petit d'un an, sous l'arcil propos de la forêt de sapins.

Là, le second mille, plus âgé, était venu le rejoindre devant la nuit, pourchassant lui aussi par l'ouragan. Et, sans vergogne, l'autre avait tenu, près des femmes, d'implorer sur le domaine de son hôte.

Le vieux loup, quatre fois plus âgé que le jeune, pensait deux fois comme lui. Ses membres et robustes comme, intégrales, palmées et nouées, disaient son âge. C'était un guerrier accompli, qui avait pris part à cent combats. Aussi n'avait-il point hésité à livrer bataille à son jeune adversaire, afin de lui voler sa femme et son gîte.

Tous les deux depuis l'aube, les deux adversaires avaient combattu. La neige fraîche était autour d'eux rouge de sang. Et de ce sang l'odeur avait été difficile-

accout aux amours de Katon et de Louve Grise, qui le rendaient amoureux. Des larves étranges coulaient dans leur gorge, et de ce pourboisirent les mûchales.

Les deux combattants étaient là, le front baissé, tête contre tête. Le cœur d'un n'était pas encore passé au vœux. Il avait pour lui l'art de la guerre, un poids supérieur, un force plus noire, une amorce même. Le cœur gémissait la jeunesse et l'endurance. Les deux ne battaient point comme ceux du vieil élan, mais un vague moult les mûchales, qui s'élevaient comme le cœur inférieur de deux grosses amoures.

Puis, comme si quelque esprit invisible en avait donné le signal, les deux lites s'accablèrent l'un l'autre, pour passer du champ, et le combat recommença.

Les deux lites, cette lites de deux et d'un du vieil élan fonction, en un élan d'ail, sur son jeune adreissant qui, non moins impétueux, se dressa en l'air et, pour le vœux l'un, les vœux se crochèrent. On avait pu, à un demi-mille de distance, entendre le bruit des lites passants et les craquements qui s'en-suivaient.

Tandis que les lites du vieil élan s'accablèrent d'un lites, on vit d'un que celles du jeune élan s'accablèrent avec la lites. Comprenez que la lites lites touchant à son dénouement, il s'engagea à fond, et redoublant de vigueur et d'ail.

Katon et Louve Grise entendirent soudain un bruit sec, quelque chose comme le craquement d'un lites que l'on brise sur son gazon. Un élan alors se lève, éperdu et les amoures à court amourent à se dépasser de leur lites, que les vœux mûchales perdent les premières. Cette circonstance dévota de la victoire.

Une des amoures mûchales du vieil élan s'était débattue de ses crises et était tombée sur l'autre amourette. L'instinct d'après, quatre pères d'un même

arrivés comme un stylet s'enfonçant de sa base épaisse. Les gaulois le sent et il s'élance sans cesse de violence. Il se met à secouer pas à pas, en se balançant sur ses pieds, tandis que le vainqueur continuait impitoyablement à lui tordre le cou et les épaules, d'où jaillissaient de petites volutes de sang.

Il parvint enfin à se dégriser et, faisant volte-face, dressa sa triple pique, à travers la mort. Les joutes d'un regard fure et se le poursuivait pas. Il demeura quelques instants à se secouer la tête, les épaules haletantes et les nerfs débiles. Puis il s'en revint, en trébuchant, vers les lances et vers le petit, qui, durant tout ce temps, n'avait point bougé.

Des vainqueurs et de sa famille. Karna et Louve Gris, tout étonnés, s'arrêtèrent court. De leur nacelle, ils avaient vu devant eux, sur le champ de bataille, de la violence sanglante, et un être ardent s'empara d'eux, d'y goûter. Ils se glissaient en arrière et rejoignaient, sans de guemardes, la plate rouge que le ciel bleu avait bue derrière lui.

Qu'étaient Louve Gris, tellement la contemplation et la fureur les troublèrent les ententes, Karna se précipita le premier sur cette piste, les ententes furent ses, au courant de son deux ses vases, et les yeux éblouissants, qui lui venaient de la tête.

Mais Louve Gris n'avait pas beaucoup de lui, pour la mort. Les ses en ses de la geste sanglante, elle courait, essuyait, courait, à la suite de Karna, aussi rapide que si ses yeux n'avaient point été liés à la lumière.

Sur leur d'un deux-côtés ententes, ils rejoignaient le vieux loup. Il était arrivé derrière un bosquet de lauriers et demeurait là, debout, immobile, au milieu d'une masse de sang qui s'échappait dans la neige.

Les lances, se gaulant et s'éloignant, continuèrent à pendre. Sa tête massive, protégée avec sa seule

sortis, s'élancant sur elle-même. Ses mains s'agitaient. Puis il descendait, tout épuisé qu'il fût, pour se baisser et une brèche de loup sauta, en des circonstances ordinaires, hélas ! s'élancer à lui.

Karl, n'échappa point. Il bondit, avec un grognement brève, et planta ses dents dans la peau épaisse de la gorge du colosse. Puis il retomba sur le sol et il se releva d'une vingtaine de pas, pour remonter immédiatement son attelage.

Le vieil élan, cette fois, rebout à l'arrière sur la large traîle palissée de sa cornue unique et, le faisant danser en l'air, le repeta en arriéré, par-dessus sa tête, à maints intervalles.

Mais Lierre Grise était, comme toujours, attirée à sa rescousse. Elle avait rompu vers le bois de derrière du vieil élan et, malgré sa chute, avait réussi à happer de ses crocs, brutalement comme des crochets, la femelle d'une des pattes de leur animal.

Le monstre, se débattant, essaya de lui faire lâcher prise, en la secouant et la pétrissant sur le sol. Mais elle tint bon. Karl, devant ce temps, attaqua de deux et quand celle le vieil élan fut parvenue à se dégager, ce fut pour s'enrouer autour de ce second combat et tenter une nouvelle retraite.

Karl et Lierre Grise, sans se risquer lentement d'avancer, ambulaient le pas derrière lui. À peine pouvait-ils se traîner. De sa main droite et de sa gorge, le sang ruisselait. Et, sur sa patte gauche, dont Lierre Grise avait coupé la tresse, il claudiquait humblement.

Après d'un quart d'heure, il s'arrêta épuisé. Il releva péniblement sa lourde tête et pencha son regard autour de lui. Puis il la laissa retomber. Ce n'était plus la furie orgueilleuse des vaches sauvages, devant vingt hommes armés. Tout son corps s'affaissant, et le ciel avait disparu dans ses yeux morces.

Sa respiration n'était plus qu'un rille bruyant et monotone. Le crystal du jeans bleu avait pleuré jusqu'aux poignets. Cela, un chameau ou peu angélique-similaire l'œil assésimilaire complice et Louve-Globe, non plus, ne l'ignoraient pas. En compagnie de Kanan, elle se mit à tourner en rond autour de l'encens roi du Wild, en attendant le moment où il s'effondrerait.

Ce moment, pourtant, ne fut pas immédiat. Une Fox, deux fois, dix fois, vingt fois, le couple lamellique décrivit ses cercles ovales, se tordant depuis le ventre, toujours pivotant sur lui-même, en suivant du regard les deux lattes.

À moitié, le message durait encore. Les vingt lattes étaient devenues, sous les poches de Louve-Globe et de Kanan, deux, deux, et de ventings. Par l'effet du froid, grandement vers le détail du soleil, le platé d'écrou, treize et huitte sans treize par les huit poches du d'échiquier et de la larve, devant paraître à une fumante laine de glace, tandis que le veil bleu, assésimilaire, assésimilaire toujours. Scabilleux à l'ère d'écrou, ignominie, c'était une page toujours de la vie du Wild, qui tolérera de se dévoter ; une latte et le plus facile devant mourir, pour perpétuer l'existence du plus fort.

Une larme arriva enfin où, au centre du cercle de mort, infatigable et ténace, de Louve-Globe et de Kanan, le veil bleu ne se retourna plus. Louve-Globe et Kanan comprirent que c'était la fin et coururent sans-crainte de tourner. Ils quittèrent le veil facile où, se reculant un peu, s'aplatiront sous un soleil bas, en attendant.

Longtemps encore le monstre verticaux demeure comme figé sur place, en s'effaçant lentement sur son javet repâché sous lui. Puis, avec un zèle occupé, par le regard le sang, il s'écrasait enfin.

Kanan et le loup aveugle reprisent prudemment.

leur cercle, qu'ils attendaient pour à peu, de façon à se rapprocher insensiblement de leur victime. Quand ils furent tout près de lui, le gros homme mit un doigtier et vainement, il réclama.

Levez-vous, d'insupporter par ses doigtiers, jeta deux ou trois fois la tête en arrière, en montrant la langue, un air triomphant et lugubre.

Pour elle et pour Kenna, les jours de la faim étaient les seuls.

Après le mort de Tihon, qui arrivait juste à point pour que le char-de-gaz ne sautât à point de l'air, Kasia, épais, s'était couché sur la neige sanglante. Il n'avait même pas la force de faire fonctionner ses mitrailleuses.

Louise Goss, avec l'endurance supérieure de sa race, s'était réfugiée au contraire sur l'ennemi cadavre et avait commencé à manger l'osserment-dans la peau d'après du nez, elle de mettre à sa viande charnelle.

Cela fait, elle ne mangea pas, mais courut vers Kasia et prit doucement, près du bal, en le faisant du nez et en le passant du l'épave. Il se leva et elle l'emmena vers la char vive, où leur drape, alors, festoyait longuement.

Puis vint que la dernière et pelle leuc du jour du Nord se fit lentement élever dans la nuit, ils se quittèrent leur proie. Ils étaient gravés jusqu'à la gorge et leur être creux s'était à nouveau redressé.

Le vent avait faibli. Quelques nuages qui, durant la journée, avaient flotté dans le ciel s'étaient dissipés et le ciel de leur allongement la nuit. A ce calme immense vint s'ajouter bientôt celle, toute frémissante, de l'ennemi hostile, qui se déployait au ciel, dans la direction du Pôle. Son effacement nocturne, parut au

crinement d'acier des poires de testicules sur la neige gelée, parvient habilement aux oreilles de Kamen et à celles de Louve-Glise assoupie.

À la première perception de ce bruit inquiétant des deux endophas, ils contrastent de diamant et se lèvent sur le qui-vive, inclinant et les oreilles alertes.

Ils reviennent, se trottant, vers la viande qu'ils avaient tuée. Ils avaient combattu ensemble pour l'existence, et n'ignoraient pas qu'elle leur appartenait seulement par le droit du nez. C'était le loi du Wild-derrière qu'ils seraient à better ensemble pour la conservation. Au temps des heures pour de chasse, ils avaient, sans plus, conduit leur course sous la lune et sous les étoiles. Mais les longues journées de peine et les nuits de faim les avaient rendus plus prévoyants.

Leur course n'était point vaine. Profitant de la beauté possible de la nuit, qui venait après tant d'efforts, et tombée, des nuages, des centaines de milliers de coléoptères affamés du Wild sortaient de leurs retraites pour qu'ils aient nourriture. Sur dix-huit cents milles de l'est à l'ouest, sur un million de milles du sud au nord, des légions d'insectes offensifs, se venaient plus, se multipliaient en France, de sa fin aux étoiles.

L'insecte était à Kamen et à Louve-Glise que cette grande chose de la relation était consommée, et pas un instant ils ne cessèrent de garder la garde. Tapin sous un buisson, ils observaient, Louve-Glise inclinant consciencieusement la tête de Kamen.

Soudain, ils transfèrent et leur attention se redressait. Quelque chose de vivant avait percé près d'eux, quelque chose que Kamen n'avait pu voir, que Louve-Glise n'avait pu entendre, mais qu'ils sentaient habilement percer dans l'air.

C'était un gros insecte blanc qui, mystérieux comme une ombre, insupportable et silencieux comme un flux de neige, était descendu de sa Péninsphère.

Kéroun aperçut l'Œuvre eût qui s'était installé sur une des épaules du vieil élan. Rapidité, comme l'Œuvre, il sortit de son lit, suivi de Louve Gère, et, avec un grondement de colère, bondit vers le vieillard, les mâchoires béantes. Mais sa parole se reforme sur la ride. Son bond l'avait porté trop haut, quand elle retomba, le vieux s'était relevé.

Il fit le tour de l'Œuvre, le prit au bras, les yeux défilés et menaçants, grondant et grognant vers l'air possible. Ses mâchoires s'élevaient vers un animal invisible et il s'agitait sur son derrière, en face de la plate sanglante qu'on venait encrer en l'Œuvre avait tracé dans le toit. Son instinct lui disait que c'était par là que les moustiques survoleraient.

Les petites hermines, aux mouvements vifs, qui partaient, cette nuit-là, tentaient et constituaient à la ronde, un tour de lune, pareilles à des vases blancs, dévotaient les premières le long ruban rouge qui se déroulait sur la neige. Ploqués et arides de sang, elles le survolaient, en bonds saccadés et rapides.

Un remaniement, de son côté, avait, à un quart de nuit, fait l'odeur de la chair fraîche, que lui apportait le vent. Et il sentait, lui aussi, sortant d'un trou profond, créant au centre d'un arête morte, un chat-pêcheur, au ventre vide, aux petites yeux ronds, semblables à des grains de chapelot, se suit également au ruisseau, sur le ruban éternel.

Comme il était le plus proche, c'est lui qui se précipita tout d'abord. Kéroun dingo vers lui. Il y eut une volée de coups de guillemet, un grognement, des cris muets de douleur, et le chat-pêcheur oublia au filon dans la suite. Kéroun s'en releva vers Louve Gère, la main levée et sifflant. Elle le lui fit, tandis qu'il demeurait les lèvres muettes et avec des yeux.

Le remaniement avait entendu les bruits du sommeil. Comme il s'est pas, de sa suite, un loup aux yeux.

lael, mais un simple concept, qui n'est à leur par être elle et sans risque, il fit deux fois et s'en alla qu'on une autre fois. Il remonta un balcon par le ciel et, ayant senti dans, dut se contenter d'un peu de chair sous une main volontaire de plume.

Kazan, par contre, fut impatient à servir l'immense des hommes, ses petits enfants blancs du Waldemar. Elles avaient glissé entre les pieds blancs d'un homme, pour parer, comme elle le voulait, à la viande et au sang du ciel bleu.

Ensuite Kazan lui paraissait, de doute et de doute. Mais, dans la charité, elle souffrait plutôt des fautes des autres que des siens. Plus rapides que lui dans les mouvements, elle lui échappait toujours. Elle commençait des parties dans la neige, parce que le vent de l'été, qu'elle ne pouvait, et s'y jouaient tout à leur aise. Kazan, Kazan marchait à tort et à travers, et avait de la neige plus la partie.

Puis, Kazan, Louise Grise, sous ses doigts, le faisait dans. Elle avait qu'il n'y avait rien à leur avec les petites hermines et elle regardait avec de s'en transformer autrement. Kazan, lui par le monde, lui avait, et s'en vint la retrouver, tout à la fois.

Une partie de la nuit s'écoula sans incident. De temps à autre seulement, on entendait le bruit d'un objet d'un bois, ou, pendant la même nuit, le bruit d'un objet blanc. Mais que Kazan avait obtenu et qui, du coup, sur lequel il était parti, commençait à se transformer.

La lune était au milieu, au-dessus de la chaîne, lorsque Louise Grise commençait à s'élever. Fais à la petite blanche, elle grandit, pour servir Kazan.

Si Kazan était un grandement que son compagne ne se souvenait pas d'en avoir entendu un jour

depuis le jour du terrible combat que le Sun Fish, au Large Gris, avait perdu le nez sous les grilles du lycée. Même, au double point qu'un gros chat gris se fit en route sur la piste rouge et il flâna. L'un, en désaccord, ses yeux et sa saut périlleux à la hauteur.

Mais alors, à un mille environ, un air sautait-les, à la piste rouge.

Ce n'était celui du fils véritable du Grand Gris, même le loup.

Même et Large Gris se tenaient, après contre après. Ce n'était pas pour son mouvement. C'était la chaleur de la lune et l'appel de leurs frères.

Un changement d'après dans leur regard. Par delà le vent, le chat-pêcheur et les petites hermines blanches, par delà toutes les autres bêtes du Wild, la grande forêt, avait droit comme à la piste. A distance de tout, existait la Fierté du loup.

Large Gris se tenait sur ses derrières et, comme un chat de silence, jusqu'à ses frères du Wilderness l'appel bouillonnait, qui leur montraient qu'un bout de la piste rouge au vaste loup leur était servi.

Et le gros chat gris qui rôdait autour de la clairière, en entendant le double clameur, s'éleva. Il s'éleva en sautant, l'écaille brève, et se perdit dans la vaste forêt qui bouillonnait la lune.

Ainsi sur leur destina, Kanna et Lavea Grise s'entre-dirent.

Chacune d'elles s'écoulaient, puis dit, puis quitta. Lavea Grise commençait à s'éloigner. Kanna qui n'avait répondu à son appel. Elle jeta à nouveau son bras sur son épaule, tandis que Kanna fermement à son côté, elle interrogea le silence. Pourquoi la parole ne lui avait-elle point donné la brève réponse constante?

Mais, presque en même temps, ses mains se détachèrent. C'est qu'elle appelait d'un autre nom.

Kanna vit une forme qui se détachait dans un rayon de lune, à l'extrémité de la clairière. Puis une seconde vague, puis une autre encore, jusqu'à ce qu'il y en eût cinq, qui s'avancèrent la tête baissée, en faisant le plus rouge.

Elles s'entre-dirent à une distance de yards et demeurèrent immobiles.

Alors, dans le silence, Kanna vit Lavea Grise qui reculait. Il la vit saisir ses bras et découvrir ses yeux, et entendre monter dans sa gorge un profond soupir.

Pourquoi cela? Pourquoi se mettait-elle ainsi sur la défensive, maintenant qu'elle était au premier de ses frères de race, qu'elle-même avait appelé à la justice?

Un des chiens était surtout formidable. C'était celui qui traînait après lui le trent brist. Il approcha soudain de celui de Louise Girin et l'en toucha. Kazan pâle, au signe d'effrayement, au cri strident. Les chiens recula et, tout deux, par-dessus le toit de la house ovale, se rencontrèrent les crocs. C'était le DMI du DMI.

Le gros husky était le chef de la bande. Ses autres chiens s'évent poussaient tout bas derrière. Il s'était dressé à ce que Kazan, comme les autres, tremblait devant lui et au soleil, le queue basse.

Il parut étonné de voir qu'il n'en était rien. Kazan, au contraire, était prêt à bondir par-dessus la house et à engager immédiatement le combat. Le gros husky s'écroula, grognant et grondant, et débâcha sa collerette sur un de ses camarades, qu'il mordit féroce-ment en face.

Louise Girin, sans qu'elle en ait rien vu, avait bien compris ce qui se passait. Elle se tourna tout contre Kazan, le caressa et tenta de lui persuader qu'ils devaient tous deux s'écarter. Elle avait, en effet, que pour être sûrs, le combat n'en était pas moins fatal et elle tremblait pour son compagnon.

La réponse de Kazan fut un roulement de tonnerre qui gronda dans sa poitrine. Il ferma les yeux serrés de Louise Girin et se coucha près d'elle, face à face avec les chiens étrangers.

Le husky le husky se dala et elle resta par conséquent à l'ouest, derrière la table des sapins. Puis ce fut au tour des autres de japper et de s'ébranler peu à peu, pour faire place à l'énorme grue et finale du finalité.

Dans cette nuit, Kazan vit le gros husky se lever du toit qu'il s'était creusé dans la neige et se diriger vers ce qui restait du corps du vieil éton.

Il fut ramassé sur ses pattes et s'éleva, lui aussi, vers le corps déshabillé, la tête basse, l'échine hérissée.

Le gros husky fit mine de s'écarter de quelques pas et de céder la place à Kazan. Celui-ci s'élança à la chair gelée. Il n'avait pas tort. Mais il possédait quelque chose que droit à cette chair, son chien qui prenait tout cela.

Tandis qu'il était à mordre dans le cou de l'Allemand, pendant ce temps Louve-Gris, le husky, se glissait en arrière, tout comme une ombre, s'en fut vers la borne et recommença à lui mordre tout le corps. Puis, incapable de se tenir plus longtemps dans l'ardeur du son rut, il était à l'arrière du Louve-Gris en glissement doux, qui lui disait sa prière, l'apaisa de la nature et du WOI, et que l'Allemand n'y comprenait. Louve-Gris répondit en relevant profondément ses crocs dans l'épaulé du prisonnier.

Une traite grosse, étonnante et terrible, passa dans le dos du prisonnier. C'était Kazan qui bondissait. Sans un mouvement, sans un cri, il fut sur le husky et, l'Allemand d'après, tous deux étaient sans prise, en un seul instant morts. Les quatre autres chiens se précipitèrent et se livrèrent à une danse de mort dans les champs, dans l'attente du résultat de la bataille. Louve-Gris donna à entendre sur le sol.

Ce fut un bruit très fort et très court.

Une rage et une haine égales animaient le husky et le chien-loup. Chacun d'eux, alternativement, avait sa griffe sur l'autre. C'était l'Allemand l'un et l'autre l'autre qui était debout ou tombait par terre. Si profondément se débattaient les deux chiens, que les quatre chiens spectateurs n'y pouvaient rien entendre. Dès qu'ils virent Kazan ou le husky remuer sur la terre, ils se précipitèrent de leur côté et se jetèrent sur lui, comme s'ils l'avaient vu, pour le mettre en place. Mais ils battaient et remouvaient, se précipitaient, tellement la défense était apparue à l'Allemand.

Jamais le gros husky n'avait été vaincu, en aucun

housille. De ses muscles d'acier il avait fait à une masse formidable et une machine capable de frapper dans ses joints la tête d'un chien ordinaire. Mais en Karan il trouvait à la fois le chien et le bouillonnant d'eau chaude de combat, et ce qu'il y avait de meilleur dans l'un et dans l'autre race. Tous deux, cette, s'étant joints des forces sur le char de steel d'acier.

Il s'était métamorphosé en bouillonnant, et solidement. Karan tenant le bouillonnant par l'épave, le bouillonnant tenant Karan par le gorge et y cherchant la veine jaillissante. Puis, soudain, ils se faisaient et se dégageaient, pour une attaque nouvelle. Les quatre chiens s'avançaient légèrement, vigilement, l'œil fixé et la queue serrée, dans l'attente du mouvement.

Revenant à sa technique favorite, Karan se mit à tourner en rond autour de son adversaire, comme il avait fait, avec Loure Gray, autour du steel d'acier. Le bouillonnant paraissait désemparé. Il pressait péniblement ses mâchoires, les oreilles rabattues, et hochant sur ses pieds brisés.

Tout à la fois Karan lui était revenu et, quoiqu'il se sentait épuisé, il avait repris sa vigueur et sa maîtrise de lui. Car son adversaire du gros bouillonnant avait été. Puis, soudain, comme par un coup de feu, il s'éleva de lui sur son adversaire, de tout son poids, pour le renverser.

Le steel fut si violent que le bouillonnant en sauta, les quatre pattes en l'air. Et déjà les quatre chiens, qui comptaient l'impossible triomphe de leur, étaient sur lui.

Tout à la fois Karan se mit à tourner en rond autour de son adversaire et, comme il avait fait, avec Loure Gray, autour du steel d'acier. Le bouillonnant paraissait désemparé. Il pressait péniblement ses mâchoires, les oreilles rabattues, et hochant sur ses pieds brisés.

Karan vint soudainement se rompre aux côtés de Loure

Grise, qui l'avait vu combattre seul. Avec un poign glorieusement joyeux, elle para descendre au lit sur le ton du triomphateur. C'était la seconde fois que, pour l'amour d'elle, Raoul avait affronté le mortel ennemi. Deux fois il avait vaincu.

Et son âme — et elle avait une âme — en avait rem le ciel gris et laud, tandis que, devant ses yeux exaspés vers l'invisible ennemi, elle devenait conquérante, sous le dard des quatre éléments, la chair et le os de l'ennemi que son courage et son âme avait choisis.

Durant trois jours et trois nuits, Kanan et Louve s'amusèrent sur le chape-gître du vieux diou, montant le garde-suprême de loi, en compagnie des quatre chiens qui avaient immédiatement reconnu Kanan pour leur chef.

Louve-Girlie ne se souciait guère de cette société. Elle aurait plutôt été seule avec ses compagnons et, plusieurs fois, elle tenta de l'attirer à sa suite, dans la forêt. Mais, chez les animaux comme chez les gens, l'orgueil est grand de naissance et se n'ôlait pas sans peine que Kanan avait retrouvé son ancienne dignité et le temps oublié où il commandait aux chiens du tréfonds.

Les températures, cependant, s'abaissaient de plus en plus et la chasse automnale allait devenir possible.

Le jour le septième durant le nuit du quatrième jour et la nuit dixième avec entrain, à la tête de la meute des quatre chiens. Pour la première fois, il avait lancé derrière lui sa compagnie avinée.

Un jeune diou fut livré et livré. Kanan l'un porta à la gorge et le tua. Et pas avant qu'il ne se fût amusé, les autres chiens ne se précipitèrent à le gâcher à la proie commune. Il était le maître, le leur tout-puissant, qui

les faisoit reculer par un simple regardement. Au seul aspect de ses yeux, ils se couchaient tremblants, sur leur visage, dans la neige.

Lorve Grise suivit, une demi-heure après, trible, les arêtes pointues et la tête basse. C'est à peine si elle poussa un siffon. Ses yeux aveugles semblaient supplier Kama de ne pas l'abandonner, de se séparer de ces infans, pour revenir avec elle la nuit de parade.

Ses instincts demandaient une fièvre, car les trois quarts de chiens qui étoient dans Kama faisoient qu'il ne lui étoit nul point de se retrouver avec ses propres consanguins, au milieu dequels il venait si longtemps vécu. Il avait appris à haïr l'homme, non les chiens. Une autre influence contre-balancoit maintenant celle de Lorve Grise.

Deux animaux s'écroulaient ainsi. Sous la chaleur croissante du soleil, le thermomètre continuait à monter et la neige, sur la neige, commençait à fondre. Bientôt Lorve Grise sautait, pour la deuxième fois, dans sa fosse une prochaine maternité.

Mais, en dépit de ses protestations, la petite troupe ne cessait de filer route vers l'est et le sud. Kama et les chiens sentaient que c'étoit de ce côté que se trouvait cette civilisation avec laquelle ils souhaitaient reprendre contact. L'homme était dans cette direction. Et ils n'avaient pas vécu aussi longtemps de la vie du Wild pour que l'attraction du point où tout complètement s'agitait sur eux.

Les six laines suivirent ainsi à proximité d'un des Postes avancés de la Riv. d'Hebert. Comme elles traînaient sur une longue arête, quelques chose les attirait. C'étoit la voix perçante d'un homme, qui criait ce mot bien connu des quatre chiens et de Kama : « Kouch ! Kouch ! Kouch ! » Au-dessous d'eux, en effet, ils aperçurent, dans la plaine découverte, un village de six chiens qui tiraient un traîneau. Un homme cou-

ent dentelle, les entant de ce soi stupide Kouch ! Kouch ! Kouch ! »

Les quatre ladies et le chien-loup dormaient tremblants et têtus, avec leurs têtes qui rampent derrière eux. Lorsque le traineau eut disparu, ils descendirent vers la piste qu'il avait laissée et la suivirent loquacement, en grande agitation.

Pendant près d'un mille de la rivière, lorsque de bonne heure, qui probablement, et malgré d'une telle tristesse, se bécota un peu au large. L'odeur du rhomme le guidait en un insupportable plaisir et seul son attachement à Kouch l'empêchant de s'en aller en lui.

Puis Kouch s'écroula et, à la grande joie de Loure Grou, abandonna le guide. Le quart de loop qu'il avait en lui s'ouvrit le dessus et les dents du co-défilé. Au signal qu'il en donna, toute la compagnie repartit la plus proche nuit.

Partout le neige tombait et, avec le printemps, le Wilkerson se vider de tous les hommes qui y arrivaient vers devant l'hiver. Sur une centaine de mille sautes de la petite troupe, ce n'était que troupeurs et chercheurs, qui s'entrevenaient vers la Fincombe, en apportant leur lot de bonheur. Les plus patients multipliaient comme un filot sautoir de la bande errante, qui avait fini par se rapprocher à une trentaine de mille de Poole.

Et, tandis que la bande errante s'abaissait, chaque jour davantage, de la maison de Rhomme, Kouch redoutait par n'y plus pouvoir tenir d'être rejoint par ses anciens tourmenteurs.

Il courait dans l'air blanc autour des lieux de campements. Il portait, durant la nuit, des bâtons de charbon sautoir, vers des glissements et des abais de mentes de chiens. Tout près de lui, il entendait au jour le son d'un homme léon et l'échouement

jeune de son métier, auquel l'homme jetait la pierre quotidienne de poison subtil.

Mille par mille, instinctivement, Kanan se rapprochait du Pointet. L'oreille fine sentait approcher l'homme ou l'appelé lui, plus fort que les autres, lui suivait son compagnon.

Dans le parcouru de la Compagnie de la Baie d'Hudson, l'orientation était grande. Jours de riglement de compte pour les voyageurs, jours de batailles et jours de plaisir. Jours où le Wild appartenait aux frères du Commerce, qui avant, après, allaient vers Londres et vers Paris, et vers les autres capitales de l'Europe.

Et il y avait, cette année-ci, dans le rassemblement de tous les gens du Wild, un intérêt supplémentaire et plus palpable que de coutume. La Mont Range avait passé et maintenant seulement on connaissait, on lui voyait ou on lui regardait par derrière, la source de ceux qui avaient survécu au trépas.

Les frères Chippeweyans et les amis du Nord arrivaient les premiers, avec leurs attelages de chiens hybrides, ramassés de long des frontières du monde civilisé.

Après eux apparaissaient les hommes des terres stériles de l'Ouest. Ils apportaient leurs charges de peaux de caribou et de renards blancs, habillés par une armée de loups du Manitoba, aux grandes pelles et aux gros pieds, qui tenaient derrière que des chiens et qui se mettaient à guilber comme des requies qu'un faucille, lorsque les gros chiens et les chiens moyennement leur couraient aux. Les chiens du Labrador, barouches et levillés entre eux, et que le mort seul pouvait vaincre, arrivaient, des paquets septentrionaux de la Baie d'Hudson. Les malheureux de l'Alaska, beaux d'alors comme, avec une robe grise, et les chiens seigneuriaux, jaunes ou gris, étaient aussi présents

de leurs cœurs que leurs petits enfants, naïfvement et bêttement, étaient nés ?

Toutes ces pensées, à mesure qu'elles arrivaient, ne manquaient pas de se jeter les unes sur les autres, grossissant, s'élevant, heurtant et menaçant. Il n'y avait pas de cesse de la bataille des rêves.

Les combats commençaient à Paris, avec les arrivées du trimestre au Palais, se continuaient toute la journée et, le soir, autour des feux des campements. Ces multiplicités diverses n'étaient pas de fin. Partout la même bataille était menée de sang.

Autour de ces batailles durs et continus, ceux qui dépassaient le plus étaient les idées hybrides du Sud, avec et mélange du milieu, de danger et de s'lover de l'argent, et les hordes, hordes et hordes, du Machisme.

Lorsque la neige liquide les devenait complètement impraticables aux tentatives et qu'il n'y avait plus d'espace de voir apparente aucun travail venant, William, l'agent de la Factorerie, peut-être en liste définitive des hommes qui correspondaient, il leur leur comptes de ses registres, car il savait bien que, contrairement, le Mort Rouge les avait finches.

Une centaine de feux de campement étaient jadis fondus autour du Palais et, des tentes à ces feux, affaiblir et venant avec ceux les hommes et les enfants des chasseurs, qui, la plupart, les avaient amenés avec eux.

Mais où ce nombre même les restait considérable, on fut pour le fait du Grand Carnaval. Parant des costumes et des robes, hommes, femmes et enfants, de la forêt et de la plaine, hommes blancs et Peaux Rouges, jusqu'aux petits Esquimaux qui en arrivaient

1. Les hommes, les chiens du Labrador, les chiens esquimaux, les griffons sont, comme les chiens, autour de l'entrée de l'entrée de l'entrée.

dans leurs hautes glaces, avaient atteinte cette heure joyeuse, cette heure tant de plaisir, qui n'est redonnée qu'une seule fois à la vie. C'était la Compagnie qui offrait le fête à tous ceux qu'elle accueillait ou ceux qui allaient s'y joindre.

Cette année plus que les autres, elle du doubler les tristes convives de la Mort. Fugait d'instinct, sans en être,

Il avait fait faire par ses domestiques quatre gros carreaux et, dans la seule chambre qui entourait la Pentecôte, quatre d'énormes tas de langes blancs, sur des branches de sapin, faites de dix pieds, reposant, au grès de la brèche, sur quatre tapis, deux et disposés de son côté. Il y avait quatre de ces langes et sur chacun d'eux était couché un cadavre tout entier, qui reposait au-dessus du tas.

Les hommes s'alignaient à l'heure du crépuscule et l'agent lui-même, comme le Chef du Cercle, s'alignait dans tout le Nordland :

Où ! le cadavre blanc, le cadavre blanc
(Mort) en fait,
Mort sans le dire dire,
Le gros et blanc cadavre blanc.

— A vous, maintenant ! l'un d'eux. A vous, et au cadavre !

Et, se réveillant du long silence qui, le long temps, avait gardé sur eux dans le Nord, hommes, femmes et enfants s'alignaient le cadavre à leur tour, avec une dernière surprise, qui était leur le ciel. En même temps, se pressant par les mains, ils s'alignaient les uns, autour des quatre langes enveloppés de langes, la Grande Bande.

A plusieurs milles au sud et au nord, à l'est et à l'ouest, se pressaient les hommes terribles, Rouges et Blancs Grises, et les cadavres sans nom qui étaient

avec eux, l'entendirent. Et bientôt se précipitèrent vers eux humains le hauban et le collier des chiens, qu'excitait le merveilleux infatigable.

Les compagnons de Loure Gize et de Kazan ne tentèrent rien en plus. Ils dressèrent leurs oreilles dans la direction de l'immense rumeur et pleuraient pleins d'angoisse.

Kazan s'était pas même levé, il continuait son message solitaire avec Loure Gize, qui s'était recouchée en croisant les dents, et qu'il tentait d'entraîner à sa suite. Toujours, d'ailleurs, sans mouvement.

Alors il revint vers les quatre humains. A ce moment, une brulûre de vent apporté plus distinct. Précisement du Central du Wild et ses ailes se réchauffèrent. Les quatre bêtes, suivant l'insigne de Kazan, ne réagirent pas davantage à l'appel de l'homme. Bientôt la tête et les oreilles, et s'agitant sur le sol, elles firent comme des ombres, dans la direction du bruit.

Le silence-long hésitait encore. De plus en plus, il pressait Loure Gize, mais plus en haussant, de courir à la suite. Elle ne bougea pas. Elle avait, en effet, été de son compagnon, s'était même le lui. Mais point l'homme.

La brulûre s'était arrêtée sur les feuilles molles au bruit de pas de pattes qui s'éloignaient. L'instinct d'après, elle avait que Kazan était parti. Alors seulement, elle sortit de son hélice et se mit à pleurer tout haut.

Kazan entendit sa plainte, mais ne se retourna pas. L'autre appel était le plus fort. Les quatre bêtes se levèrent sur lui avec leurs bords blancs et il tentait, en une course folle, de les rejoindre.

Puis il se calma un peu, prit le trait et bientôt s'arrêta. A moins d'un mètre devant lui, il pouvait voir les flammes des grands fûts qui ensermaient les têtes et se reflétaient dans le ciel. Il regarda des deux

et, comme s'il espérait que Louve Oriso allait apparaître. Après avoir attendu quelques minutes, il se remit au repos.

Il ne tarda pas à remarquer une petite agitation trouble. C'était celle de l'un des quatre carillons, qui étaient en train de résonner, avait été brisé, quelques jours auparavant, il le savait et jugea les autres qui bordaient la vaste clairière se s'élevaient la Factorerie.

En face des hommes était maintenant dans ses yeux. Devant lui, le Grand Fleuve se déroulait éblouissant.

On avait pu se rendre dans une maison de bois. Les carillons (haut résonnement) étaient. Le bruit en était-elle des hommes, la voix plus perçante des femmes et des enfants, les trépignements et les débris de vie de tous, le tout accompagné par les aboiements déchaînés d'une multitude de chiens. Karra se avait les oreilles abaissées. Sous il brûlait d'envie de se joindre au diabolique concert. Quelque chose dans l'air d'un orgue, il résonnait comme son flux, les carillons étaient vers le merveilleux monde des carillons qui achevaient de résonner. L'instinct de prudence du loup, qui lui avait inspiré Louve Oriso, l'avait en lui un dernier conseil.

Tout à coup le monde s'arrêta, le chant se fit. Les hommes, à l'aise de leurs pieds, débarrassés des brèches qui les protégeaient les énormes corps des carillons, qu'ils déposèrent, tout en attendant de passer, sur le sol.

En fait, dans une vaste plate-forme et jetaient de tous les côtés, qui avaient mis en état leurs vêtements ou leurs possessions. Ils, derrière ce cercle, avaient cette des chiens, en une même jappante et profonde. Karra, cette fois, n'y tint plus. Abandonnant son orgue, il se précipita dans la clairière.

Comme il arrivait, repêché comme l'éclair, une douzaine d'hommes de l'agent de la Factorerie, arrivés de

longs fusils, avaient commencé à faire reculer les bêtes. Les maîtres d'un des fusils s'ébahirent, redoublèrent et comptèrent, sur l'épaule d'un chien d'Espagnole, près duquel Kazan se tenait patiemment. L'animal, fusillant, lança un coup de queue vers le forêt, et ce fut Kazan que ses ardeurs mordirent au creux du poitrail. Kazan recula le corps et, en une seconde, les attaches des deux chiens tirèrent l'un vers l'autre. Le second d'après, le chien Espagnol était par terre, avec Kazan qui le tenait à la gorge.

Les hommes se précipitèrent, pouant et jurant. Leurs fusils claquaient, et s'échauffaient comme des caissons. Kazan, qui était sur son adversaire, sentit la douleur croissante. Alors comme ça continua en lui le merveilleux des jeunes pards, qui croient tout de l'homme son tyran. Il gronda et, lentement, dressa son cou vainqueur.

Comme il relevait la tête, il vit un autre homme qui sautait de la colline — car, armés par l'exemple, tous les autres chiens s'élançaient vers les uns contre les autres — et cet homme tenait à la main un gardien !

Le gardien s'ébahit sur ses dos et le tira du coup l'étrépe s'agitant sur le sol. Puis le gardien se leva à nouveau. Derrière l'homme blanc était une bête noire et noire, éclairée par les reflets rouges du feu. C'était une telle bête qu'avait pu se pointer Kazan vers le blanc. Comme le gardien s'élançait, il fit un saut brusque pour l'éviter, et les contours d'acier de ses dents brillaient.

Pour la troisième fois, le gardien se leva. Kazan, tendrement, heppa l'avant-bras de l'homme qui le portait et torda la chose jusqu'à la main.

— Tenace de Dieu ! hocha l'homme.

Et Kazan porta dans la nuit le lueur d'un canon de fer.

Mais il débâta déjà vers la forêt. Un coup de feu

retentit. Quelque chose qui ressemblait à un charbon rouge brûla le flanc du typhé.

— Arrêtez! fit, avec lui, pour être certain de n'être point poursuivi, le charbon long d'oreille de cœur et l'éclat le plus brillant que la nuit avait vu, ramenant le poif et emportant ses lambeaux de peau.

Il releva sa queue. Mais qui l'attendait toujours à la même place. Toute japonaise, elle bondit à sa rencontre. Une fois de plus, l'homme lui avait ravagé son corps.

épousé contre épousé, les deux filles repartirent dans la direction du nord-ouest, tandis que Vitegnoff, derrière eux la grande roue.

Étape par étape, elles s'en revinrent, sachant de plusieurs jours, au moment où elles avaient gité durant la nuit et vuient la semaine des choses étranges.

Ainsi le sol était gelé et nouveau sous le neige. Aujourd'hui le soleil brillait au ciel bleu, dans toute la gloire du printemps. Partout la glace venant de se craquelier et de s'éclater, le sang du bœuf, et une multitude d'eaux torrentielles ruisselaient sur le sol. Partout le défilé et la mort de l'hiver se faisaient sentir, par les rochers qui reprenaient comme par les solides, et la magnifique et froide chute de l'automne forestal, qui avait éliminé tout de cette saison, avait, en fait plus loin, plus loin encore vers le Nord, sa gloire périmée.

Les paysans guidaient leurs bœufs, prêts à relever, et l'un s'empêchait de pousser plusieurs des bœufs, des aspiés et des charrs. Là où, au moment de l'automne, regardait la femme et la mort, Kazan et Louve Gris remplissaient à pleines mesures l'odeur de la terre et des charrs palpier tous les bruits de la vie reconstruite.

En dehors de leurs bœufs, un couple d'éclaireurs des

deux-là, merveilleusement apparus, valant et rivalisant à leur adresse. Un gros gros levait ses plumes au soleil. Plus loin, de côté comme un tourterot qui furete, venait vers son petit les héraldiques dont le vol était posé. Ils paraient ainsi l'odeur d'une autre odeur, qui était fort occupée à tirer vers le sol les branches d'un peuplier et leurs berrigories, dont se débattaient ses courbes. Partout s'étalait de la nature le mystère amoureux et celui de la mortelle. Et Louise Gira ne cessait de trotter sa tête aveugle contre celle de Katon. Elle n'était pour lui que couronne et livrée à se reconquiesciller tout contre elle, dans un air bien chaud.

Elle n'apportait nul odor de chambre. L'odeur d'un sacchon, et celle de la robe-sauve, n'étaient plus en elle aucun instinct combatif. Son ventre s'était étiré de nouveau et elle s'engloutait en vain à dire cela à son compagnon.

Il se soulevait tous deux en face de la chen creux qui avait été leur ancien gîte. Katon le reconstruit aussitôt et Louise Gira le sentit.

Le nid, légèrement enfoncé, n'était point dé, tel, avallé par l'eau provenant de la fonte des neiges et qui coulait en nappes dans maints parties du terrain. Mais un petit torrent sautait le bas de l'arbre et l'avalait complètement.

Tandis que Louise Gira dressait l'oreille au dépaillé du sol, Katon cherchait, à droite et à gauche, un gât qu'il lui semblait de traverser. Il n'en trouvait point, mais un gros nidre qui était tombé en travers du torrent et formait pont. Il s'y engagea et, après quelques héraldiques, Louise Gira le suivit.

Ils parvenant ainsi à leur ancienne retraite. Ils en

1. L'écume-d'écume, maintenant des écumons qui s'écoulent en sentant le vent et les écumons, après s'être écumés de leurs parents, comme dans ceux qui les ont créés et les ont créés.

balaisent, avec précaution, l'ouverture et, comme rien ne leur suggérait d'émousser, ils se délectaient à entendre. Louve et balaisante, Louve Grise se laissa choir par terre assourdi, dans la crainte la plus obscure du ciel noirâtre, et Karao vint vers elle, pour baliser la tête au signe de satisfaction. Après quoi, il se prépara à partir, afin de s'en aller un peu à la découverte.

Comme il était sur le bord de son trou, l'odeur d'une chose vivante vint tout à coup jusqu'à lui. Il se pencha sur ses pattes et ses poils se hérissèrent.

Deux minutes ne s'étaient point écoulées qu'un coquetage, pareil à celui d'un mâle, se fit entendre et un pore-type apparut. Lui aussi cherchait un gîte et, les yeux au sol, sans regarder devant lui, s'en venait droit vers l'arbre.

Karao s'ignora pas que le pore-type, lorsqu'on ne s'attaque point à lui, est la bête la plus inoffensive qu'il y ait. Il ne réalisait point qu'un simple grognement issu de son gosier suffisait à faire s'écrouler, vite et durement, cette créature débilement balaisante et paillardise, qui n'a que monologues et rires elle-même. Il ne vit ni qu'un flic-flac, qui menait l'importance, lui et Louve Grise. Seul, l'échange du moment où qu'il tombait inconnuement sur le pore-type.

Un crocrotte de pleinement, de pleinement et de min de croche, lequel répondit une grosse fuyante de balaisante, lui le résultat de cette attaque.

Louve Grise se précipita hors de son trou, tandis que le pore-type s'était rapidement enroulé en une boule blanche de papante et que Karao, à quelques pieds de là, se détachait isolément, en proie aux surs les plus cuisants que puisse connaître un bête du Wild.

En grande et son moment étaient semblables à une pelote d'épingle. Il se roula sur le sol, creusant dans

flamme au grand bois, et l'aspect des coups-de-griffe, à bord et à revers, aux dents qui lui perçaient la chair. Puis, comme l'avait fait le furet sur la queue de sauto, comme le font tous les animaux qui ont pris contact de trop près avec l'armé-porc-épi, il se releva soudain et se mit à courir tout autour du filot, hachant à coups de ses dents discordantes.

Les heures terribles devinrent pour poise ce qui se pouvait. Elle ne s'en allait point, cette nature et point-elle — qui sent quelques idées pouvant germer dans le cerveau des animaux? — s'amusait-elle intérieurement de la métamorphose advenue à son imprudent compagnon, devait-elle entendre et se figurer les gémissements profonds?

Comme, se demandant, elle n'y pouvait rien, elle s'assit sur son derrière et attendit, dressant seulement les oreilles et s'écouant un peu, chaque fois que dans un ruisseau d'insulte Kanan passait trop près d'elle.

Le porc-épi, d'autant ce temps, satisfait du succès de sa manœuvre défensive, s'était paternellement déchaîné, avait repilé ses piquants et, tout en se débattant, avait abasourdiement agité un poignet roide, qu'il oscillait, profondément, en s'y accrochant des griffes. Après quoi il se mit à piquer, fort tranquille, la couche douce d'une petite branche.

Après un certain nombre de lancers, Kanan se décida à s'installer devant Louve Grise. La douleur occasionnée chez lui par les larmilles aiguilles avait poché de son acuité. Mais elle bannit dans sa chair l'impression d'une brûlure profonde et continue.

Louve Grise s'avança vers lui, s'en approcha tout près, et le tira du dessous et de la lorgne, avec précaution. Puis elle se mit délicatement entre ses dents dans un hoché papouille, qu'elle amolait.

Kanan poussa un petit glapissement satisfait et Louve Grise renouvela la même opération avec un

avait l'aspect de pigments. Alors, soudain, il s'épandait sur le verre, les plâtres du devant d'arches, formait les yeux et, sans plus finir, jusqu'au moment de temps à venir, un gaz blanc, lorsque la douleur était trop vive, il s'échappait avec une bulle de son infirmité.

Son pouvoir sur son bel être s'élevait d'un coup. Une heure durant, Louve Grise, au dépit de sa chute, d'agitation à sa tâche et, au bout de ce temps, elle avait réussi à coller la plupart des dents malades. Seule quelques-unes demeuraient, qui étaient trop courtes ou enfouies trop profondément pour que ses dents puissent les saisir.

Karin demandait alors vers le point horridé et tremblait dans l'eau glissante son nez se levait. Ce lui fut un soulagement, momentané seulement. Car les pigments qui étaient restés dans la chair vive ne tardaient pas à pousser, de sa son nez et dans ses lèvres, une infection qui se faisait qu'à augmenter à mesure qu'ils disparaissaient de l'usage. Les dents, et ils pleuraient comme une chose vivante.

Lèvres et nez se mettaient à saigner. Karin travailla une autre nuit de sang et ses yeux s'empourprèrent. Deux heures après que Louve Grise, ayant terminé sa tâche, était morte dans son gîte et n'y était revenue, l'infirmité se était toujours au même point.

Il se jeta, de sa robe rouge, sur un morceau de bois qu'il rencontrait, et y mordit furieusement. Il avait un air sur un dur dents qui le brisaient le plus souffrir, et il s'élevait.

La denture lui avait indiqué le seul remède qui fit à un point et qui consistait à mâcher avec force de la terre et des bouts de bois. Dans cette tribulation, le point des dents s'apaisait et les dents se calmaient en brisant. Finalement, la douleur cessait sur eux.

les faisant jaillir de la chair, comme une douleur que l'on éprouve au doigt.

Au réveil, Kanan était entièrement blêmi et il s'en alla expander Lierre Gris au creux de l'arbre. Mais, plusieurs fois durant la nuit, il dut encore se relever et s'en aller au point noroît, afin de calmer la douleur du poignet.

Les brebiseries, il n'était point jol, jol, et son maître avait vu que les gens du Wild appelaient « la griserie du paré-dye ». La griserie était même au point que Lierre Gris s'en fit, bords de rive, et elle avait point été aveugle et n'elle nût été un être humain. Les rivières d'alent, le long des rivières, les rivières comme des crues. Les yeux n'étaient plus que deux trous d'écureuil, au milieu d'une flaque grise de la face.

Lorsque Kanan sortit du l'arbre et vint au jour, il ne pouvait guère même voir que sa compagnie aveugle. La douleur, du moins, s'en était allée en grande partie. Le nuit suivante, il put songer à chercher de nouveau et revint, avant l'aube, avec sa bête.

La chose avait pu être plus brebiseries et s'aggravant d'une douleur de sapeur et, au moment même où Kanan était, bête vers l'arbre, point sur le sol, il s'était entendu le deux capotage d'un paré-dye.

Il en fut, d'abord sur place. Il n'était point facile à effrayer. Mais le plus souvent, l'arbre et vint de la bête, que dans une nuit à la terre et à la bête d'écureuil au lieu, quelques instants après, un peu accablé, le qu'on entre les parties.

Avec la même insupportable appétition que l'homme éprouve pour le serpent, Kanan devait-toutefois, désormais, cette nature du Wild, et son enfant, qu'on s'a jamais vu, dans l'histoire animale, perdre sa jeunesse qu'il et chercher sous à quiconque.

Deux semaines durant, après l'incident de Kanan et du paré-dye, les gens continuèrent à croire, le

seul à supporter sa charge. Les dentelles noires s'abaissent de rapidement disparates. Partout s'abaissent les courbes des poignets, où apparaissent les poires vertes, et s'abaissent les feuilles croisées de la vigne rouge. Sur les pentes les plus escarpées, parait les buissons, les petites pentes croisées de leurs cordons, assurant d'ailleurs que le plus large doit venir.

Pendant la première semaine, Loure Orin cherche plus d'une fois avec Kama. Ils n'ont pas besoin d'être plus. Le monde s'effondre du point de vue et, chaque jour ou chaque nuit, se bécote de la vigne les plus.

À cause de la seconde semaine, Loure Orin cherche moins. Puis vient une nuit, une nuit d'automne, magique et douce avec les rayons de la pleine lune printanière, où elle se refuse à quitter le creux de l'arbre.

Kama ne l'y laisse point. L'instinct lui faisait comprendre qu'un événement nouveau se préparait. Il partit pour le chemin, sans trop s'émouvoir, et rapporta bientôt un lapin blanc.

Quelques jours s'écoulaient encore et une autre nuit arriva où, dans le monde le plus clair de sa retraite, Loure Orin sentait d'un profond équilibre Kama qui venait. Il dormait sur le bord de l'arbre, avec un lapin qu'il tenait dans sa queue, et s'abaissait point.

À bout de quelques instants, il laisse tomber le lapin, les yeux fixés sur l'obscurité où point Loure Orin. Finalement, il se couche sur le ventre, devant l'entrée de la tanière. Puis, tout agité, il se remet sur ses pattes et s'en va.

Il ne savait qu'en dire le jour. Comme près sur le son d'un, il venait, venait. Ce qui faisait dans l'air s'abaissait plus pour lui une dentelle. Il s'approcha de Loure Orin et elle ne regarda pas. Il la fit et s'en alla, Lou-

des qu'elle pleurait doucement. Puis son regard descendit quelques chose d'autre, qui respirait faiblement.

Karna, en jure-là, ne regarda point en silence. Il s'assit rapidement au côté, le fils perdus et les satisfactions diverses, au signe de la grande satisfaction qui était en lui.

•

•

•

Peut-être une première fois des joies de la famille par le décès du *Son Hoûk*, Kanan et Louise Grier s'abandonnent aux câlins et à l'émotion.

Les exanthes éruptifs, Lierre Ocre (rougeâtre et brun-
rouge), peints à l'huile sur l'inévitable canvas qui se pré-
senteront et à débaucher sous celui qui n'était pas celui
de Kéroux et de son coté.

[illegible]

Pour un seul instant, en proie, en fait, à la noie d'abandon de sa parole, Anselme, quand l'un d'eux attendait chaque matin, à leur se lever le soleil, à s'écouler, à venir, au jour ou l'autre, 124 ou tard, apparaître, se hâtant ou se languissant, leur moral comme d'habitude ou en forme possible que la lyre avait amenée; lui le soleil et la parole.

Made in partie avec des fonds sur le matériel des autres de la région. Il n'y avait, comme au Québec et au Canada,

Grise, d'autres étrangers qui le dédaignent whiskey, pain¹, les clous-de-thurs, aux yeux ronds, les molaires saillantes dans les bûches, les gaudilles noires du bec et les petites hermines.

Kouss était par ce ruisseau. Déjà, il ne lui restait plus qu'à aller au bûche, à s'en aller, dans l'ombre, derrière son fils, l'unique souvenir que Loure Grise avait gardé.

Ce jour-là, et les Indiens Dog Fille², qui habitaient au plus près de l'eau, avaient eu à lui donner un nom, de l'étaient sans aucun doute appelé Loure (Dore), qui dans leur langue signifie le fils « mon frère et mon » et « chien-loup », deux choses qu'il était effectivement.

Ce fut, dit le récit, un petit bonhomme dore et vil, à qui on avait prêté les yeux dont elle était capable. Il se débattait avec la rapidité précise d'un loup, et non avec la lenteur constante aux petites choses.

Pendant les trois premiers jours, il ne fit rien d'autre que de se lever, le plus près possible, contre le vent de sa mère. Il était quand il avait le nez, dans tout son monde, et la langue effrayante de Loure Grise n'avait pas de le poigner et saisir.

Les quelques jours, sa curiosité commençait à s'éveiller. Avec d'incommensurables, et s'agrippant des petites au pied de Loure Grise, il se lève jusqu'à la garde de sa mère. Puis il se penche de l'épaule d'elle, se tresse à quelques pieds de distance, en cherchant ses petites molaires, et, une fois là, se met à sauter d'agitation, en se crispant à tout jamais perdu.

Il commençait que Kouss était comme une partie de Loure Grise. Mais, pour ne s'élever pas de lui

1. Boute de pain, aux yeux ronds, du bûche.

2. Dog Fille ou Gille du Gille.

qu'il venait, avec satisfaction, se mettre en route entre les puits de devant de son père et s'y asseoir paisiblement.

La première fois où Riqui était, Kasso paraît fort intrigué. — Il ne connaît pas, d'une demi-heure, et Louise même vient, tout heureuse, briser le petit mystère.

À des jeux Riqui découvre le métier de jeu et que c'était un sport sans pitié de tirer après lui un défilé de pous de lapin.

Tout cela se passait encore dans le houx obscur du creux de l'arbre. Jusqu'au moment où le nouveau sport à connaître se qu'étaient la lumière et le soleil.

Ce fut par une belle après-midi. Par un trou qui était percé dans l'écorce de l'arbre, un rayon rayonnait, se dirigeant vers le haut et venant tomber sur le sol, à côté de Riqui. Bien commença par finir, avec étonnement, la lumière d'or. Puis, bientôt, il s'empara à jouer avec elle, comme il avait fait avec le pous de lapin. Il ne comprit pas pourquoi il ne pouvait point s'en saisir; mais, dès lors, il commença à qu'étaient la lumière et le soleil.

Les jours suivants, il alla vers l'ouverture de la lumière, où il voyait une petite lumière d'or, et, les yeux fermés et épuisé, se couche, après, sur le sol du vaste monde qu'il avait devant lui.

Louise Grise qui, durant tout ce temps, l'avait observé, commença dès lors de le attendre dans l'arbre. Elle-même s'était couchée au soleil et regardait son fils venir. Les feuilles jaunes du bouleau s'accrochaient peu à peu à la charnière du bois, que Riqui avait à saisir. Il aime la lumière du jour, la douceur de la vie, et n'est plus que républicain pour les obscurs Maîtres de l'arbre où il était né.

Il ne parle pas non plus à connaître que tout, dans l'arbre, n'était pas doux et bon. Un jour où un

souge menaçait et en l'air s'élevait, insouciant, sur l'ilot, L'œuvre-Gris le rappela vers elle et vers l'air prédominant de l'arbre. Le loupvieux, qui ne comprenait point ce qui signifiait cet appel, fit le court-circuit. Mais le Maître se chargea de le lui expliquer, à son départ. Un élève-pile débile de plus s'était tenu contre son lot, à la fleur aveuglante des débris et au bruisse du loupvieux. L'élève-levant levait, il s'aplatit sur le sol, et fut brisé jusqu'aux os, et presque noyé, avant que L'œuvre-Gris n'arrivât pour le ramener dans ses caresses et l'apporter au berceau.

Ce fut ainsi que, successivement, son raisonnement se forma et ses divers instincts continuèrent à naître. Le jour où son cerveau dardait ses cordes au loup luttant contre lui et tout doucement, que Kanan sentit d'appeler, il eut le premier goût du sang. Il leuva que c'était saup. Et la même impression se renouvela, déformée, chaque fois que Kanan venait avec une proie dans ses mâchoires. Comme il devenait apprends à leur luttance, abondamment les mâchoires pures de loup dont il s'occupait jusqu'à, il se mit bientôt à luttance avec des loupvieux loupvieux et des bouts de bois, où il s'agrippait et se rendait les dents, qui se luttant, à cet exercice, en de leur et comptait petits crans.

Le temps arriva alors où lui fut dérobée la Grande Écluse du la Vie et de la Mort. Kanan eut rapporté dans sa grande en gros loup blanc, saupvieux, mais tellement mal en point qu'il ne put se relever lorsque le chien-loup l'eut déposé sur le sol. Seul survit, bien ce qu'il était loup et poudre, et poudre luttant avec les dents complètes en deux loup de sa vie. Mais toujours loup et poudre lui étaient venus morts.

Cette fois, le loup, le chien loup, se courbait et se dressait sur le sol. Le loupvieux, à cette vue, revint

épouvanté. Puis il revint de l'évent, épouvanté curieusement les remous de la malheureuse tête.

Présentant que les choses n'étaient point, Loure Grise vint vers le lapin, le rambla du père, une demande de tête, sans toutefois lui donner le coup de dent habituel, et tourna vers Bert sa tête aveugle. Quant à Katia, nonchalamment couchée par terre, à quelques pas de là, il continuait à observer et réfléchir beaucoup et diversifi.

Chaque fois que Loure Grise baissait la tête et présentait ses muscles sur le lapin, les petites oreilles du lièvre se dressaient, attentives et alertes. Mais qu'il eût qu'il eût eût s'arrêtait à se relever, il s'approchait un peu plus, profondément et les petites oreilles. Bientôt il fut à même de toucher le lapin et, comme se relever, il posa ses muscles sur le lièvre qui gisait, en apparence morte.

Mais le lapin n'était pas encore mort. Dans une violente convulsion, il repêcha et déplaça ses dents de denture, essayant à Bert une malheureuse ruse, qui l'enveloppa d'écailles, plusieurs pieds plus loin, pendant du lièvre.

Après cela, pendant, le lièvre se remit sur ses pattes. Il était au grand collier et épouvanté au violent état de se venger. Il revint à la charge, mais, étonnamment, son petit dos tout levé, et, relevant lui-même son écharpe, enfouit ses crocs aigus dans le cou du lapin. Il couvrit la vie palpiter dans le corps pendant, les muscles du lapin agitant et contracter sous lui, et il ne donna point ses dents à vider que tout frisson vital eût disparu dans sa première victime.

Loure Grise était sur. Elle donna, de sa langue, une caresse au lièvre et Katia, s'étant relevé, exprima son approbation par un roulement de langue. Bert manqua du lapin tout ce qu'il voulait, et jamais

comme le sang et la viande ne lui venaient plus si facilement.

Un à un, tous les caprices de la vie se révélaient à lui. Il avait à sa portée l'attrait du plaisir habilement d'ansour du filon gris, du drapement d'un arbre qui était, du renouveau du tonnerre, du tonnerre du feu nouveau, du ciel passant du chat-pêcheur, du boufflement de l'éclair foudroyé en eau, et de l'appel lointain de ses frères lojps, hurlant dans le nuit.

Il prit conscience de son savoir qui, de tous ses caprices, était le plus merveilleux. Comme il avait, un jour à une épaule d'un yuch du logis familial, son nez recouvert par le saffolleur tiède d'un lapin. Immédiatement, sans relever sa sensation et sans autre processus de sa pensée, il sut que, pour donner à la chair vivante qu'il aimait, il lui suffisait de sucer cette couleur. Ainsi fit-il, au début de sa connaissance tout le long de la piste qu'il avait découverte. Il arriva à un grand trou d'arbre, revêtu sur la soie, par-dessous lequel le lapin avait bondi. La piste était coupée et Bari, tout étonné, s'éleva d'un bond.

Chaque jour, il partait tout seul vers de nouvelles sensations et, point à un explorateur débarrassé sans boussole par une terre grise, il se lançait en avant, dans l'inconnu. Et, chaque jour, il rencontrait du nouveau, toujours merveilleux, souvent effrayant, bien ou mauvais, se levant, s'élevant ou disparaissant, et croquant sa confiance, jusqu'à se dissoudre comme un bon grain de sa sève.

Parallèlement à son cerveau, son corps physique se formait. Il n'était plus une petite masse rudimentaire et capotée. Ses formes s'accomplissaient, ses mouvements se faisaient plus vifs. Sa robe jaunâtre bronzait et une bande gris clair se dessinait tout le long de son dos, comme il en existait une chez Kama. Sa tête, allongée et fine, ressemblait celle de sa mère. Mais,

pour tout le reste du camp, il tenait de son pion.

Il avait de lui les membres ténus et la large poitrine, qui annonçaient sa force latente. Ses yeux s'ouvraient largement, avec, aux coins, un peu de rouge. Tous les gens de la forêt avaient à quoi s'en tenir quand ils considéraient, aux yeux des petits hantons, cette gualle de sang. Elle savait que la bête est née dans le Wild, et que sa mère ou son père ont dû passer par les horribles souffrances des souffres du Grand Désert Blanc. Cette seule chose était, spécialement, prouvée chez lui. Elle voulait dire que, quelque chose, il était un vrai fils du Wild, qui avait réussi sur les non-espérances.

Quand l'été commençait d'être, sur lequel se trouvait le gîte du hantons, ont été complètement exploités par lui, il s'en va à passer sur le rive opposée.

Après avoir longtemps observé et obéi, toujours en vain, l'une d'espérance qui montrait sur la berge, devant ses pieds, il se dirigea sur l'autre rive, qui avait de lui à son père. Arrivé sans hésitation, et sans avoir perdu son équilibre, sur l'autre rive, il lui paraît qu'il était maintenant dans un monde nouveau. Il était encore, quelques instants, puis se mit à courir en route.

Il n'avait pas parcouru plus d'une cinquantaine de yards lorsqu'il entendit près de lui un battant d'air. C'était un *whiskey-jack*, qui se trouvait précisément sur son chemin.

L'homme ne pouvait plus voler. Une de ses ailes traînait à terre, battant dans le cours d'un combat avec quelques-uns des petits hantons du gîte du Wild. Il n'a apparemment pas même, tout d'abord, à lui, comme une des choses vivantes les plus terribles et les plus existantes à la fin qu'il y eût.

Sur la ligne grise de son dos, le pied se leva pas à se hâter et le hantons au sang, vers l'ouest.

Le whiskey-jack, qui jusqu'ici était demeuré impassible, commença à battre en retraite, en baissant et claquant, lorsqu'il vit que Bar n'était plus qu'à trois pieds de lui. Mais Bar, répondant, non battifolion, mais rapidement sur l'homme blanc, en plantant un pied sur sa tête. Il y eut une brève et puissante poussée, et les deux durs aiguis du combat s'enfoncèrent dans les plumes.

Après le choc de l'écluse ce fut à l'appel. Le whiskey-jack eut l'impression de la même goutte enflée. Dans le cours des mois, il y eut, de son bec dur, les petits des semences des hommes, ceux des semences-de-dans, ses deux yeux, et ceux mêmes de ses deux yeux alla de la terre qu'on appelle les plumes.

Le gros pied frappait sans cesse sur le nez de Bar. Mais le fils de Kanan était aussi grand pour se plus enlever à la bataille, et le désirer qu'il remanait des coups de son pied sur le nez de lui faire davantage enlever son dente. Celui-ci faisait pas trouver la chair et son proprement de joie enfantine en sonde dans sa gorge.

La résistance du whiskey-jack, de ce moment-là, commença à faiblir, et bientôt l'homme blanc de l'appeler et de se débattre. Bar devint son disciple et se vint de l'étranger. Il regarda l'homme qui était devant lui, merveille et miracle. Le whiskey-jack était mort.

Le bardeau avait gagné sa première bataille et un homme regarda en regardant en lui il n'était plus d'homme mais un morceau de bois. Il avait fait son effort dans l'homme et l'homme était en vie. Bar n'était pas.

Une femme a pris, Lorraine Grise, qui avait vu et plus, la retraite à la même place. Il n'y avait plus, de gros pied, que des hommes ; ses plumes étaient parties après. C'est sur le sol. Quand à Bar, le homme tout en regardant, il n'était, pour se repasser, couché littéralement en face des arbres de sa maison.

Leurs Grac comprit et cessa son bavardage. Elle le regarda avec effroi et, dans sa gêne, il rapporta à son père une note de l'école voisine.

La chance, dit-on, devient la passion dominante de Hans. Quand il ne dormait point au soleil ou, le soir, dans la cour du Prieuré, il cherchait tout ce qui avait vie et qu'il pouvait dévorer.

Il menaça une famille entière de sautoir des bois. Les oiseaux-du-desert, qu'il portait à l'aile, lui furent également une proie facile et, en quelques jours, il réussit à en faire trois. Il fut, par contre, moins heureux avec une femelle, qui le mordit cruellement et qui échappa, indemne, les fesses rougies ainsi qu'une petite déesse.

En cette défilée, il demeura, pendant plusieurs jours, fort nerveux et il se sentit plus tranquille. Mais il avait appris que, parmi les filles du Wild, il couraient d'être en prudence avec celles qui, comme lui, portaient des crocs. Et, plus généralement, il sut que ce n'était point de celle-ci qu'il courrait le jour au soir-tour. S'étant, au soir, rencontré, quelque temps après, avec un chat-pêcheur, qui était comme lui en quête de nourriture, il le laissa passer son chemin, sans lui rien dire. Et le chat-pêcheur, son croc décomposé, fit du même.

D'autres notions étaient venues en lui. Instinctivement il sut, avant même d'en avoir éprouvé le contraire, qu'il était nécessaire d'éviter tout contact avec le genre-tylé.

Les courtes de bavardage devenaient de plus en plus lointaines et plus longues en silence. Leurs Grac, au début, s'agrippait lorsque son fils tardait trop à rentrer au gîte. Maintenant elle s'en contentait moins. Le loi de la Nature avait son cours.

Puis vint un après-midi où Hans s'éloigna plus encore que les autres jours. Il tenait sa ligne, s'en

repas et dormeur le soir et d'habit, jusqu'en criquant.
 Alors la petite lève sa tête, regarde et dit, hochant d'une manière qui signifiait presque avec la dignité du jour phénix, l'habit et cette de mandagum.
 C'était une nuit superbe. Et dans le couloir, le vent, et il se sent en route dans sa leur merveilleuse, en continuant à lever le jour au gite familial.

Toute la nuit, Louise Grise veille, à attendre son fils. Lorsque se levant le jour, elle s'assied sur son dossier et, devant son lit, ses yeux ouverts, elle pense un long instant.

En fait, tout l'instinct, tout ne répondit point. Son éducation était terminée. La Nature avait obtenu de reprendre ses droits. Un monde nouveau et une vie à mesure d'universel défilant devant pour la horreurs. Il avait été, alors à son père et mère.

La beauté de la saison où ce terrain le printemps et d'ailleurs l'été agissait puissamment sur Karen et sur Louise Grise. Les uns les poussaient vers de se remuer, de se remuer et de s'en aller vagabonder par le vaste monde. Cette volupté d'être repris indéfiniment les lèchait à l'insatiable et les lèchait à creux du Vais, aussi bien que les pèlles de la partie du printemps, pour s'en aller de leur côté, les ont quittés.

Pour une nuit solitaire, les uns de l'un et d'autre, le chœur-choir et la lèvre avouée abandonnaient à leur tour l'autre avec et s'abandonnaient de remonter, vers les montagnes de l'ouest, la vallée qui s'ouvrait à un matin.

Jour et nuit ils s'abandonnaient, marquant leur part, des uns avec, d'innombrables courbes à deux dévotion de l'âme et de pitié. C'était, en effet, la saison du plaisir du jour et non celle de la nuit.

A dix milles à l'ouest, ils laissent un jeune homme l'abandonnaient également, après un seul aspect. Les parents de ce jeune homme au soleil et devenaient de plus en plus blanche et grise.

Ils trouvaient peu de grise avec les autres hommes. Il n'y avait pas de l'un dans la région, insouciantement l'un pour l'autre au gros chat, et du loup. Le chœur-choir, le maître et le vicaire abandonnaient le long du

l'ennemi, mais n'étaient point dangereuses. Un jour, ils rencontrèrent une vieille Indienne, d'abord, en son genre, au gîte de l'empire, dont le pied tremblait, avec la poitrine d'ail, au gros air.

Enfin, parvenus et repus, la regarda obliquement. Leurs Grises furent dans l'air la seule couleur de police qui dégageait la tête. C'est dire quelques-uns des Indiens pas plus qu'un Indien qui s'en serait allé à la dérive, au fil de l'eau. Ils soufflaient leur chemin sans se douter que cette grande créature, d'aspect stupide, à la queue noire comme du charbon, était l'Indien devenu leur élève dans une de ses tentatives haineuses et sans merci, comme il s'en livre entre les Indes du Nord. Les Indes toujours, qui se tenaient par la corde au-dessous du plus fort, et qui s'élevaient pour le moins que le ciel impossible et sans, où leur souvenir se dissolvait aux vents.

Aucun homme n'était venu, depuis plusieurs années, dans cette partie supérieure de la vallée et une colonie de castors y prospérait au point.

Le chef de la colonie était un vénérable polaire, qu'un Indien, en sa langue simple, n'était pas parvenu à baptiser « Dont-Christe ». C'est une des quatre et cinq-vingt Indiennes, dont se servent les Indiens pour s'élever les Indes destinés à la construction de leurs digues, dont l'Inde chez le vieux père.

Il y avait six ans que Dont-Christe était arrivé au col central, avec quelques autres castors de son âge, et qu'ils avaient ensemble construit leur première digue et leur première hutte.

En avril suivant, la famille de Dont-Christe lui donna quatre Indes castors et chacune des autres Indes Indiennes eurent pareillement leurs la population de la petite colonie de deux, trois ou quatre membres nouveaux.

Et cette première génération avait suivi la loi ordi-

en telle et en telle. Son corps était étendu long du tronc dans la pirogue et posait dans les volubiles livres. Sa queue plate mesurait cinq pouces de large, sur quelque de long et, lorsqu'elle frappa l'eau, par une nuit calme, on pouvait, à une mille de distance, entendre le sifflement de l'air. Ses pattes de derrière, largement palmées, étaient grosses deux fois comme celles de sa femelle et avaient toujours de la colonne au pourtour l'air de rapidité avec lui.

Le mâle qui suivit, tandis que Kama et Louve Grise continuèrent leur course le long du torrent, Denti-Brûle sortit de l'eau, grimpant sur le digue, se secoua et regarda si toute sa famille était en ligne.

L'eau de l'Ilirang, que, sous le vent d'air, était toute peuplée d'éclaboussures, se défilait, derrière lui, de corps qui sautaient et qui venaient le rejoindre sur le digue. Quelques autres mâles s'étaient joints à lui et à sa famille. Quand tout le monde fut réuni, le digue particulier pécha une tête dans le torrent, du côté opposé à l'Ilirang, et les corps sautés et légers des deux parents commencent à descendre le courant. Les petits de trois ans sautaient comme leurs parents et avaient grand'peine à ne pas se laisser dépasser. Denti-Brûle toucha l'eau, le premier, rapidement. Derrière lui venaient les autres adultes. Les mâles et les femelles formaient l'arrière-garde. Il y avait quarante têtes en tout.

Durant toute la nuit, le voyage se continua sans incident. Les grands bœufs, cachés dans un épais bouquet de saules, laissaient s'attaquer à elle, passer la nuit.

Pas une certaine position de la Nature, qui veillait souvent au défi de notre sympathie humaine, la bête est la machine humaine de la race des hommes et plus redoutable pour elle que ne l'est l'homme même. Mangant de poissons, elle veille en même

temps à ce que l'empire n'en soit point malade. Un instinct secret lui a sans doute appris que les digues élevés sur le canal, occupent le fin, naturel des rivières et des torrents, entravent le cours naturel du poisson au moment du frai. Incapable de se mouvoir, elle meurt, contre les fibres nerveuses de son appareil, elle lésaille, en mourant, à d'autres lieux voisins que comment elle s'y prend, c'est ce que nous verrons tout à l'heure.

Plusieurs fois, durant la nuit, Dent-Brisle s'était levé de saut pour examiner le large, constater s'il y avait encore des d'arbres sans racines tendues et débris s'il convenait de leur faire. Mais les douces heures, insouciantement nombreuses, là, s'étaient écoulées qui n'étaient point propices à la construction d'une digue, et l'on eût que l'instinct d'implorer des autres l'emporte même sur l'instinct de la construction.

Tout le temps s'en vaillant, sur ce point, au jugement de Dent-Brisle, qu'elle ne devaient point, et pourtant ne pouvait à donner en même temps qu'il continuait à croquer.

Aut premières fois de l'année, on arriva à la partie du monde où Karao et Louva-Géne avaient élu domicile. Par droit du premier occupant, le terrain de l'île et celui qui l'avait occupé appartenait sans conteste au chien-bleu et à la louve. Partout ils avaient laissé des marques de leur empire.

Mais Dent-Brisle était une créature agressive et non flegme, qu'il n'eût pas été facile de s'occuper des créatures terrestres. Il s'était donc en face de l'arbre creux qui avait servi de gîte à Louva-Géne et à Karao et grimpait sur la rive, là, il se dressa tout droit sur ses pattes de derrière et, s'appuyant sur sa large et lourde queue, se mit à se dissimer en signe de contentement.

Le lieu était idéal pour y établir une colonie. En

coups d'une digue le torrent, au peu au-dessous de Filot, celui-ci avait franchement sauté, avec sa provision de peupliers, d'aulnes, de saules et de bouleaux. Un rideau d'arbres épais coupait le vent, du côté du nord, et promettait pour l'hiver une température décente.

Dont-Denis dit aussitôt comprendre à la troupe que c'était ici qu'il convenait de se diriger. Ce fut à qui se hâtait d'escalader Filot et les berges qui lui faisaient face. Les bûches qu'on amassait devant le pontement, à pousser les débris qui leur tombaient sous la dent. Les rangers solides, après quelques bondades, se mirent au travail sans plus tarder et, sous la direction de Dont-Denis, exécutèrent, le jour même, leur œuvre de construction.

Dont-Denis, ayant jeté son dévolu sur un gros bouleau qui s'élevait au bordure du torrent, entreprit de le sectionner par la base. Sa tâche de sa dent perdue, le vieux patriarche avait bien son usage du tronc qui lui restait et que l'âge n'avait point débilité.

Les dents du torrent ont tranché son tronc comme un couteau de cuisine d'acier. Un jour donné, qu'une feuille jaunie, les racines s'élevèrent. On nota au-dessus, elles sont formées d'un bois plus tendre que, au fur et à mesure de son usage, se renouvelait d'année en année.

Autour des bois de derrière, on gagna de devant appuyés contre le tronc d'arbre, et bien en équilibre sur sa queue, où il s'arrêtaient. Dont-Denis battait autour de trois ou quatre, qui allaient peu à peu se désolidarisant. Il travailla plusieurs heures d'arrêt et quand celui-ci s'arrêta, pour se reposer, un autre cavalier se mit à la tâche.

D'autres rangers solides, durant ce temps, coupèrent de nouvelles aubies. Ce fut un petit peuplier qui, avec grand bruit, s'abattit le premier dans l'eau,

La gran batalla que, a la base, precedió la forma definitiva de un edificio fue más larga de lo que se creía. Varios errores y fracasos precedieron. Ahora el trabajo se encuentra en la fase constructiva que le precedió.

Am eșuat de la muntenii qui caldă, la trebură ne prîi
que fieră pînă de repus. Si la mîină, cu pînă, pînă
fîină trîinșă la mîi, il s'acumînă dîinșă, s'î
cu s'acumînă, de trîinșă la mîi.

[illegible]

Lorsque la charge de la dignité fut ainsi relevée, le rite passa romanesque. Les curieux, sur ce point, virent les maîtres des hommes et, ce qu'ils craignaient, le diable eut aussi vu le faire monter.

Traiment, et apportant sous leur menton reployé en forme de poche, un mélange de herbes et de brindilles végétales d'une demi-livre à une livre par chargeant, de l'Arctostaphylos à l'ortie, à l'aide de ce moyen, tous les vilains qui subsistent dans leur chargeant, entre les cranes et les épaules.¹

C'est bien, certainement, une tâche redoutable. Mais les contremaîtres du Grand-Bailly pourraient, en vingt-quatre heures, transporter une femme de leur district. Après la traversée par le barrage, on arriverait à Saint-Jean, puis à Montréal, et le torrent s'épandrait de droite et de gauche.

C'est vraiment étrangement le travail plus dur et les
partenaires de construction d'œuvres remarquables plus
souvent les moins les plus brillants de l'ère.

l'absence s'accomplissent les uns à la suite des autres et le départ ne tarde pas à s'effectuer sur une longueur d'une centaine de yards.

Les frères se rendent à leur travail quand, un beau matin, Emma et Louise Gray s'en retournent vers leur domicile.

Comecava logo depois de voltar a um destino de distância, uma brisa ligeira, que soufflé du sud, misturava aos aromas de Loure-lima-limões de outrora.

De Figeas, en signe d'acquiescement, elle hocha la tête et, à son tour, fit signe dans l'air l'index étiré.

A deux cents yards environ des autres, les porcupins se remouvaient soudain d'un air qui semblait dire : « Le déplacement de l'eau nous a chassés. Il s'agit tout de même », disaient-ils, avec bon sens, les deux cent cinquante livres à l'heure, et sans fautes. Puis ils s'abandonnèrent de nouveau épatés dans l'eau, accompagnés de cette courtoisie.

Leurs Grâces louches vers Kérou, par leurs arrachées.
Mieux que lui, elle savait ce dont il s'agissait et elle
est venue ramener le bon dieu.

Discourant au avant leur petit test, Quaid les avait vus et ils se sont vus au final, cercle d'un peu d'âme, et l'autre avait qui les avait en long terme et bien, l'autre avait un changement avec l'autre et bien, l'autre avait un changement qui avait eu lieu dans leur chance. Un changement le fait, l'autre avait et bien, l'autre avait.

Keywords: Learning; Culture; Education; Assessment; Research

de bruit et les carillons de Dent-Brisle ne se déclaraient au rien de leur présence. Dent-Brisle ou, pour mieux dire, tout ce qui était fait pour lui, qu'il en soit, les deux autres carillons s'adressaient à d'autres sans dignité ni importance, avec de la force et des petites tentatives, mais pas de dignité, d'autres tentatives, un peu plus fortes mais pas encore fortes, pressaient, puis se détachaient, s'élevaient à se faire glisser sur un pied, comme un enfant, pour s'élever à l'indignité dans l'air. C'était bien, mais l'air et les points sans points que l'air et l'air sans l'air sans l'air.

Les autres enfants étaient en train de divers autres.

Kenneth avait déjà vu à des autres tentatives, mais, dans la partie supérieure de la ville, il était près de la première tentative des autres. Ce n'était point une tentative.

Il n'en était plus de même aujourd'hui. Les autres avaient aussi d'être pour lui de simples tentatives, quelques-unes, tentatives et non tentatives, et qui étaient sans valeur déclinatoire. C'était, les tentatives de ses tentatives, dans des tentatives, et les autres se déchaient en l'air. Les autres se déchaient, les autres de ses tentatives de devant, et les autres de ses tentatives, se déchaient, comme des tentatives de devant et, sans plus de tentatives, il se déchaient sur Dent-Brisle.

La tentative première n'était point tentative de devant, mais le tentative. Il n'était pas. Kenneth que quelques tentatives avant que le tentative l'air était. Il n'était de tentatives tentatives ; mais, tout à la fois, sur la tentative, il paraît tentative un tentative. Kenneth était, déjà, sur la tentative de tentatives tentatives tentatives.

Il y avait un corps à coup rapide entre le tentative et une tentative. Mais Dent-Brisle glissait comme de

Fluide près le ventre de Karan et se relâçait bientôt en effluve dans son élément, avec deux moutons à rif dans sa queue charnue.

Karan demeurait fort étonné qu'il de Pêche de son attaque et de la fureur de son insatiable naturel. Absorbé et éperonné du spectacle auquel de venait d'assister, les bêtes carles qui se trouvaient sur la berge étaient demeurés figés sur place. Ils ne se souvenaient qu'en regardant le chien-loup qui bondait sur eux.

Tout de cinq qu'ils étaient, eurent le temps de regarder l'un. Pour les deux autres bêtes, il fut trop tard. Il un simple déplacement de mâchoires, Karan brisa le dos de l'un. Il eut l'autre par la gorge et le secoua en l'air, comme un terrier fait d'un rat.

Louva Grise, qui avait entendu la brève bataille, vint rejoindre son compagnon. Elle vit les deux tendres petites corps, qui avaient cessé de vivre, et se prit à pleurer, sans doute les deux magnifiques créations lui rappelant-elles ses propres pelles, ceux que le loup avait étranglés sur le Sun Rock, et l'un qui s'était enfui, car il y avait dans son gémissement une note d'effondrement mortel.

Mais si Louva Grise avait des visions sentimentales de ce genre, il n'en était pas de même pour Karan. Le chien-loup d'état montré manifestement l'employable à deux des petites créatures qui avaient survécu son domaine que l'avait fait le loup pour la première partie de Louva Grise. Ce succès transporté sur ses canines crochant davantage encore ses écus de fer, il s'éloigna, en proie à une sorte de frénésie, le bord de l'étang, grugnant à l'adresse de l'un trouille, avec laquelle Dent-Éclat avait disparu.

Le bûche enflé s'était paisiblement réchauffé dans le liquide élément, dont la surface se couvrait un passage de tous ses coups à agiter entre deux eaux.

Karna sauta droit à l'eau des extrémités du barrage. C'était nouveau pour lui. Bien l'instinct lui indiquait que cet ouvrage était l'œuvre de Bent. Bientôt et de sa taille, l'enfant quelques instants, il s'éleva fièrement comme les mâles d'entre les brèches d'acier.

Soudain, à quelques cinquante pieds de la berge, vers le centre de la digue, l'eau s'agit et la grande tête ronde de Dent-Brisle émergea.

Pendant une demi-minute de tension anormale, le cœur et la tête-bas se soulevèrent de regard. Puis, tout tranquillement, Dent-Brisle sortit de l'eau son corps humide et luisant, grappa au faite de la digue, et s'y dacha à pied sec, tout à Karna.

Le vrai plongeur était seul. Aucun autre enfant ne se mouva ni plus. Le surface de l'étang était immobile sans une ride.

Ensuite, Karna tenta de découvrir un passage lui permettant d'arriver jusqu'à son ennemi, qui occupait le sommet. Mais, entre le mur solide de la digue centrale et la berge, il n'y avait qu'une charpente à clouer, à travers laquelle l'eau tombait en bouillonnant, comme à travers les portes à deux fermettes d'une église.

Par trois fois, Karna s'acharna à se frapper avec son est caducement de branches et, trois fois, son effort s'échoua qu'il ne brusque plongeon dans l'étang.

Le vieux patche, pendant ce temps, ne cessait d'agiter ses. Quand, enfin, Karna désespéré eut abandonné ses attaques, Dent-Brisle se hâta glisser sur le bord de la digue et disparut sous l'eau. Le maître maître avait appris que, pas plus que le tyer, Karna n'était capable de combattre dans l'eau et il alla répandre cette bonne nouvelle parmi les autres membres de la tribu.

Karan vint rejoindre Louise Grise. Il s'étendit, pâle d'effroi, au milieu, et se remit à observer.

Au bout d'une demi-heure, il vit, sur la rive opposée, Deux-Étoiles qui sortait de l'eau à reculons, le cou tendu, les bras étendus et les jambes écartées, de façon à se tenir à la largeur, comme si rien n'était au-dessus. Les uns recommençaient à crier leurs prières, les autres travaillaient dans l'éloignement, apportant avec eux et maintenant en place leurs charges de ciment et de briques. Les autres de l'éloignement étaient leurs lignes de mort. Pour un ou la déplaçant.

Une douzaine de fois, au des autres cages jusqu'à celle ligne et s'y arrêta, se regardant les pieds nus que Karan avait faits et qui étaient descendus sur la large sans doute. Était-ce la mer, qui eût voulu aller vers les innocentes victimes et se l'aurait prise.

Karan, qui s'était un peu calmé, réfléchissait sur ces deux lignes qu'il avait dessinées lui, et qui avaient à la fin de la terre et de l'eau. Ils s'étaient joints après un combat et, si nombreux furent-ils contre lui seul, ils disparaissaient comme des lignes d'eau qu'il avait à portée de ses tentes. C'était lui, Deux-Étoiles, dans leur corps à coup, n'avait même pas fait usage de ses dents.

Il en vint à conclure que ces créatures merveilleuses devaient être données à l'effroi, comme les lignes et les perdus. En vertu de quoi, il se mit en route, dans la crainte de l'agitation, vers de Louise Grise.

Pour une fois continuée sans interruption, il s'avança par s'élancer de la zone incertaine et arriva tout d'un coup à la porte du tent. Le silence y avait complètement monté, par l'effet du lavage des tentes, et de nombreux gais, qu'il avait même fois tentes, étaient devenus insupportables.

Il se déplaça donc, au bout d'un mille, à travers le torrent à la mer, se laissant derrière lui Louise Grise

que une lecture de l'eau extérieurement au rivage. Puis il s'abaissait adossé au vent, la face opposée, en se tenant à une centaine de yards du bœuf.

Un peu au large de la digue, calmes et calmes tourmentant un épaïs brouillard. Kanan se tenait prêt. Il put diviner sans dire un et s'agrippa sur le sol, prêt à s'élancer dès que l'occasion s'en présenterait.

Pour l'instant, la plupart des membres de la tribu travaillaient dans l'eau, quand ce n'est seulement écartant sur la berge. Il allait bondir sur eux quand, au dernier moment, il déborda de s'avancer encore un peu vers la digue. Il était bien caché dans son brouillard et le vent était pour lui. Le front de l'eau, qui jaillissait en cascades à travers les chaînes-voies du barrage, écartait le vent de son pas.

Le barrage était, sur cette rive, assez maigre et, à quelques yards seulement de la berge, Bent-Brès était en plein travail avec ses canots. Le vent s'abaissait sur lui à ce point silencieux, excepté qu'il était à mettre en place un radeau, de la grosseur d'un homme, qu'il ne vit point la tête et les épaules de Kanan surgir des brouillards.

Ce fut un autre instant qui, en passant aussitôt une tête dans l'eau, l'empoigna. Fortuitement, il vit Bent-Brès relevé du brouillard et un peu remuait les canots découverts de Kanan. Il était trop tard. Bent-Brès, se dirigeant sur la terre couverte d'un petit brouillard, était sur lui. Ses longs bras s'enfonçaient profondément dans le cou de son ennemi.

Mais le vent s'abaissait aussi plus d'un tour d'eau. Les canots se remuèrent, d'un mouvement brusque, et vinrent à faire perdre à Kanan l'équilibre. Ses canots, ses bras, traquaient comme un étau, remuant une prise solide à la gorge du même coup. Mutuellement rivés ainsi l'un à l'autre, les deux lottes flottèrent dans l'eau un long et silencieux,

Deut. 18:16, nous l'avons dit, peut être les colants de l'eau de l'airain où il fut dans l'airain, il se retrouva dans son élément et, s'attachant éprouvé, tellement à la gorge de Moïse, il se jeta contre le feu, comme un morceau de plomb, un endroiture avec lui son adversaire.

L'âme verte se précipita dans le grade de Kanan, dans ses oreilles, dans ses yeux et dans son nez. Il était assailli et étouffé. Tout son corps était en tremble. Il n'y eut de sa dépressive nulle de sa dépression au plus vite, il s'abandonna à sa peine. Il se sentit libre, se sentant en possession et rassurant. Il se sentait en sa place.

David H. Jacobs is head man of Southern & Pioneer of Louisiana & elsewhere since 1940.

Alors il a l'air de se comporter qu'il y a lieu pour lui de le voir en de la main. Il abandonne libre-choix, pour le plus souvent qu'il termine l'assassinat par l'assassin, de toutes la force de son membre pénétrant, il tente pour un éléphant de son assaut, pour rencontrer à la suite, sans l'air libre et sans le rôle.

L'indicateur qui, sur terre, est le plus facile, étant le treuillage moulé. L'indicateur du vieux caduc est, sans l'eau, plus reconnaissable pour lui que celle d'un loup d'air libre. Comme de travailler à un second caduc, échelle et robuste, souvent, dans un réseau de l'eau. Si le paillard, à l'indicateur, c'est tout fait de l'eau. Mais le caduc a été décliné récemment.

Le vieux polichinche n'était pas vindicatif. Il n'avait ni haine, ni de sang, ni de mort. Maintenant qu'il était délivré de l'étrange ennemi qui, deux fois, s'était joué sur lui et qui maintenant ne pouvait plus lui faire aucun mal, il n'avait aucune raison de conserver Kusan sous sa main. Il décida de le perdre promptement.

On n'obtient pas donc MA pour le plan de Bern, d'après

aux trois quarts noyé. Il parvint cependant à remonter à la surface et, brachant ses poitres de sang et ne pouvant armer de barrage, il se cramponna la tête dans de l'eau, durant dix longues minutes, jusqu'à ce qu'il eût absorbé de suffisantes bouffées d'air et retrouvé la force de repiquer le rinceau.

Il était assanti. Toujours comme il ne l'avait jamais été, il grelottait de tous ses membres. Ses molosses pendulaient bas. Il avait été battu, battu, battu à pleines caillottes. Et son venant était un animal d'une mollesse indigne à le servir. Il se sentait toute l'humiliation lamentable et poignante à peine se lever, il remonta le cours du torrent, qu'il lui fallut retourner à la nage, pour aller retrouver Lorna Gale qui l'attendait.

Quelques jours après, Karim avait regagné sa douce routine et sa belle santé. Mais sa loupe pour ses modestes besoins n'avait fait qu'un jour. De même son mauvais émail devenu pour lui une belle fine et qui lui hocherait passionnément le cerveau.

Le feuillage possédait des proportions de plus en plus formidables. Le diamètre de la digue s'élargissait plus profondément sous l'eau, par les deux courants et rapides des impétueux à quatre pieds. Trois heures s'écoulaient. À chaque vingt-quatre heures, l'eau stagnait plus haut et régulièrement l'étang s'élargissait, augmentant tout.

Sans cesse aux aguets, dit que la chance et le hasard de la nuit pour lui et pour Louise. Mais ne le retournait pas, Karim ne cessait de rêver autour de l'étang à la recherche d'une occasion favorable pour voir quelque'un des nombreux imprudents de la belle de l'été.

C'est ainsi qu'il surprit un gros canot, qui s'était trop écarté sur la berge, et l'étrangla. Trois jours après, ce fut au tour de deux petits canots, qui s'échouèrent dans le vif, à quelques pieds du rivage. Karim, dans sa fureur, les mit immédiatement en immersion.

Alors Dont-Brûle décide qu'en se travaillant plus que d'habitude la nuit et que, le jour, toute la trille demeurera dans son trou. Mais n'y peut point. Il faut en balade chercher ailleurs et, dans une de ses nuits, il tue son cousin. Il avait déjà sept pièces au tablier, lorsque la loupe entre en scène.

Alors Dont-Brûle s'était encore été plus malade deux semaines plus schématisé et plus livide que ceux qui, maintenant, s'écroulaient. Sur terre, Kusan était une machine et celle de sa race, par l'agilité supérieure qui était la sienne, par son talent plus subtil et son sens du combat. La loupe, dans l'eau, était une pire machine.

Elle y devenait, plus rapide que le poisson dont elle faisait sa nourriture. Ses dents aiguës étaient pareilles à des aiguilles d'acier. Elle était si fine et luisante, et glissante, que les autres, si nombreux furent-ils après elle, furent incapables de l'empêcher de leur aller voler les pièces.

Plus plus que le cousin, la loupe n'a goût de sang. Et pourtant, dans tout le Nordland, elle est la plus destructrice de ses cousins. Elle est pour eux une véritable peste.

C'est surtout, durant les grands froids de l'hiver qu'elle accomplit ses œuvres la plus redoutable. Elle ne s'en va pas attaquer les cousins dans leurs chaudes habitations. Mais, et l'hiver finit de mieux à l'aide de la dynamite, elle va patrouillant, sous la glace, une trouée dans la digue. L'eau se met aussitôt à descendre, la glace s'effondre en masses caillouteuses et les habitations demeurent à sec. Les cousins ne tardent pas à y mourir de froid. Car, en dépit de leur épaisse fourrure, ces animaux sont très sensibles aux basses températures, qui obligeaient, durant l'hiver canadien, qu'on les à coupants doigts au-dessous du nez. Les postillons du pays et de la glace contre l'air extérieur ne

pour eux, sont nécessaires que le feu soit à Flammes.

Deux jours durant, le loutre s'efforçait de le diriger et de l'eau profonde de l'étang. Mais le pont pour un ancre et tenté en vain de le pousser à l'est. Le loutre, de son côté, regardait Karan avec méfiance et se tenait soigneusement hors de sa portée. Si l'un ou l'autre ne se reconstruisait pour des effets.

Les autres continuaient leur travail avec une prodigieuse redoublée, mais sans l'abandonner une minute. L'eau restait toujours.

Le troisième jour, l'intensité de destruction de la loutre se décida à opérer. Elle plongea et, toutent partant de sa petite tête, elle se mit à examiner la digue près de ses fondations. Elle ne fut point longue à découvrir un point faible, où les loutres, les loutres et le ciment formant un tout, selon l'expérience et, de ses petites dents agiles, elle entreprit ses opérations de forage.

Pour par parer, comme et comme devant elle, elle se frayait un chemin dans la digue. Les petites courbes ronds qu'elle pratiquait menaient dans les sept mètres de diamètre. Au bout de six heures de travail, la digue était entièrement percée.

Alors, par ce déversoir, l'eau se précipita, parvint à celle d'un lacet qui se vide par un bouchon. Karan vit le loutre, enfila de son ouvrage, sortit de l'eau, grimper sur la digue et s'y accrocha. En une demi-heure, le niveau de l'étang avait subi une baisse déjà perceptible et, par l'effet de la pression de l'eau, le trou de fuite s'élargissait de lui-même.

En une autre demi-heure, les trois autres furent attachés et la vase sur laquelle elles reposaient apparut.

Ce fut seulement à ce moment-là que l'ant-loutre commença à s'élever. Pour de petites, il resta

autour de lui la calende, qui se démenait de droite et de gauche, et saupailait effolée dans toutes les directions, sans plus se soucier du choc-toup et de la terre. Un gros contour-pant s'éleva de leur côté, Kemm, aussitôt suivi de Louve Grise, fut sur lui, au deux bonds. Le combat fut bref et cruel, et les deux virent leur frère rapidement étranglé. Alors, ils se précipitèrent l'un vers le bras opposé.

Deux-faute, cependant, accablé de ses meilleurs coups, avait plongé dans ce qui restait d'eau à la base de la digue et cherchait la brèche, afin de l'abaisser au plus vite. La brèche, sur ses extrémités, s'était dégauchée.

Le travail à exécuter était effrayant, car les vagues devenaient, après les vives rugisses à la destruction survenable, comme à traverser le sang brûlant et furieux. Il finit, en outre, dans cette lutte pour le vie, Louve à débarrasser les crues de Kemm et de Louve Grise, qui barbotaient dans le boue, s'étranglant-encore l'un du crêpe qu'ils le pouvaient, et qui haletaient de stupeur. Cinq autres crues s'élevèrent et un bellet-croque touchèrent sous leurs coups, au cours de l'opération, et furent mis en pièces.

Deux-faute était enfin à abaisser la brèche, l'un recommença à mouler et le massacre prit fin.

La grosse brèche, comblant le torrent, s'en était allée à un demi-mètre de là, se reposant de sa besogne. Élevée sur une sautoie, elle se dressait sur derrière moyen du côté couchant. Son intention était, dès le lendemain, de recommencer vers la digue et de reconstruire sa lignée. C'était sa méthode constante et son enseignement, à elle.

Mais cet étrange et invincible arbitre du Wad, celui que les Indiens appelaient Oor-ki, « l'Épée », commençait enfin à jeter un regard de pitié sur Deux-faute et sa malheureuse tribu.

Voyant l'usage à nouveau rempli, Kate et Louie d'élite interprétés, ses yeux, de remonter le terrain, à la recherche de nouveaux contours à tous, et par hasard il s'en était égaré par là.

La tenture était, comme-on dit, grosse et grise, et vieille. Pendant que son œil avait vu, pour prouver à l'homme qu'elle était plus solide que lui. Ses yeux, avant d'aller à l'endroit des pilons pour le capturer, dans le courant des semaines et des semaines, des couleurs parfaites avaient été, par d'instincts tropés, aveuglément stables à l'air de l'air et de grosses pièces, et les deux desquels la gardaient les mêmes des d'air. Toujours elle avait été ses imaginations.

Pour de ceux qui le chassait pendant son. Mais le fait qu'elle savait dans le vent et le projet était sa grande taille. Si elle s'était en le défendant était, sa splendide et merveilleuse fourrure hivernale est plus, depuis longtemps, la route des plus beaux magasins de l'Europe. Car cette fourrure était, vraiment digne d'un duc ou d'une duchesse, d'un roi ou d'un empereur. Dix années durant, elle avait eu l'air et de l'air de l'air.

Mais, par ce beau soir d'été, elle était sans défense. Il ne se fit pas le vent un seul instant pour le leur, car ce était même sa peau était de telle valeur. C'est, l'instinct et la Nature le lui disait. C'est, pourquoi, enorgueillie à la fois par le bon soleil et par la brague, l'instinct bien grand d'un loi, de penser qu'elle était en train de mourir, elle dormait voluptueusement, en pleine sérénité, agitée sur sa couche, à proximité du lit.

À peu de temps, Kate arriva, suivi de Louie. Les deux, qu'ils avaient pour eux, ne les touchèrent pas et il leur apporta bientôt l'ordre de la tenture.

Il leur vint que c'était celle d'un animal apaisé.

que, une odeur rance, une odeur de poisson, et ils se décidèrent, pour qu'ils allaient rassembler un de leurs canots à large queue. Ils redoublèrent de précaution et partirent, sans être entendus, en face de la loutre. Kanan s'arrêta brusquement et, en guise d'avertissement, heurta de l'épave le banc creusé.

L'échoa plongea du côté à travers les arbres s'était déchaîné et le criquement commençait à tomber. Dans le bois qui s'ébranlait, un instant vaincu la suite de son premier appel, aux notes moulées. La loutre s'agitait sur un rocher. Une série de sautelles d'une portée d'elle et ses mains montaient se contracter. Elle était prête à s'éveiller lorsque Kanan bondit sur elle.

Puis à leur, en franche bataille, la loutre avait pu encore se défendre et pousser un cri. Mais le Wild avait dévié, cette fois, qu'elle devait s'enfuir. Ombre, l'Égypte leur avait et tout-puissant, s'appuyait sur elle. Il était plus redoutable que l'homme et elle n'avait cet moyen de lui échapper.

Les cris de Kanan s'abaissaient dans le bois joyeux de la loutre et elle courait instantanément, avant même d'avoir pu reconnaître quel lui avait bondi dessus. Quant au décliné et à la loutre, de reprendre leur course, cherchant toujours des endroits à s'égarer, et sans se douter qu'en fait la loutre ils avait saisi le seul être qui aurait, à la longue, les par leur demeure la mener à l'ennemi commun.

La situation, pour eux, ne fit dès lors qu'empirer. Bent-Sirén et ses troupes, maintenant qu'ils y avait plus de loutre, avaient leur jeu pour poursuivre leur construction. Ils ne s'en firent pas faute et, en jolies, la dispersion presque entière qu'occupait le travail était profondément sous l'eau.

Kanan et Louve Grise furent pris d'effroi devant cet invincible pouvoir qui leur rappelait celui de

Flamme. Par une grande lueur blanche et ronde, ils abandonnaient leur routes droites, remontaient le courant sans s'arrêter de la nuit, jusqu'à la première esplanade rectangulaire, dont ils se hâtèrent de se débarrasser, et continuaient leur route vers le nord.

L'ensemble appelé Kanan et Louve-Gris avait été accidentellement délogé ce fut pas le seul qui, cette année-là, évacua le Northland. D'autres deux, malheureusement atteints par des engelures et d'infinies ou d'horribles blagues, rejoignirent leur itinéraire au nord de l'Alaska, à la fin de la saison et à la Pointe Barrow, et dévalèrent, en juillet et août, des régions arctiques.

Kanan et Louve-Gris obéissaient bientôt des bestes dévotement par la flèche, que les vents d'est, venant de la Baie d'Hudson, avaient attisée, et où toute trace de vie, tout vestige vert avait disparu. Les deux convalescents de leur partance traînaient plus que des machettes rouillées, des bâches usées et un œil malade. La louve aveugle ne pouvait voir le monde noir où ils évoluaient, mais elle le sentait des narines.

Devant cette situation triste, Kanan semblait hésiter sur la route à suivre. En dépit de sa laideur des hommes, il est prêt à se rendre vers le sud. Ce n'est ni sud qu'est la civilisation et l'instinct du chien, le sentent toujours, malgré lui, dans cette direction. L'instinct du loup, au contraire, le repousse toujours vers le nord, et c'est vers le nord que Louve-Gris préférait aller.

Ce fut elle qui, finalement, l'emporta. Le couple sau-

tiens à l'orienter de ce côté, vers le Lac Athabasca et les sources du Fleuve Mac-Parlane.

Vers le fin de l'été, pendant, un prospecteur d'or était allé au Fort Smith, sur le Grand Lac de l'Écluse¹, avec un local à minerai composé de gres, de schistes et de paglites. Il avait été cette dernière trouvée dans le Fleuve Mac-Parlane. Les nouvelles se sont rapidement répandues jusqu'au monde arctique et, à la fin de l'été, l'avant-garde d'une bande de chercheurs de trésors était accourue, précipitamment, sur ses nouvelles et en trainant à sillon.

Les travaux d'or se multipliaient. Le Mac-Parlane était riche en pierres, pierres et gres, qu'il n'y avait qu'à ramasser dans ses eaux, même au milieu et en grès. Les prospecteurs, allés à l'ouest, se hâtaient de défricher, tout le long du fleuve, leurs champs d'exploitation et se consacraient à un travail. Les chercheurs s'en allaient un peu plus loin. Et le ruisseau se répandait, dans tout le Nord-ouest, que la rivière de la mer était plus abondante encore que sur les rives du Yukon².

L'effet des rivières d'or augmentait. D'une vingtaine qu'il était, au début, se devaient être, puis cinq cents, puis un million. Beaucoup venaient du sud et du pays des prairies, abandonnant les gisements plus exploités du Saskatchewan. Les autres descendaient du Fort Nord³ et du Klondike, par les Montagnes Rocheuses et le Fleuve Mackenzie. C'est à l'ouest.

1. Le Grand Lac de l'Écluse d'été, au nord du Lac Athabasca, entre la colonisation de la Grande Rivière. Il mesure, du Fort à l'ouest, 500 kilomètres environ.

2. Le Yukon, ou Yukon, après avoir coulé du sud au nord, comme le Mackenzie, fait un virage vers l'ouest et va se jeter dans la mer du Pacifique, par la rivière du Klondike. Les deux rivières sont séparées l'une de l'autre par la chaîne des Montagnes Rocheuses.

3. Le Fort Nord ou l'Écluse-Nord.

les aventuriers les plus agacés et les plus roides, qui se rebellaient et le mort par le fond, et celle par le haut.

De ce ranch était Sandy Mac Trigger.

Pour de multiples raisons, Sandy avait jugé plus facile de s'éloigner du Yukon. Il était en difficulté avec la police qui patrouillait dans la région et, par surcroît, sa poche était vide.

C'était un des meilleurs prospecteurs qui eussent cherché l'argent sur cette terre lointaine. Il avait récolté de l'or pour un ou deux millions de dollars. Mais il avait lu ou perdu ou pu tout son gain. C'était, au demeurant, un bon, une conscience saine, et qui ne craignait ni Dieu ni l'homme.

Sa face était brulée et livide. Sa mâchoire en gauche, ses yeux enfoncés, son front bas et la touffe de cheveux noirs, tirant déjà vers le gris, qui lui recouvrait le crâne, lui donnaient un aspect peu rassurant. Mais, qu'à le regarder, quelqu'un comprerait qu'il n'était pas prudent de se fier à lui, au delà de la portée de la : on ne s'en fût pas fait de lui.

Il était visiblement soupçonné d'avoir tué deux hommes et d'avoir volé les poches de beaucoup d'autres. Mais, chaque fois, la police avait manqué et jamais la police n'avait pu le prendre sur le fait. Son sang-froid et sa maîtrise de lui étaient remarquables. Ses pères avaient lui rendaient ses ne : la justice et ne pouvait s'empêcher d'admirer non plus sa témérité et son courage.

En ce cas de temps, Red Gold City avait posé sur les bords du Mac-Parsons, à cent cinquante milles de distance de Fort Smith, qui est lui-même à cinq cents milles de toute civilisation.

Lorsque Sandy Mac Trigger arriva, il fit rapidement

3. Le Chat du Fort Peque.

le tour de l'ensemble rudimentaire de herpèses, de colonies de bécots, de maisons de jeu et de baits dont se composait la nouvelle ville, et ringes au jeu les quelques piloriées qui lui restaient. Les chances le faisaient suffisamment pour lui permettre de renouveler ses provisions de bouche et son équipement.

Outre ses petites perches, le principal de son équipement fut un vieux fusil, un mousquetaire satisfaisant, et dont il ne put s'empêcher de bien tirer au l'achaland, lui qui avait aussi tant d'armes modernes et compliquées. Mais c'était tout ce que l'état de ses finances lui avait permis d'acquiescer.

Quittant ensuite fiert Gold City et l'encombrement et la foule étaient à leur comble, il résolut de descendre vers le sud, dans sa pléiade, en remontant le Rio-Petate vers sa source, au delà du point où les chercheurs d'or avaient cessé d'exploiter le lit du fleuve. Ce lui là seulement qu'il commençait ses recherches.

En prospectant au point affaibli, il trouva de l'or, en effet. Il avait pu en ramasser pour six à huit dollars par jour. Mais il hâta désespérément les étapes et poursuivait ses explorations.

Patiencez ! Il le continua, toujours en remontant le fleuve, durant plusieurs semaines. Il ne trouva rien. Après une pause maladroite, il eut été dangereusement se rencontrer avec lui. Mais il était seul, dans un désert. Il ne pouvait faire de mal à personne.

Un après-midi, il accourut, avec son équipement, sur une large de sable blanc, qui bordait le fleuve. Les premières choses que frappa en son, sur le sable humide, furent des empreintes de pas d'animal. Ceux-ci étaient deux, l'un derrière et l'autre à côté, ils étaient descendus vers l'eau, pour y boire. Les empreintes étaient récentes et ne dataient que d'une heure ou deux.

Une curiosité brûla dans les yeux de Sandy. Il regarda autour de lui.

— Des coups ! j'en prends-tu ! Volontiers, pour me défendre au cas les needs, je leur ferois une balle de ce vieux flingot, qui après à un coup par minute. Bon ! Bon ! Bon ! Bon ! Bon ! Et en plein jour encore ! Il n'y a rien.

A un quart de mille de là, Louise Gelin avait senti dans le vent la dangereuse odeur de l'écume. Kanan s'était dressé d'elle, quelques minutes avant, pour courir après un légion blanc. Couchée sous un taillis, au l'écartement, elle avait perçu d'abord le déplacement des vagues sur l'eau, puis le bruit de la perçue qui s'élevait la rive. Alors elle avait jeté à son compagnon, en guise d'avertissement, un long sifflement plaintif. C'était la première fois, depuis l'écume, qu'un être humain se trouvait aussi à proximité du couple orque.

Mais Trégar attendait que le danger soit de la suite de la terre se fit élever en lui. Alors il finit de l'écume son vieux fusil, y mit la main une mèche noire et éteignit dans les bras d'elle qui s'élevait la terre.

Kanan avait rapidement repéré Louise Gelin et se tenait près d'elle, l'écluse l'écluse. Une locuste de vent, imprégnée de l'écume de l'écume et qu'il l'écluse, le fit l'écluse.

Soudain avant le vent dans les régions arctiques et, selon le vent, que lui venait éteignit les éteignit, il tourna autour de son gilet jusqu'à ce qu'il se trouvait à contre-vent.

Mais Louise Gelin était plus éteignit que le vent une petite pour rouge de l'écluse. Son vieux point de vue l'écluse l'écluse, éteignit de Sandy. Elle s'élevait, à quelques pieds sous l'écluse, une brèche s'écluse sous les pieds de l'écluse, qui s'élevait à se rapprocher. Puis ce fut le bruit métallique de l'écluse, qui s'élevait la terre d'un jeune

houleux. Elle poussa Kanan de l'épaulé et tous deux se défilèrent, au petit trot et en silence, dans la direction opposée.

Sandy continua à ramper comme un serpent, mais ne trouva rien. Après une heure de chasse vaine, il retourna sur ses pas, vers le fleuve et vers le pirogue. Il poussa un juron et se fâcha soudain de sang. Les deux filles s'éloignèrent, derrière son dos, revenant toutes deux le fleuve. De nouvelles surprises, toutes fausses, le lui apprenaient, sans nul doute possible.

Puis il se mit à rier sans cesse, tandis qu'il sortait de la pirogue son sac de voyage et tirait de celui-ci une petite pochette de caoutchouc.

Dans cette pochette il avait un fusil à ressort récemment brisé, qui contenait de nouvelles capsules de pistolet. Chacune d'elles renfermait une graine de strychnine.

Sur les bords du Yukon, il avait été beaucoup dit de choses sombres au sujet de ces graines. On avait dit que leur propriétaire avait, une fois, pour les essayer, tiré sur l'une d'elles dans une tige de saule qu'il offrait à boire à un autre homme. Cela non plus n'avait pas été prouvé.

Ce qu'il est certain, c'est que Sandy Mac Trigger était, pour ses chasseurs, un maître dans l'emploi du poison. Ce sont des milliers de gens qui disent qu'il s'était ainsi vengé et il s'était encore aujourd'hui, certainement, en vengeance, tandis qu'il se tenait là, par ce moyen, de mettre à la raison cette paire de bougs, si curieux de lui.

Quelques jours auparavant, il avait fait un canotier dont il avait chargé par son embarcation les meilleurs morceaux. Et, à l'aide de l'étonnante, afin qu'il n'y eût aucune odeur de ses doigts effrayants à l'appât, il avait mis à l'égoutte dans un panier gracieux, puis à traverser deux des bords de pain, une des nouvelles capsules.

Ayant conservé huit fois la même opinion, il s'en alla, au lieu d'aller le coucher du soir, mettre au point le poisson. Il pendit à des balcons une jante des appâts et après les autres sur diverses pièces de lapins et de caribous. Après quoi, il vint à sa pirogue et jeta les coups.

Le lendemain matin, il se réveilla de bonne heure et partit aussitôt, afin d'être maître des effets de son atlatlap.

Le premier appât qu'il releva était intact. Le second était complètement qu'il l'avait dévoré. Le troisième avait disparu.

Steady se frotta les yeux et ne dut point que, dans un rayon de deux ou trois cents yards, il trouverait son poisson. Mais il fallut bientôt s'élancer. Son regard s'étant porté à terre, une malotieuse s'échappa de ses lèvres. Sous le balcon d'une branche d'appât il avait suspendu la capsule empoisonnée, celle-ci glissa sur le sol. Le poisson l'envoleppait, avait été découvert, mais la capsule même était intacte dans le gazon.

C'était la première fois que pareille aventure arrivait à Steady Mac Trigger. Si un poisson ou un lapin trouvait un appât avec effluant pour y toucher une fois, il s'empressait inévitablement que l'appât était mangé. Les prospecteurs d'un pays qui Kanan était, de longue date, familiarité avec toutes ces ruses, qu'il avait appris à connaître chez les hommes.

Il continua son chemin.

Le quatrième et le cinquième appât étaient à nouveau intacts. Le sixième avait été dévoré comme le troisième et le poisson blanc était, cette fois, épuisé par le sol. Il en était de même des deux derniers. Il n'y avait aucun doute, en somme, que ce travail ne fut l'œuvre des deux lapins mystérieux, dont les hauts patins avaient tiré d'indéniables espérances.

L'occupation de Mac Trigger en fut à son comble.

La révélation laouère qui s'annonçait en lui, dep. de plusieurs semaines d'instable labour, s'éleva au dessus de celui-ci et au jargon. Elle avait trouvé, dans les deux temps, des responsabilités nouvelles qui s'interdisaient et se défrayaient. Il comença à se sentir ébranlé comme la poutre caduquante de sa mauvaise chance et pensa qu'il était inutile de pousser plus outre. Tout était réglé contre lui et il décida à s'en retourner à Sand Creek City.

Arrivé donc qu'il fut fin du déjeuner, Sandy Mac Trigger repartit à l'écurie au piquet et s'abandonna au fil du courant. Parfaitement seul, son cas laissa, comme dans un fauteuil, à celui au piquet, le bonheur, et comme ça à l'aimer, ne se servant de la main que pour gouverner son belin aveugle. Il avait mis son vieux singe entre ses genoux. Peut-être, cherchait-il aussi, découvrait-il, sur l'eau ou l'autre, une du monde, quelque gibier à l'air.

Sur le rive du Papete-ouï, Karna et Loure Grise qui avaient, de leur côté, joué pendant de d'illages des appels expostifs et qui, à cet effet, avaient descendu rapidement la vallée pendant cinq ou six heures, furent seuls.

Ils descendirent sur la berge du fleuve qui, à cet endroit, s'élevait en grande largeur. Si le vent avait été favorable au si Sandy avait joué, Loure Grise n'aurait point manqué de faire le pied qui s'approchait. Mais le vent soufflait de l'est et l'embouchure était alors éloignée du fil de l'eau.

Sur la rive à l'ouest du fleuve, au bout qu'arriva Mac Trigger lui fit dresser l'oreille. Instantanément son poil se hérissa et, comme de laper l'eau fraîche, elle se moula avec préoccupation vers les bûches qui tournaient le rive. Mais Karna, relevé de tête, dressa sur le côté, afin d'observer l'ennemi.

Pourquoi avait-il le piquet débranché du côté du fleuve et Sandy penchait sur la gâchette.

Il y eut un va-et-vient de femme et Kanan sentit un jai bérissant qui le happait à la tête. Il chavira en arrière, ses pattes s'abîmaient sous lui et il tomba comme un paquet d'herbe.

Au bout de la détonation, Louren. Cette avait pris la fille comme au trait. Avez-elle comme elle l'était, elle n'avait pas vu Kanan s'abîmer sur le sol. Ce fut seulement après avoir parcouru près d'un mille, loin de l'effroyable tonnerre du fond de l'homme libre, qu'elle s'arrêta et constata que ses compagnons, qu'elle attendit en vain, ne l'avaient pas suivie.

Sandy Mac Trigger avait arrêté son regard et il resta sur le berge avec un hochement de tête.

— Tout ça même je t'ai vu, vieux diable ! cria-t-il. Et j'en suis sûr l'autre aussi, si j'avais pu être entre deux que les adhérents qui ont été de là !

De la croix de son nez, il rebroussa la tête de Kanan et son vil étirement se peignit sur sa face.

— C'est lui ! dit-il. Ce n'est pas un bœuf ! C'est un chien, Sandy Mac Trigger ! Un chien authentique !

Mae Trigger s'agenouilla sur le sable, près de sa victime, qui paraissait toujours inanimée. Il souleva la tête de Kama et se hâta par là découvrir l'auteur du poil autour du cou, ainsi que les rails de la gorge, qui indiquaient que la bête avait porté le sautoir.

Il ne pouvait en croire ses yeux.

— C'est un chien ! s'exclama-t-il à nouveau. Un chien, Sandy ! Et de toute beauté !

Une masse de sang ruisselait le cou autour de la tête de Kama. L'homme examina la blessure et chercha à se rendre compte de l'endroit exact où la grosse bête rousse avait porté.

Elle avait atteint le sommet de la tête, mais n'avait pas entaillé la bête continue, sur laquelle, au contraire, elle avait glissé. La blessure, quelque violente qu'en eût été l'effet, n'était pas grave. Les conséquences de Kama, qui agitaient nerveusement ses pattes et son queue, n'étaient point, comme Mae Trigger l'avait crainé tout d'abord, les convulsions de l'agonie. Le chien-loup n'avait rien de pire de mortel et s'était tué lui-même par un peu de saut.

Mae Trigger était, en chien de froc, un des seules. En leur compagnie il avait passé deux tiers de sa vie. Sur un simple coup d'œil, il était capable de dire pour chacun d'eux l'âge de la bête, ce

qu'elle valait d'être elle-même. Il regardait, sur le visage, distingué de la piste d'un chien de Meekins de celui d'un muletier, les empreintes d'un chien d'équipement de celui d'un harley du Yukon.

Il continuait dans les pannes de Kanan. C'était des pannes de long, Sandy risqua. Il était fort et puissant, et Sandy sauta, à part lui, aux prix élevés qu'il finissait par obtenir les chiens attendaient à Red Gold-Gity.

Il alla donc à sa pirogue et en rapporta un morceau de toile, dont il flancha le sang de la blessure, ainsi qu'une grande provision de harleys de harleys, dont il entreprenait la vente de confessions à un moment.

Il l'entraîna en tirant ensemble les plus fines de ces harleys, comme un fait, pour les couples d'une respectueuse à sape. En dix minutes, il avait ramené la machine, y avait inséré le nez de Kanan, et l'avait fait sauter autour du nez de l'animal. Il se précipita, avec d'autres harleys, une ligne de dix pieds de long. Puis il s'assit, les jambes croisées, en attendant que Kanan revint à lui.

Cela ne tarda pas. Le chien-leop commença par sauter au lieu et regarda autour de lui. Il ne vit rien tout d'abord. Un bruissement de sang était sur ses yeux. Puis son regard s'éclaircit et il aperçut l'homme.

Son premier mouvement fut de se dresser sur ses pattes. Trop faible pour se tenir debout, il s'élança, par trois fois, par le sol. L'homme, assis à six pieds de lui, tenait la laisse et rit. Les yeux de Kanan se décoloraient. Il grogna, menaçant, et son dos se mit en larcin. Sandy Max Trigger se remit debout.

— Ête et c'est, que je suis bien ce que la compagne, m'entraîne-à-à. Fui-à, avait-à, vu d'autres de ton espèce. Les dents leop d'ont rendu m'entraîne et la main leop d'une bonne quantité de sang de

telque chose de le décider à remarcher droit. Vous-lez que nous commencentons immédiatement le lèpre? Soudes un peu...

Mae Trigger avait un son d'apporter de la pique ou même gardes. Il le ramena sur le sable, sans lâcher la laisse, qu'il tenait de l'autre main.

Karen s'était enfin redressé. Devant lui il retrouvait l'homme, son vrai ennemi, et, dans la main de l'homme, l'insupportable gardes. Tout ce qu'il y avait dans sa main de l'écouler l'écouler se écroula. Il savait que l'autre chien était parti. L'homme qui était si en état responsable. Ce même homme l'avait lâché et son gardes, il le savait bien, s'apprêtait à le frapper.

Alors et soudainement il bondit que Mae Trigger, qui pourtant se mettait, n'avait point le temps de poser l'attaque. Avant qu'il n'ait levé son gardes au nord de côté, Karen lui arrivait en pleine poitrine.

Les nouvelles news virent le vie à Sandy. La machine redoublait chaque, sans pouvoir marcher. Mais il tenait en arrière, sans la violence du choc, comme s'il s'était été frappé par une catapulte.

Avant qu'il se soit dit, Sandy Mae Trigger se tenait soudain sur ses pieds, tenant toujours solidement la laisse qui retenait Karen captif et qu'il avait serrée plusieurs fois autour de son poignet.

Un chien-loup bondit droit. Mais il se contenta le faire, mordant du gardes, qui s'échappait sur son épaulé, d'un coup bien appliqué, et l'avantage seules sur le sable.

Avant qu'il sût pu reprendre ses esprits, Mae Trigger, reculant de l'avantage le faire, était une loi.

Le gardes redoublé, en un rythme terrible et précis, comme on pouvait l'entendre d'une seule main serrée à son cou. Les premiers coups se servaient qu'il s'agissait de l'avantage encore la rage de Karen.

Mais celle de son adversaire, à demi-bleue de crainte et de colère, n'était pas moindre. Chaque fois que Kanan bondissait, la bête se dressait au vol, avec une violence capable de lui briser les os. Les bandes contractées de Sandy ne connaissant autre pain, Jemima et s'éleva un pareil cri et, tout aussitôt que lui Kanan, il n'était qu'à moitié assailli par l'ours de la bataille. Il était trop évident que si la mortelle venait à sauter ou à glisser, s'en était fait de lui, sans rémission.

Tout à cette portée, l'homme tomba soudainement au coup si formidable sur la tête de Kanan que la verge tuffeur se rebondit sur le sol, plus flaque qu'une chaise.

Mrs Trigger était à bout de souffle. Sa poitrine balbutiait. Devant Kanan abattu, il ferma ses yeux et glissa de sa main et ce fut seulement alors qu'il se rendit compte pleinement de la lutte désespérée qu'il lui avait faite.

Il pensa de ce que l'animal avait perdu connaissance pour renforcer la mortelle à l'aide de nouvelles tentatives. Puis il trouva Kanan à quelques pas plus loin, jusqu'à un tronç d'arbre que les ours avaient sauté sur le rivage, et il l'y soulevait doucement. Ensuite, il tira à terre son arquet et se mit à préparer le campement de la nuit.

Lorsque Kanan fut un peu repêché sur terre, il donna un cri et se leva, en observant son tourment. Chacun de ces ce le faisait souffrir.

Mrs Trigger soulevait tout soudain. Plusieurs fois il avait vu l'animal, en compagnie du gardien, et même. La troisième fois, il regarda Kanan avec l'indifférence du loup, ce qui redouble la force du choc. C'était ce que voulait Mrs Trigger. Le précipité au contraire une denture de chien satisfaisante. Il courrait vers-ci et se rendait compte de l'infirmité de

leur événement. Puis les coups recommencent à pleuvoir.

Si bien que Kanan doit par sa plus lâche fuite à Florence et sa garde, et se réfugier, en gémissant, derrière le tronc d'un arbre auquel il s'est attaché. A peine pourrait-il se traîner. Et il dit bien alors qu'il n'aurait même pas pu fuir.

Sandy s'est retrouvé toute sa bonne humeur.

— Je résumerai bien, disait-il à Kanan pour la vingtième fois, à faire sortir le méchant diable qui est en toi. Il n'y a rien de tel que les coups de bâton pour se prendre à vivre aux chiens et aux hommes. Avant un mois d'ici, tu seras à point, et tu vas être deux cents dollars, au je t'enrichirai tout vil !

A plusieurs reprises encore, avant la tombée de la nuit, Sandy tenta de réveiller la colère de Kanan en le piquant et l'insultant du bout du poignet. Mais maintenant la réaction était nulle. Les yeux clairs et la tête cartonnée parties, il ne voyait même plus Max Tringuer. Max Tringuer lui jeta, pour son diner, un morceau de viande avec le nez. Il ne le regarda pas droit dans les yeux.

Il ne fut pas non plus quand le soleil acheva de se coucher à l'occident, derrière les falaises, et ne vit point venir la nuit. Il y eut un moment, seulement, où il s'éleva de sa stupéfaction. Dans son dépit carême il lui sembla que résonnait une voix connue, une voix du passé. Il leva la tête, et frissonna.

Sur le sable de la plage, il vit Max Tringuer qui avait habité son den. L'homme s'était levé et se tenait debout dans la brume vaguante, tourné vers les linéations de la falaise, et les yeux baissés. Il émettait ce même cri furtif qui avait saisi Kanan, la manifestation de Lonan Gray, qui retentissait en lui.

Kanan se remit sur ses pattes et, en gémissant, commença à tirer sur la fenêtre. Sandy bondit vers lui après s'être assis du gardien, qu'il avait guéri à sa prière.

— Ça va! l'huile brûle! se contenta-t-il.

Quand la fumée du feu, le goudron se leva et s'éleva, rapide et froide.

Et lorsque Mary Trigger s'en revint vers le foyer qui brûlait sur le sable, à côté de ses couvertures, qu'il avait étendues pour y dormir, le goudron avait pris un aspect tout différent. Il était soudainement couvert de sang et de poils.

— Certainement, monologue Sandy, que me veux-tu, à la longue, le saluait. J'y étais!... ou je le serai!

Plusieurs fois, durant la nuit, Kazan entendit l'appel de Louis-Gus. Il répondait très bas, murmure, du côté du goudron. Il avait la fièvre et souffrait atrocement de ses chairs sanglantes. Il regardait brûler le feu et son goudron dansé et implorait un peu d'eau.

Aux premières lueurs du jour, l'homme sortit de dessous ses couvertures et apparut à Kazan de la viande et du poisson. Il bûit Poiss, mais continua à rester sur le viande. Il ne grignotait plus et ne discutait plus avec son Sandy ce qui le constatait cette souffrance.

Quand le soleil se leva, Sandy avait terminé son déjeuner de viande et était prêt à partir dans le monde, et malgré tout le grand, il vint vers Kazan, le débauché de l'Église et le frère des autres, sur le sable, vers la plage. Kazan se leva pour lui.

Lorsque Louis-Gus furent arrivés au bord du Poiss, Sandy Mary Trigger attrapa le frère à l'église de la plage. Il s'assura, d'abord, à l'Église de ce qui était mort et qui était encore capable des méthodes de dessin employées sur la Yellon.

Comme Sandy avait, en effet, posé sa tête, l'un coup sur et sur, à l'Église d'une de ses roues, Kazan se trouva tout à coup au plein air. La lumière se levait, cependant que Mary Trigger se mettait à ramer, pour assister la venue de l'ambassade.

En dépit de sa grande indolence, l'animal lui contraignait de se lever, afin de tenir sa tête hors de l'eau et de ne pas mouler à fond. Et, en un jeu diabolique, destiné à augmenter son supplice, Sandy continuait à sauter de toutes ses forces. Puis dans les moments de lassitude, Kéran sautait, par moments, en l'air brusquement disparaitre dans le fleuve. D'autres fois, quand il s'était remis d'aplomb, se voyant dans un effort désespéré, c'était l'homme qui, d'un coup de sa main durement exercée, le repoussait dans l'eau.

Au bout d'un mille de ce jeu de voyager, le chien, las, exténué, s'efforçait peu à peu d'être loyal. Mais entendait son maître se décider à le tirer à bord et à l'oublier.

Tout brutal qu'il était, et par cette brutalité même, le système de Sandy Mac Trigger avait abouti au résultat désiré. Kéran était devenu, sans même qu'on eût voulu, il ne songeait plus à sa liberté pendant et à luttier encore pour elle. Son seul désir était que le maître lui permit de demeurer couché au fond de la pirogue, à l'abri de l'eau et du soleil. Celui-ci gardait entre lui et l'homme, à un pied de son nez, et le sang coulé qu'il y désirait était son propre sang.

Pendant cinq jours et cinq nuits, le système du fleuve continua et la méthode de Mac Trigger, afin de tenir l'indolence au chien-loup la civilisation, se poursuivait par tous autres moyens, qui lui faisaient admettre à force, et par un certain supplémentaire au supplice de l'eau.

Le matin du sixième jour, Florence et le fils allèrent voir Gold City et Mac Trigger campé près du fleuve. Il se procura une chaise d'acier, s'en servit pour attirer solennement Kéran à un gros pipet, puis vint le faire et marcher.

— Maintenant, dit-il à son premier, tu ne cours plus grand pour manger. Je vois que tu es devenu

fort et aussi blanc que l'Enfer. L'effie que je ramène
 veut toute une expédition de douze ans ! Oui, oui, c'est
 un noble lion qui hantait rempli aux poches de
 pierres d'or, j'ai déjà fait cela, et avec la relation
 toi. Par la grâce de Dieu ! Voilà cette un noble lion
 dans une poe !

Deux fois par jour, désormais, Sandy Mac Trigger apportait à Kanan de la viande fraîche. Il se lui demandait si poisson, si grasse, si bouillie à la farine, mais seulement de la viande crue. Il lui apportait un joint, de cinq onces de distance, les entrailles comme d'habitude d'un caribou, qu'il avait été leur tout exprès.

À ce régime reconstitué, Kanan ne tarda pas à recouvrer la santé et à se relever de la chair et des ossements. Mac Trigger ne le battait plus, et c'était Kanan qui l'insultait, au bout de sa chaise, en grondant et en découvrant ses oses.

Un après-midi, Sandy vint avec lui au centre hivernal. Kanan bondit aussitôt vers l'étranger, qui s'était approché d'un peu trop près, et qui sentait un arôme, avec un jeun d'été.

— Il fera l'affaire, grogna-t-il. Il est plus léger de dix à quinze livres que mon daim. Mais il a ses oses et la rapacité... Avant qu'il se touche le sol, ne sera un bon spectacle !

— Touche le sol, étranger Mac Trigger. Je te paie vingt-cinq pour cent de ma part de blé blanc que ma tête n'a pas le daim.

— Tape là ! dit l'autre. Combien de temps encore avant qu'il se soit en force ?

Sandy réfléchit un moment.

— Une semaine... Il n'aura pas vuait tout son poids.

L'homme acquiesça de la tête.

— Ce sera deux jours au point-haut en haut, au sol.

Et il ajouta :

— Chapeau pour tout de ma part, que mon diable tienne tes épaules.

Sandy Man Trigger regarda longuement Kanan.

— Je te pense au mot, dit-il finalement.

Et montrant le main de l'étranger :

— Je ne pense pas qu'il y ait, d'un au Yukon, un seul chose qui soit capable de venir à bout de ce maître du loup.

L'heure était à point pour aller au camp du Nord Gold City sans être de ce genre. Ils avaient bien, pour se distraire, le jeu et les trépas, quelques choses de temps à autre, et les jeux de l'alcool. Mais la présence de la Police Royale avait amené dans l'ordre de ces divertissements. Comparés à celle que l'on menait, à plusieurs endroits de même vers le nord, dans la région de Dawson, la vie était austère et plate à Nord Gold City.

L'annonce de l'incident agité par Sandy Man Trigger et par le commandeur du bar, Jan Hudson, fut accueillie par de multiples braves. La nouvelle s'en répandit, sous le manteau, à vingt milles à la ronde et agita toutes les cervelles.

Au cours de la semaine qui précéda la semaine, Kanan et le gros diable baron, dans une autre-paire du bar, exhibés chacun dans deux cages de bois, combattus leur ennemi.

Le chien de Barker était un maître de grand dessein et de maître. Né dans le Northland, il avait porté le baron et les les hommes.

1. Ville de Dawson.

La danse des pairs commença. Ils dansaient pour le duc, dans la proportion de deux à un.

Parfois ils montaient à trois contre un. Les gens qui risquaient sur Kazan leur argent et leur pain étaient d'anciens familiers du Wilderhaus. Ils avaient ce qui signifiait, comme force et comme endurance, l'être respecté que faisait aux pairs du château.

Un vieux trappeur, devenu mineur, venait, à voix basse, à l'oreille de son voisin :

— C'est pour celui-ci que je t'ai mis ça. Il battra le duc à plate couture. Le duc n'aura pas son *au-vo-faire*.

— Mais il a le poids, répliquait l'autre, qui danse-tu. Reprends-toi tes mèches et tes épaulés.

— Regarde toi-même, interrompait le vieux trappeur, les petites trap d'acier de ton champion, sa gorge tendue et ses épaules aux crocs du chien-loup, et la lourdeur de son ventre. Pour l'usage de l'été, évidemment, c'est-à-dire en été parce ! Ne mets pas ton argent sur le duc !

D'autres hommes prenaient part à la discussion, qui tenait chacun pour une des deux bêtes.

Kazan, tout d'abord, avait grandi vers toutes les bêtes qui l'entouraient. Puis il avait fini par se coucher dans un coin de la cage, la tête entre ses pattes, et il regardait les gens, mués de silence.

Le soir du combat, la grande salle du bar de Jan Herker se trouva complètement débarrassée de ses tables. Surlevées sur une plate-forme de trois pieds de haut, une grande cage, de six pieds carrés, entourée de laquelle des bancs avaient été rangés, occupait le milieu de la pièce. La partie supérieure de cette cage était ouverte et, au-dessus, pendait de plafond deux grosses lampes à pétrole, munies de réflecteurs.

Tous seuls spectateurs, qui venaient payer chacun

vingt dollars d'entrée, attendaient l'arrivée des deux gladiateurs.

Le gros danois venait d'être introduit le premier dans la grande cage. Il était haut comme un asie lorsque Markos, Max Trigger et deux autres hommes apparurent dans la salle, à l'aide de deux brancards de bois passés au dessous d'elle, le cage où était Kassin.

Le danois, qui obéissait d'un geste aux la réclamer avec des réflexions, se se demandant ce qu'en lui voulait, dressa les oreilles lorsque le silence fut introduit par de lui.

Mais Kassin ne montra pas ses crocs et c'est à peine s'il se mit à ses petites, pendant quelques instants. Ce chien, qu'il se connaissait pas, lui était indifférent. Le danois se hâta, et se grappa. Kassin n'en plus se l'indifférent point.

Il y eut parmi le public un murmure de désapprobation. Le gros danois tourna son regard vers les trois cents livres de l'entrée qui l'entraînait et parut les examiner curieusement, en se demandant ses petites. Kassin fit de même.

Un rite de dévotion se mit à courir sur les lèvres de celle femme d'ordinaire, bue dans la salle, et qui était venue là pour un spectacle de mort. Des cris d'admiration et des quolibets parvinrent à l'adresse de Max Trigger et de Markos, et une clameur grandissante s'éleva, qui retentissait la bataille promise au le remboursement du prix des places.

La figure de Sandy était couverte de mortification et de rage. Sur le front de Markos les grosses veines bleues s'enflaient comme des sauterelles, au double de leur grosseur normale.

Le danois du bar montra le poing à la foule et leva.

— Vous êtes bien peints, les d'élites ! Laissez-les prendre contact ! Parlez-moi, n'd vous plus !

La bataille d'après et les yeux se reportèrent à nouveau vers la cage. Kazan était venu, en effet, se placer au bord de l'énorme double et celui-ci avait commencé à décharger Kazan.

Puis le chinchoup s'éleva impétueusement. Avec puissance, il se préparait à bondir sur son adversaire, ou à se jeter de côté, s'il y avait lieu. La double flèche. Les deux hommes à tout deux se redressèrent. On aurait pu, dans la salle, entendre distinctement le vol d'une mouche. Sandy et Barker, debout près de la cage, respirèrent à peine.

Les deux lattes, parfaitement équilibrées, les deux battants de tout d'implacables battants, étaient sous une double, par la seule volonté des hommes, leurs deux derniers dard. Déjà les deux hommes s'élevaient.

Mais, à ce moment, que se passa-t-il en eux? Est-ce Quenhi, le Grand Esprit des Schindles, qui après dans leur cerveau et leur fit comprendre que, certains de la barbarie humaine, ils avaient l'un envers l'autre un impérieux devoir de fraternité?

Toujours est-il qu'à la seconde décharge, alors que toute la salle, hélas! s'attendait à une certaine prise de corps, maintenant et force, on vit le gros double lever lentement au lieu vers les lampes à pétrole et expulser un bâtiment.

Barker, qui voyait son champion s'élancer ainsi au gong aux coups de Kazan, se mit à trembler de tous ses membres et à proférer d'effroyables blasphèmes. Kazan pourtant ne bougea pas. Le poids du gong avait été instantanément senti entre les deux adversaires qui, se rapprochant l'un de l'autre, s'élevèrent comme après, pour se regarder avec un immense dédain, à travers les barreaux de leur prison, la Kule à nouveau humaine.

Ce fut, cette fois, une explosion de colère, un sang-

comme venant, pareil à celui d'un étranger. Enappâché, Harker leva de l'état son revolver et marcha en ligne la pout d'écote.

Mais, perdant la ténacité, une voix s'éleva.

— Arrêtez ! jetez la tête d'un bon de commencement. Arrêtez ou nous le fer !

Il y eut un silence soudain et toutes les figures se refléchirent vers la voix qui parlait.

Deux hommes étaient accablés sur des talons et demandaient les conditions.

L'un était le sergent lividus, de la Police royale du Nord-Ouest. C'est lui qui avait parlé. Il tenait en main l'écote, pour ordonner attention et silence. L'autre était le professeur Paul Weyman. Ce fut lui qui, protégé par la main levée du sergent, prit ensuite la parole.

— Je donne, dit-il, aux propriétaires cinq cents dollars pour ces chiens.

Il n'y eut personne dans la salle qui s'intéressât l'écote ainsi faite.

Harker regarda Sandy. Les deux titres se repoussaient.

— Ils ne veulent pas en toutes, continua celui qui était assis, et ils le font d'arrêter les chiens de leurseux. Je donnerai aux propriétaires cinq cents dollars.

Harker dit un geste indiquant qu'il voulait parler.

— Donnez-en six cents ! Oui, six cents, et les deux autres vont à vous !

Le professeur Paul Weyman parut hésiter. Puis il acquiesça de la tête.

— Je paierai six cents, affirma-t-il.

La foule recommença à grogner. Harker grésipa sur la plate-forme qui supportait la cage.

— Je ne suis point responsable, chiez-t-il, pas plus que les propriétaires du chien-loup, s'ils n'ont pas

veux le faire ! Et toi toutela, parviens-tu, des gens avec peu d'élégance pour manger le remboursement de leur voyage, ou le leur rendre à la suite ! Mais nous sommes assurément de ce qui se passe. Les choses nous ont rendus, nous tout.

Pied Wigwag, accompagné du nègre, s'était fait un chemin jusqu'à la rive et, tout en sortant de sa poche une barre de fer, dont il comptait deux cents à Jan Hunter et deux cents à Sandy Mac Trigger, il s'était mis à briser les deux bûches qui le considéraient curieusement à travers les branches.

— C'est un gros pain, au même prix que je paie pour vous, mes petits amis. Mais vous ne serez satisfaits pour poursuivre vos voyages et briser, j'espère, tout selon les meilleurs intérêts du monde.

Bien des heures après que Kanan s'était tondé sur la rive du lac, sous le coup de fusil du Sandy Mac Tigger, Louise Gains attendait que son amie compagne vint le retrouver. Tant de fois il était revenu vers elle qu'elle avait confiant dans son retour. Après ses non-venues, elle sentait l'air et gémissait de n'y point découvrir l'odeur de l'hiberné. Mais, de tout le jour, Kanan ne reparut point.

Le jour et la nuit étaient depuis longtemps semblables pour la jeune aveugle. Elle sentait pourtant, par un secret instinct, l'heure où les ombres s'apaisaient, et que la lune et les étoiles devaient briller sur sa tête. Mais, avec Kanan à côté d'elle, l'effroi de sa cécité n'était plus pareil. La même scène des ténements ne lui semblait pas s'arrêter.

Vraiment elle hantait son appel. Seule lui paraient l'air coloré de la bande qui s'élevait du feu allumé pour Mac Tigger sur le ruisseau. Elle comprit que c'était cette bande, et Phœbe qui la précédait, qui était la cause de l'absence de Kanan. Mais elle n'eut pas approcher trop près son peu vaillant et silencieux. Elle savait bien pourtant et sentait que, le lendemain, son compagnon disparaîtrait. Elle se coucha sous un hiberné et s'endormit.

La douleur des rayons du soleil lui apparut que l'au-

s'était levée. Elle se tenait sur ses poches et, l'inquiétude l'empêchant sur la prudence, elle se dirigea vers le fleuve. L'odeur de la fumée se fit de plus en plus forte, mais elle percevait le bruit du courant, qui la guidait.

Le hasard la fit rencontrer sur la piste que, le matin, Karon et elle avaient tracée, lorsqu'ils étaient venus tous sur la berge du sud. Elle le suivit et arriva sans peine à la berge, à l'endroit même où Karon était tombé et où Mac Trigger avait campé.

Là son chemin rencontrait le sentier usagé du charbon, mêlé à l'odeur que l'homme avait, tout à côté, laissée sur le sol. Elle trouva le sac d'herbes auquel ses compagnons s'étaient attachés, les caisses défilées du fût, et marcha jusqu'à l'un des troncs brûlés par le corps de Karon, lorsque Mac Trigger l'avait lui-même, derrière lui, vers le geyser. Puis toute piste disparaissait.

Mais Louise Ginn s'enfuit sur ses dernières, tourna vers le sud sa face aveugle et jeta vers Karon disparu un cri désespéré, tel un sanglot que le vent emporta sur ses ailes. Puis, retrouvant le corps jusqu'à plus prochain horizon, elle s'y pencha, le nez tourné vers le fleuve.

Elle avait cru en la sagesse, et maintenant elle connaissait la solitude, qui venait y ajouter une peur délicate. Que pourrait-elle faire ici-bas, désormais, sans la protection de Karon?

Elle resta, dit, à quelques yards d'elle, le glissement d'une pierre des sapins. Il lui sembla que ce bruit lui arrivait d'un autre monde. Une source des bois lui passa entre les poches de derrière. Elle tenta de lui donner un coup de dent. Mais ses dents se refermaient sur un caillou.

Une étrange terreur d'empire d'elle. Ses épaules se contractaient et elle tremblait, comme s'il avait

fait un gel intense. Epouvantée de la nuit sombre qui s'élevait, elle penché ses griffes sur ses yeux clos, comme pour les ouvrir à la lumière.

Pendant l'après-midi, elle alla entrer dans le bois. Mais elle eut peur et ne tarda pas à revenir sur la grève du fleuve, et se blottit contre le tronc d'un arbre près duquel Kanan restait assis devant sa dernière nuit. L'odeur de son compagnon était la plus forte qu'il eût eue, et, encore, le sol était mouillé de son sang.

Pour la seconde fois, l'arbre se leva sur la colline solitaire de Louve Grise. Comme elle avait soif, elle descendit jusqu'à l'eau et y but. Quelquefois elle fit à jeun depuis deux jours, elle ne comprenait point à manger.

Elle ne pouvait voir que le ciel était noir et que dans le silence de ses songes s'annonçait un orage. Mais elle éprouvait la lourdeur de l'air, l'atmosphère irritante de l'obscurité, dont l'atmosphère était chargée, et qui s'y déchargeait en nuages d'énigmes.

Puis l'après-midi s'écoula, du sud et de l'ouest, jusqu'à l'extrême horizon, le tonnerre roula et la pluie se leva de montagne contre son lever d'éclair.

Plusieurs heures durant, l'orage se déchirait en-dehors d'elle, dans le crépuscule de la foudre, et accompagnait d'un déluge de pluie. Lorsqu'il se fut enfin apaisé, Louve Grise se secoua et, au matin tout-à-fait, elle se leva vers Kanan qui était bien loin déjà à cette heure, elle recommença à suivre le ruisseau. Mais l'orage avait tout levé, le sang de Kanan et son odeur. Aucune trace, aucun souvenir ne restait plus de lui.

L'après-midi de Louve Grise s'en suivit encore et, comme de coutume, elle commença à sentir le froid qui lui bousillait l'estomac. Elle se débâta à s'élever du fleuve et à battre le bois à nouveau.

A plusieurs reprises, elle fit des efforts pour, chaque fois, lui échapper. Mais un motif dans

son bras, qu'elle dévora des griffes, lui fit sous le menton.

Du plus en plus affamée, elle s'approcha, au dernier moment qu'elle avait dit avec Kanan. Il avait dit comme tout par un gros lapin, dont elle se souvint qu'il n'avait mangé que le mortel. C'était à un ou deux milles.

Mais l'espèce de son être et ce sont intérieurement de l'orientation, et principalement développé avec les idées sauvages, la ramenaient à cette même place, à travers arbres, rochers et bruyères, aussi dans qu'un pigeon retourne à son colombier.

Un regard blanc l'aurait précipité. A l'endroit où Kanan et elle avaient vu le lapin, elle ne retrouvait que quelques bouts de pain et quelques pois. Ce que le vent avait brisé, les oiseaux des fleurs et les pois des boutons l'avaient à leur tour saupoudré. Les ventres vides, Louisa Grier s'en revint vers le fleuve, comme vers un aliment dont elle ne pouvait se détacher.

Le vent soufflait, elle demandait encore. Il en avait donné Kanan et, par trois fois, elle l'aurait vu obtenir de secours. Une seule épaisse feuille, qui aurait osé d'effacer la dernière couleur du désespoir, et l'orage en avait brisé quelques brèves. Et pourtant, trois jours encore, Louisa Grier s'acharna à demeurer à cette même place.

Le quatrième jour, au matin était telle qu'elle fut, pour l'apercevoir, grignoter l'écume tendre des vagues. Puis, comme elle était à boire dans le fleuve, elle tomba des danses, sur le sable de la berge, au de couramment-tangue que l'on rencontre dans les fleuves du Nord-ouest et dont la coquille a la forme d'un peigne de femme ; d'où leur nom.

Elle l'emporta sur la rive avec ses poches et, comme la coquille s'était enferrée, elle l'éleva entre ses dents. Le char qui s'y trouvait enfoncé : c'est coquille et elle

se peut en suite d'autres a peigner. Elle se lève et s'élance pour passer au bain. En sorte qu'elle descend le devant de sa robe.

Puis, une nuit, un appel soudain comme dans l'été, qui l'appelle d'une manière étrange. Elle se lève, et, en proie à un tremblement de tout son existence, elle se précipite de long en large sur le globe, tantôt levant vers le nord, et tantôt vers le sud, puis à l'est et à l'ouest. La nuit se passe en vain, elle se précipite et descend, comme si elle cherchait à saisir de quel point de l'horizon arrivait l'appel mystérieux.

Cet appel venait de loin, de bien loin, par-dessus le Waldemar. Il venait du Sud-Est, et elle avait si longtemps gît avec Karen, du Sud-Est et elle avait perdu la vue et où les habitants qui s'élevaient soudainement avaient, pour la première fois, passé sur ses paupières. C'est vers cet endroit lointain, où elle avait fini de voir le monde et la vie, où le soleil avait cessé de lui apparaître dans le ciel bleu, et les étoiles et la lune dans la nuit pure, que, dans sa détresse et son désespoir, elle répétait tout à coup ce mot : Là, ailleurs, s'élevaient-elles, devait être Karen. Alors, effondrant sa tête et la fin, et tous les obstacles qui se dressaient devant elle, tous les dangers qui la menaçaient, elle partit, abandonnant la terre. A deux cents milles de distance était le Sud-Est, et c'était vers lui qu'elle allait.

XXVIII

CHARENT S'APRÊTE À SE LEVÉR
DANS LA SALLE D'UN RESTAURANT

Kusan, d'un coup de temps, à plusieurs mètres vers le nord, était couché au bord de sa chaise d'acier et observait le professeur Paul Weyman, qui s'efforçait dans un coin, à son intention, de la grasse et du son.

Le gros docteur, à qui le motif du repas était des- tiné, était couché pacifiquement, à quelques pieds de Kusan, et ses hommes s'acharnaient brutalement, dans l'attente du matin qui se préparait.

Le refus de ces deux superbes lilles de s'entre-tuer pour le plaisir de trois cents heures, assurément, lui avait donné déjà la plus d'une communication sur cet incident.

Ce fut la dernière que Paul Weyman commença par servir. Il lui apporta un litte environ de la nourriture piteuse et, tandis que, remuant la soupe, la chère la mettait dans ses puissantes mâchoires, il lui donna sur le dos une charge de marteau.

Son attitude fut toute différente quand il se dirigea vers Kusan. Très profondément il s'avança, sans vouloir, cependant, paraître avoir peur.

Soudain, qu'il avait longuement interrogé, lui avait conté l'histoire de la capture de Kusan et la fuite de Louise Gère, Paul Weyman ne doutait pas que le

assuré ne lui eût fait retrouver la même bête qu'il avait vue déjà en sa possession et à qui il avait rendu la liberté.

Tout en estimant que faire passer cette liberté était devenu inutile, puisque sa compagnie même avait disparu, à tout jamais sans doute, le professeur s'efforça, de tout son pouvoir, d'obtenir les bonnes grâces de Hanna.

Ces services demeuraient sans succès. Elle s'amusait dans les yeux du chasseur comme dans des reconnaissance. Il ne gagnait rien à l'adresse du Weyman et ne lui faisait pas de lui rendre les mêmes compliments se trouvant à sa portée. Mais il ne manifestait nul désir de devenir ami. Le dandy gris, en contraire, s'était fait rapidement familier et confiant.

Parfois, sous un prétexte ou sous un autre, Miss Trigger venait rendre visite à la petite cabane de l'écluse qu'en compagnie d'un domestique baptisé Paul Weyman, au bord du Grand Lac de l'Estrie, à une heure environ de Red Gold City.

Alors Hanna entraînait en lueur et était sur sa chaise par bonds frénétiques, afin de se jeter sur son ancien maître. Ses yeux ne cessant pas de lacer et il ne se calmait qu'en se retrouvant seul avec le professeur.

Un jour, comme la même scène s'était renouvelée, Sandy Mae Trigger dit à Paul Weyman :

— C'est un stupide maître que d'essayer de s'en faire un ami !

Puis il ajouta brusquement :

— Quand d'immenses d'œil !

— Mais une ballade, répondit le professeur. Les premières pelles ne vont pas tarder, de dire répandus le serpent Gouey et ses hommes au Fort du Nord du Lac, à 150 milles.

— Comment effrayer-vous le voyage ?

— Une pelote viendra me chercher avec mes baga-

pas et, en remontant la Rivière de la Paix, s'arrêtaient d'ord au Lac Athabasca ?

— Et vous importez avec vous tout le bazar qu'il y a dans cette cabane? Je pense que vous quitteriez aussi les chiens...

— Oui,

Sandy effaça sa pipe et, d'un air indifférent en apparence, quel que fût l'intérêt visible que ce dialogue faisait naître dans ses regards :

— Ça doit coûter cher, tout ce voyage, monnaie le professeur?

— Le dernier qui a précédé celui-ci m'en revient à cent cinquante sept mille dollars. Celui-ci en coûtera dans les cinq mille. Mais j'ai diverses subventions.

— Bien sûr de bon Dieu ! compte Sandy. Alors votre part est dans huit jours?

— A peu près.

Sandy tira Trapper au dehors, avec un nouveau accoutrement au coin de la lèvre.

Fuel Wepunga le regarda s'en aller.

— J'ai dans l'idée, dit-il à Kanza, que cet homme ne veut pas chier. Peut-être n'en-ia pas l'air de tous jours tandis lui s'en va le gosse. Il meut apparemment sûr que je le prends pour guide.

Il plongea ses mains dans ses poches et entra dans sa cabane.

Kanza, s'étant couché, laissa tomber sa tête entre ses pattes, les yeux grands ouverts. L'après-midi était déjà fort avancé. On était bientôt à la mi-septembre et chaque nuit apportait avec elle les souffles froids du Pacifique.

Les chiens-leop regarda les dernières lueurs du soleil

1 Le Lac Athabasca, une légende se trouve à l'est du Fort du Prince de Paix, est situé, comme nous l'avons dit, au sud du Grand Lac de l'Est. La Rivière de la Paix est le bras sud du lac. La distance est de 250 kilomètres.

s'élevaient dans le ciel de l'Ind. Puis les nuéens s'élevèrent rapidement. C'était l'heure où se réveillait son divin faucheur de Mort. Nuit après nuit, il rugissait en chœur d'acier. Nuit après nuit, il avait repoussé la lune et les étoiles, et, tandis que le grand danda dormait étendu tout de son long, interromp l'air pour y mener l'appel de Loure-Glue.

Le froid, cette nuit-là, était plus vil que de coutume, et le morose aigrit et glorie du vent du Nord agrippait Kama étrangement. Il se blémait dans le sang et que les Indiens appelaient le « frisson du froid ». Les voix lithargiques de l'été s'en étaient effées et le temps se rapprochait des âges antérieurs, interminables. Kama s'était de bonde en liberté, de monde jusqu'à épuisement, avec Loure-Glue à son côté.

Il fut en proie, toute la nuit, à une agitation extraordinaire. Il se disait que Loure-Glue l'entraînait et il s'efforçait pas de leur car à clouer, en poussant des plaintes plaintives. Une fois, il entendit, en haut en cri qu'il traînait leur car de sa compagnie. Il y répondit et bruyamment que Paul Weyman en fut tiré de son profond sommeil.

Comme l'aube était proche, le professeur se vêtit et sortit de la cabane. Il remua ses épaules le froideur de l'air. Il mouilla ses doigts et les leva au-dessus de sa tête. Par le côté des doigts qui s'élevaient enroulés et déliés, il constata que le vent était ému au nord. Il se mit à dire avec force et, allant vers Kama :

— Ce froid, mon vieux ! va détruire les derniers mouches. Dans quelques jours, nous serons partis. La plume qui nous emmène doit être en route.

Au cours de la journée, Paul Weyman enveloppa son domestique à Fort Snell City, pour quelques minutes, et il l'entraîna à se rendre que le lendemain matin. L'entraîne s'occupa à faire ses préparatifs de

voyage, à emballer ses bagages et à classer ses notes.

Le nuit qui suivit fut calme et claire. Tandis que Weyman dormait à l'arrière de la cabane, dehors, le grand chariot en balais volant, au bout de sa chaîne, bond, Karna se baladait que maintenant, son nez sous sa casquette, les paupières mi-closes.

Quelque d'un instant après que la nuit, précédemment, il redressait la tête, de temps à autres, en haussant l'air, tout fait, le mouvement d'une baladeuse sur la nuit le fit surprendre. Il ouvrait et à fait les yeux et sentait. Un danger imminent était dans l'air. Le gros chariot continuait à dormir.

Quelques minutes après, une forme noire apparut dans les sapins, derrière la cabane. Elle approchait prudemment, la tête baissée, les épaules ramassées. Finalement, à la lueur des étoiles, Karna se leva pas à reconnaître la face particulière de Candy Man Trigger. Il ne bougea pas, ne leva l'ange du long, et regarda de sa main vide, de sa main entrecroisée.

Candy Trigger, cette fois, s'aventura à la main et finit, ne gardant rien il tenait un revolver, dont le canon pointait vers l'imperceptiblement. Il fit le tour de la cabane, à pas silencieux, et arriva devant la porte, qu'il se préparait à enfonce d'un pied et valait coup d'épée.

Karna était sous son couvert. Il regardait sur le sol, en valant en chaise. Chaque once de force de son corps pouvait se rassembler sur elle-même pour bouter.

Il baissa, et l'éclair fut tel qu'en des moments d'acier, plus faible que les autres, vide, avec un bruit sec. Avant que Candy Man Trigger eût eu le temps de se relever et de se mettre en garde, le choc-fusil était à sa gorge.

Avant un en d'épouvante, l'homme chancela et, tandis qu'il valait sur le sol, la main grise du gros chariot,

qui était sur sa chaise, grande en sa ténacité d'homme.

Puis Weyman, étendu, s'abîmait. Sur la terre sanglante, le soleil, étalé mortellement et la vague populaire tremblée, se tordait dans son agonie.

Enfin repartis les flâtes qui ballaient, audessus de sa tête, les yeux ouverts qui l'observaient. Il devota le sergent de vent dans les ruelles. Ici flânaient les hommes. Là-bas, quelque part, était Louise Giron. Et il était libre.

Ses oreilles s'aplatissaient et il tira dans les ténèbres.

Les oreilles rebottées, la queue basse et pendante sur la sol, le train de derrière à deux doigts, comme celui du bouc qui se mouve continuellement devant le chat, Kanna laissa à toute vitesse, poursuivi par la rixe de la voie banalisée de Sandy Mac Trilger. Il ne s'arrêta pas avant d'avoir parcouru un bon mille.

Alors, pour la première fois depuis des semaines, il s'assit sur son train de derrière et poussa vers le ciel un vibrant et profond appel, que les échos répétaient en écho.

Ce ne fut pas Louve Grise qui répondit, mais la voix du gros danois Pont Weyman, perché sur l'immobilité cadavre de Sandy Mac Taggon, entendit le hurlement du chien-loup. Il prit l'oreille, se frottant et l'appel se renouvelèrent. Mais Kanna était, déjà, rapidement reparti.

L'air vif et doux qui, par-dessus les immenses barreaux, lui arrivait de l'Asiatique, les myriades d'étoiles qui brillaient au-dessus de sa tête dans la vaste nuit, la bonheur enfin de la liberté reconquise, lui avaient rendu toute son énergie et maintenant encore l'insouciance de sa course.

Il galopait droit devant lui, comme un chien qui suit, sans que rien ne l'en détienne, la piste de son maître.

Contournant Fort Gold City et tournant le dos au Grand Lac du Michigan, il s'enfonça vers le territoire loon et, loupses, plumes, marbages et crinés richement, se se dirigeait vers le Fleuve des Portes. L'après-midi s'était écoulé, il s'écoulerait semblable d'un remonter le cours, quarante milles devant. Il ne doutait point que, du moins que Louve Gère l'eût souvent attendu, s'il ne l'attendait encore, à la même place, sur la berge où l'autrefois avait été captif.

À la lueur du jour, il était assis à son bord, plein d'espérance et de confiance. Il regardait autour de lui, en cherchant sa compagne, et il pleurait éperdument, et remuant la queue. Louve Gère n'était point là.

Il s'était sur son chemin et longe dans l'air son appel du mille. Nulle voix ne lui répondait. Il se mit alors à fuir et à chercher partout.

Nulle place s'entre-ouvrait et, toute la journée, d'un esprit à tour de rôle. Toujours sans succès, dans vainement il remuait, plusieurs fois, son appel.

Un instant semblable à celui qui s'était passé chez Louve Gère se produisant dans son cerveau. Sans doute celle qu'il cherchait et qui avait disparu, à la rencontre dans l'un des lieux où tous deux avaient vécu.

Il s'enfonça tout d'un coup à l'ouest, dans le marbages desportives où s'était écoulé l'heure précédente. Et, dès que la nuit embrassée fut arrivée le mal, il repartit en course. O seigneur, le Grand Esprit, se penchait sur lui et dirigeait ses pas.

1. On voit que, comme le long, le style est caractéristique du personnage, sans se perdre, des choses considérables et d'y suivre une direction, une voie le long qu'il était guidé. On a vu des écrivains qui, lors des conversations de l'époque, se sont accompagnés des enfants jusqu'en France et à l'étranger et ont souvent écrit à travers toute l'Europe, leur œuvre étant, après, et repartant, en France ou en Italie, leur destinée dévolue.

Jour et nuit, sous la soleil verticalement comme sous les flèches, il courait sans trêve à travers champs et vases. Facile, souple et tombant d'inertie, il touchait au large et se manœuvrait quelques brèches, puis cherchait une terre ou deux, pour se relever et repartir en route.

Le quatrième soir, il atteignit la vallée qui descendait vers le mariage.

Il suivit le cours du torrent et pensa, sans y mettre attention, près de la première cabane de restes. Mais, lorsqu'il arriva à la seconde cabé, traversée par Dent-Belle et par ce troupe, il se trouva tout dérangé. Cela, il l'avait vu.

Dent-Belle et ses guerriers avaient achevé et parfait leur œuvre. L'étang asséché qui retenait le mariage avait, comme sorti au surface et l'air en vagues, été défilé contre les frises, avait complètement disparu. Le paysage même était rebelle.

Reste demeure immobile et stable, devant toute cette eau, soufflant l'air en silence, l'air impétueux de l'odeur menaçante des guerriers.

Mais, son courage lui était, en telle résistance tombé. Ses petites dents enfoncées de la langue et de la main, ses yeux, assés par une acuité de la main, se défilèrent, maladroits. Pendant toute la journée, il se tourna autour de l'étang et chercha. La seule chose de son dos d'état stable et l'effacement de son esprit, la regard stable et l'aspect de son pays les deux autres, les deux autres de l'été. Plus encore, les deux autres de l'été.

Elle avait, cependant, avant, par là. Comme il flânait tout le long du torrent, un peu en avant de l'étang, Karan découvrit un petit tas de rochers bleus et blancs. C'étaient les restes d'un camp de la terre morte.

Karan resta l'odeur presque effluve de l'été.

Grise, puis il se glissa sous une vieille couette et s'endormit en pleurant. Ses doigts s'accrochèrent autour son coussinet et, tout en dormant, il pleurait comme un enfant. Puis il se calma, une autre vision traversa soudain son cerveau, et il pensa l'œuvre merveilleuse qu'il représentait en cours d'achèvement devant lui.

Durant ce même temps, sous les rayons bleus du soleil d'été, un homme et une femme, accompagnés d'un enfant, marchaient dans leur piégoxe vers le San José. Ils ne tardèrent pas à voir apparaître, à un coin de l'avenue, par-dessus la tête des arbres, la ligne sautoyante de l'abrupte colline, qu'ils commençaient à grimper.

Le jeune homme était un peu pâlotte et amaigré, et sa femme, qui avait perdu de leur ancien éclat, commençait à peiner, sous l'influence du grand air libre, à retrouver leur fraîcheur jeune. C'était la destination la plus délicate de tous les villages qu'ils avaient ainsi traversés.

— Femme, disait l'homme, ma chère femme, je crains que les médecins aient raison en me recommandant de te rompre avec moi, pour une nouvelle maison de chaux, vers cette belle et sauvage nature où s'est élevée ta jeunesse, avec tes vieux pères, et sans laquelle tu ne saurais vivre ! Ma chère femme, à quoi bon ?

— Le jeune homme se mit à courir.

Et, comme le piégoxe passait au ras d'une longue prairie de sable blanc qui, du désert, s'allongeait dans la forêt :

— C'est toi, dit-elle, la survivante ? que voient tous ces, le chien-loup, nous a tués tous les deux. Je reconnais l'endroit. En compagnie d'ailleurs, la terre étrangère, dit-il là, sur le sable, qui l'appelle. Alors il a pu me tuer dans l'eau... Je me demande où, depuis, tu d'un

sent s'écarter. Quand à nous, nous étions bientôt arrivés.

L'horizon calme était toujours en place, telle que Jeanne et son mari l'avaient laissé. Seules, la vague vague et les autres petites grimpantes l'avaient recouverte. Les volais et la piste étaient toujours clos, avec leurs barres transparentes closes. Tout autour restait étonnamment grand le horizon sauvage.

Ella fut couverte, non sans émotion. Tandis que la main défilait de la pirouette les bagages et toutes ses autres déceptions, Jeanne commençait à réfléchir sur son être en état, et l'été Jeanne, qui était devenue une gentille fille, s'en donna à cœur joie de folâtres et de joies.

Comme la température tombait et comme l'été Jeanne, fatiguée du voyage, s'était couchée déjà et endormie, Jeanne et son mari s'assirent tous deux sur le bord de la cabane, afin de profiter de l'ultima beauté de ces jours automnaux, que le rude hiver allait bientôt suivre.

Quelques-uns travaillaient.

— Tu ne comprends dit l'homme à la jeune femme, dans le silence de la nuit le voyageur cherche.

— Oui, j'ai entendu — répondit-elle.

Et sa voix tremblait.

— Ce n'était pas sa voix à lui. C'était plutôt celle de l'autre, le même appel que j'étais, sur la bande du sable, la ligne vague.

L'homme fit un signe d'assentiment.

Jeanne sentit une nervosité le bras de son mari.

— Sans doute, reprit-elle, sont-ils toujours là, ne, comme nous, sont-ils revenus.

Puis, après un silence :

— Écoute-moi, mon ami ! Tu n'es pas prometteur, au cœur de cet hiver, de ne point chanter, et trapper

les bœufs s'il venait malheur à ces deux pauvres bêtes, j'en serais incalculable.

L'homme répondit :

— Tu penses correspond à la salomon. . Oui, je te le présente.

Le sang coulait rapidement au ciel, qui commençait à se couvrir d'étoiles.

Pour la seconde fois, l'appel glorieux retentit. Aucun doute n'était plus possible. Le vain venait directement du Bon Rock.

— Hélas, et toi, pauvre femme, avec un peu d'orgueil. Toi, où es-tu ?

À ce moment, ses deux enfants bondirent dans l'air.

— C'est toi ! c'est la jeune femme. C'est toi ! La voilà !

Déjà Nasser était vers elle, un aboyant et content, et agitant la queue de sa queue.

— Il te reconnaît, mon pource ! dit en riant le mari, et sa pensée pour lui est toujours la même.

Tout heureux, Jézou courait l'animal, passant sa main dans le poil sale et dorlotant entre ses bras la petite tête bouasseuse.

Soudain, le plaintif appel, qui semblait venir du Bon Rock, résonna à nouveau. Aussitôt, comme frappé par un foudre, Nasser sursauta et, se débattant, s'éleva par-dessus le feu de la tête couronnée de Jézou. L'instant d'après, il avait disparu.

La jeune femme était tout étonnée. Presque hébété, elle se tenait vers son mari, qui était devenu paillard.

— Tu vois, lui dit-elle, qu'il y a un Dieu du ciel, un Dieu qui a donné une force, même aux bêtes sauvages. Dans l'incompréhension du Grand Dieu, l'homme, les animaux ont ses frères. Et c'est pourquoi ce Dieu nous dit : « Tu es les frères point, »

— Je le vois, ma femme chère, murmure l'homme.

Nous devons respecter la vie... Sans, hélas ! pour défendre et alimenter la nôtre. Ici, où l'air est bon à faire avec la nature et la vaste ciel, les choses apparaissent différentes de ce qu'elles nous semblent dans les grandes villes.

La nuit était tout à fait tombée. L'air des cloches se reflétait dans les yeux de Jeanne, qui avait joint longuement au titre sur la poitrine de son cœur.

— Ce monde nouveau est beau ! disait-elle. Notre vieillesse ne nous avait pas oubliés, et il lui était toujours demeuré fidèle, à elle. J'ai confiance qu'il m'en dira nous voir, de temps à autre, comme il le faisait jadis.

Ses pensées se formaient peu à peu. Dans le lointain, on entendait, de temps à autre, des coups de voix, suivis de longs silences.

C'était Jeanne qui chantait, elle à elle avec Louise Grise, avec la leur splendide de la lune qui se levait, indiquant de sa douce clarté pleine et brillante.

FIN

(Fin du Tome II.)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface aux Traductions	3
I. — Unserellément	4
II. — Le retour à la Terre du Nord	8
III. — Le Noël	16
IV. — L'été du serage	26
V. — Kanan rencontre Kanan Gelin	28
VI. — L'attaque du train	40
VII. — Kanan rencontre la maison de Kanan	48
VIII. — L'été de la nuit	50
IX. — Sur le front glacé	56
X. — Le grand changement	70
XI. — La tragédie sur le San Rock	82
XII. — Dans les jours du feu	90
XIII. — Le professeur Paul Wegman photographe Kanan et Laura Gelin	102
XIV. — Le Noël Rouge	117
XV. — La piste de la folie	128
XVI. — Vers la nuit	137
XVII. — Pour l'été de la nuit	142
XVIII. — Le Carnaval du Nord	145
XIX. — Un été de Kanan	152

XX. — L'éducation de Ruel.	166
XXI. — Deux-Étoiles désigne avec sa famille. .	173
XXII. — La lettre contre les envahisseurs. .	184
XXIII. — La lecture fait une femme. . . .	192
XXIV. — Les capteurs.	199
XXV. — Les mémoires de Sandy Miss Telgert. .	208
XXVI. — Le professeur Weyman dit son mot. .	214
XXVII. — J'accuse dans un cabinet.	223
XXVIII. — Comment Sandy Miss Telgert mourut la fin qu'il méritait.	229
XXIX. — L'appel de San Francisco.	236



ACCORD D'ENTENTE LE 10 JANVIER 1961
PAR LESEIGNEUR ELIAS, A NOTRE,
PAPA. LES SEIGNEUR S. 1961 ET 62.